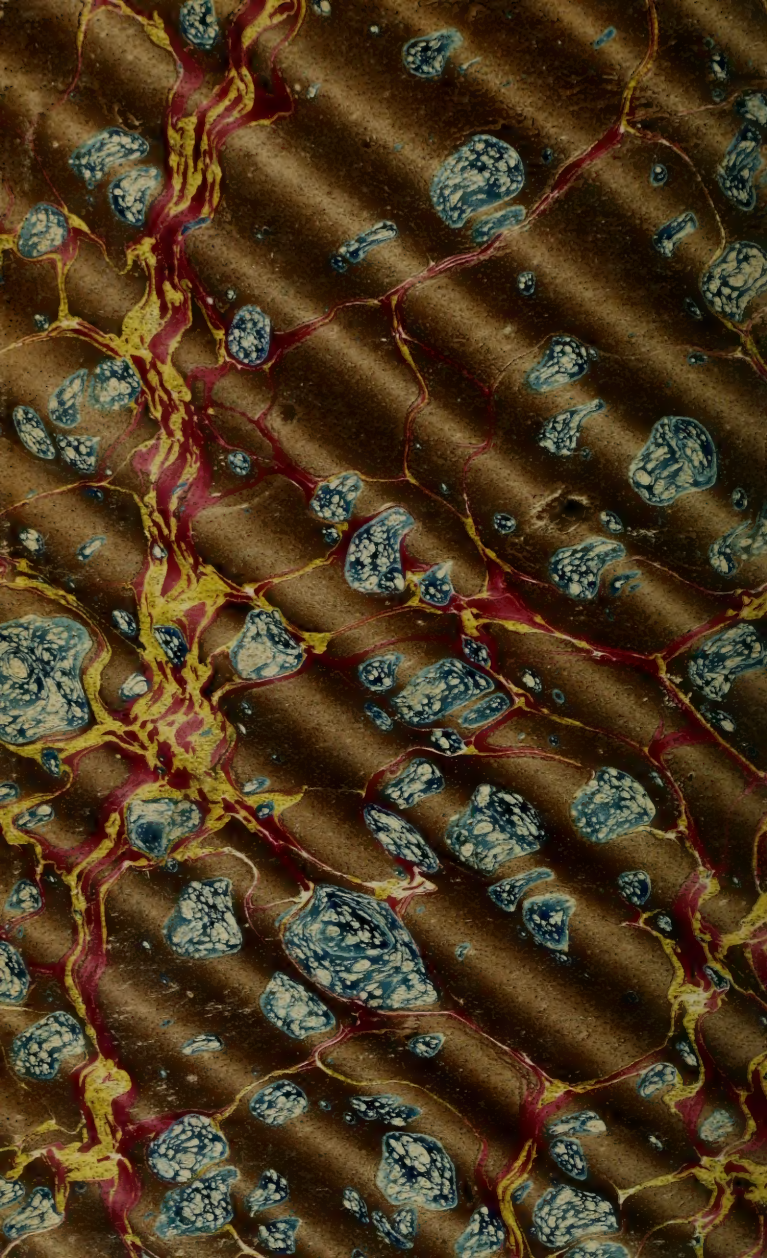
3 1761 07986511 9



SOUS VERDUN

AOÛT - OCTOBRE 1914

" MÉMOIRES ET RÉCITS DE GUERRE "

LA Collection des *Mémoires et Récits de Guerre* a pour but de présenter au public, sous une forme vivante et fidèle, tous les aspects de la Grande Guerre. Elle fera appel à tous ceux qui, ayant pris part aux événements les plus intéressants, seront capables de les raconter dans un bon langage, donnant l'impression de la vie. A côté des ouvrages historiques proprement dits, elle révèlera la physionomie même si diverse en chacun de ses moments, et sur les différents fronts de l'héroïque épopée actuelle.

15e MILLE :

GASTON RIOU

JOURNAL D'UN SIMPLE SOLDAT

GUERRE-CAPTIVITÉ 1914-1915

Préface d'Ed. HERRIOT — Dessins de Jean HÉLÈS

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

o o o

6e MILLE :

JEAN LÉRY

LA BATAILLE DANS LA FORÊT

ARGONNE 1915

IMPRESSIONS D'UN TÉMOIN

Un volume in-16, broché. . . . . 2 fr.

o o o

5e MILLE :

VICTOR BOUDON

AVEC CHARLES PÉGUY

DE LA LORRAINE A LA MARNE

AOUT-SEPTEMBRE 1914

Préface de Maurice BARRÈS

Un volume in-16 illustré d'un portrait de Ch. Péguy et de 4 cartes, broché. . . . . 3 fr. 50

H
G

MAURICE GENEVOIX

SOUS VERDUN

AOÛT - OCTOBRE 1914

PRÉFACE D'ERNEST LAVISSE

DIXIÈME MILLE

142601
7/5-17

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, Boulevard Saint-Germain
1916

SEEN BY
PRESERVATION
SERVICES

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright, by Hachette and C^e, 1916.

A la mémoire

DE MON AMI ROBERT PORCHON

cité à l'ordre de l'Armée pour sa « bravoure admirable »

tué aux Éparges, le 20 février 1915.

PRÉFACE

L'auteur de ce livre, Maurice Genevoix, est un normalien; élève de seconde année, il venait d'achever une étude sur Maupassant, et il attendait tranquillement les vacances, en juillet 1914; un mois après, il recevait le baptême du feu, et de quel feu!

Il nous apporte un témoignage précieux sur la guerre.

D'abord, l'écrivain est doué d'une étonnante faculté d'observation ; son regard voit tout, son oreille entend tout. Son attention intense saisit tous les détails qui se fondent et s'harmonisent comme dans la réalité de la vie : le chant ou le sifflement des balles, les bruits divers des obus ; les éclatements, les écroulements ; — toutes les notes de l'infernal tintamarre; les souffles qui passent, souffles

des explosions, souffles qui ont caressé les cadavres et dont « l'odeur épouvantable épaissit l'air nocturne » ; physionomies des hommes saisies aux moments critiques, leurs propos, leurs dialogues ; enfin, physionomies des choses, car toujours les actions s'encadrent dans les aspects du sol et du ciel.

Mais le mérite principal du livre est la sincérité de l'écrivain.

Maints récits qui circulent, de joyeux échos des tranchées, la publication de lettres gaillardes soigneusement choisies entre des centaines de mille ; les précautions de la censure ; peut-être, chez les non-combattants, l'obscur désir de ne pas trop humilier leur inaction et leur bien-être par le contraste des souffrances et des horreurs ; une volonté de mettre les choses au moins mal possible ; le penchant à se satisfaire d'une idée simple, par exemple de tout expliquer par l'héroïsme de chacun à chaque instant, un héroïsme global continu ; enfin le ton de la presse, la banalité de son optimisme, tout cela contribue à l'imagination d'une guerre adoucie, d'une guerre édulcorée, où les bons moments abondent ; et je sais que ce travestissement indigne et révolte les combattants.

Or un événement comme cette guerre vaut que nous le connaissions dans toute sa vérité.

***

Le régiment est en marche ; à la tombée du jour, il traverse un village :

L'entrée du village, presque un hameau, était obstruée de voitures, de charrues, de grands râteaux à foin qu'on a tirés sur les côtés. Silencieux, nous passons devant les masures effondrées. Plus rien que des pans de murs, des cheminées tortues restées debout sur la dévastation des foyers. Des poutres carbonisées ont roulé jusqu'au milieu de la chaussée ; une grande faucheuse mécanique dresse son timon cassé, comme un moignon. Le régiment défile dans le soir morne ; nos pas sonnent lugubrement et violent cette détresse. Tout à l'heure, quand la dernière section aura disparu au sommet de la côte, le village retombera à la nuit froide et muette, et la paix sera sur les maisons mortes.

Le régiment marche, il pleut :

L'étape sera pénible. C'est un dur effort lorsqu'on sait, comme nous, l'accroissement de souffrances qu'est la pluie : les vêtements lourds ; le froid qui pénètre avec l'eau ; le cuir des chaussures durci ; les pantalons qui plaquent contre les jambes et entravent la marche ; le linge au fond du sac, le précieux linge propre qui délasse dès qu'on l'a sur la peau, irrémé-

diablement sali, transformé peu à peu en un paquet innommable sur lequel des papiers, des boîtes de conserves ont bavé leur teinture ; la boue qui jaillit, souillant le visage et les mains ; l'arrivée barbotante ; la nuit d'insuffisant repos, sous la capote qui transpire et glace au lieu de réchauffer ; tout le corps raidi, les articulations sans souplesse, douloureuses ; et le départ, avec les chaussures de bois qui meurtrissent les pieds comme des brodequins de torture...

Mais voici qui fera oublier la pluie au régiment qui marche. Il passe entre deux rangées de cadavres français : ces morts « semblent habillés de neuf, tellement la pluie a coulé sur eux ». Leur chair est décomposée. Les voyant noircis, les lèvres tuméfiées, des hommes disent : « Tiens, des turcos ! » Les corps ont été « adossés au talus, tournés vers la route, comme pour nous regarder passer ». Les Allemands, en se retirant après les jours de Marne, se sont donné la fantaisie de dresser ces haies macabres. Et l'officier, à ce spectacle, se trouble, une minute accablé ; mais : « Allons ! lève la tête et serre les poings. Il faut les regarder, ces cadavres... Nous ferons payer cher aux Boches le défi que ces brutes nous lancent ! »

Le régiment vient de se battre ; la nuit tombe, une nuit de fin de septembre : « Le

froid devient vif... Les blessés qu'on n'a pas encore relevés crient leur souffrance et leur détresse... « Est-ce qu'on va me laisser mourir là ? — A boire ! — Ah ! — Brancardiers ! » Et les soldats, qui entendent ces cris et qu'une consigne rive à leur poste, s'indignent : « Qu'est-ce qu'ils foutent, les brancardiers ?

C'est comme les flics ; on ne les voit jamais quand on a besoin d'eux ! » — Et les plaintes continuent. — « Des voix douces, lasses d'avoir tant crié :

? —

Maman ! Oh ! maman ! — Jeanne ! Petite Jeanne !... Oh ! dis que tu m'entends, ma Jeanne ! — J'ai soif ! J'ai soif ! » D'autres voix se révoltent : « Je ne veux pourtant pas crever là, nom de Dieu !... Les brancardiers !... Les brancardiers ! !
Les copains, foutez-m'en une dans la peau, une bonne. Aah !... »

Le régiment vient de s'arrêter. L'ennemi, après sa retraite, qui semblait une fuite définitive, s'est retourné pour faire front. La section de notre lieutenant creuse une tranchée, elle y passe quarante heures. Il a plu, il pleut : à l'ondée furieuse succède un ruissel-

lement continu, à travers le toit de branches tressé en hâte au-dessus des têtes :

Immobiles, serrés les uns contre les autres en des attitudes tourmentées et raidies, nous grelottons sans rien nous dire. Nos vêtements glacent notre chair ; nos képis mouillés collent à nos crânes et serrent nos tempes d'une étreinte lente et douloureuse. Nous tenons à hauteur des chevilles nos jambes repliées contre nous ; mais il arrive souvent que nos doigts engourdis se dénouent et que nos pieds glissent au ruisseau fangeux qu'est le fond du fossé.

Une nuit s'écoule ainsi, puis une autre. On annonce la relève prochaine ; mais viendra-t-elle, cette relève ?

Moi, je ne l'espère plus. Je ne sais plus. Nous sommes là depuis un très long, très long temps... Personne ne viendra. Personne ne pourra nous remplacer au bord de ce bois, dans ce fossé, sous cette pluie. Nous ne verrons plus de maisons avec les claires flambées dans l'âtre, plus de granges bien closes où le foin s'entasse et ne mouille jamais. Nous ne nous déshabillerons plus pour délasser nos corps et les délivrer de cette étreinte glacée...

D'ailleurs on est à bout de force et de patience. « Ça ne vaut même plus la peine d'espérer. »

Voilà des scènes douloureuses certes ; fallait-

il les décrire ? Et ne vont-elles pas troubler et déprimer le lecteur ? Mais, justement parce qu'elles nous font souffrir, il nous faut y fixer notre regard malgré qu'il en ait ; par cette souffrance, nous communions avec nos soldats ; par la vue du réel, nous sentons quelle reconnaissance nous leur devons, quelle admiration, quelle piété !

***

Tout aussi sincère est l'observation du moral des combattants.

Par moments, ils se troublent, ils ont peur, oui, ils ont peur. Voici, pendant un bombardement, « les corps recroquevillés, les têtes sous les sacs, les muscles contractés dans l'attente angoissante des explosions ».

Un jour, le régiment allant au feu tout proche rencontre une colonne de blessés qui en reviennent, une longue colonne qui n'en finit pas, et « c'est comme si, rien qu'en se montrant, avec leurs plaies, avec leur sang, avec leur allure d'épuisement, avec leur masque de souffrance, c'est comme s'ils avaient dit, et répété à nos hommes : « Voyez,

« c'est la bataille qui passe. Voyez ce qu'elle a « fait de nous... N'y allez pas ! » Et les hommes qui vont tournent vers ceux qui reviennent leurs « faces anxieuses, fripées d'angoisse, les yeux agrandis et fiévreux d'une agonie morale ».

Est-il donc nécessaire de noter ces défaillances ? Oui, parce qu'elles sont vraies, parce qu'il est très naturel que « la bête vivante renâcle », ne voulant pas mourir ; la chose est arrivée aux plus vaillants. Les entrailles d'Henri IV, au moment de charger, s'émouvaient, et l'obligeaient à descendre de cheval, un moment. Mais, après, quelle charge ! L'ennemi ne pouvait croire que ce fût le roi de France qui s'aventurât ainsi comme un simple « carabin ». Et Turenne, tremblant dans le péril, morigénait sa carcasse ; il lui disait : « Tu trembles, carcasse ! » Après quoi, il la menait là où elle aurait bien voulu ne pas aller. De même, nos soldats :

Ils marchent; chaque pas qu'ils font les rapproche de ce coin de terre où l'on meurt aujourd'hui, et ils marchent. Ils vont entrer là-dedans, chacun avec son corps vivant ; et ce corps soulevé de terreur agira, fera les gestes de la bataille ; les yeux viseront, le doigt appuiera sur la gâchette du lebel ; et cela durera au-

tant qu'il sera nécessaire, malgré les balles obstinées qui sifflent et qui chantent sans arrêt, et souvent s'enfoncent avec un horrible petit bruit mat qui fait tourner la tête, de force, et qui semble dire : « Tiens, regarde. » Et ils regarderont ; ils verront le camarade s'affaiser ; ils se diront : « Tout à l'heure peut-être ce sera moi ; dans une heure, dans une minute, pendant cette seconde qui passe, ce sera moi. » Et ils auront peur dans toute leur chair ; ils auront peur, c'est certain, c'est fatal ; mais ayant peur, ils resteront. Et ils se battront, corps dociles, parce qu'ils éprouveront que cela est dû, et aussi, parbleu ! parce qu'ils sont des hommes.

Voilà du vrai, du réel, et cette vérité, cette réalité, au lieu de me déprimer, me fortifient. Je vois le soldat comme il est, et sûr de le bien connaître, je l'aime et je l'admire en pleine sécurité !

Tout ce livre de Genevoix est une glorification de notre soldat : nerveux, impressionnable, capable de panique — le livre donne des exemples de panique — mais, en même temps, patient en dépit de sa nature, endurant au delà des forces humaines ; grognard contre ciel et terre, aimant à se rendre compte — il voudrait savoir où il va et pourquoi il y va ; — gouailleur, intarissable en propos drôles et inattendus ; mais docile en somme, aimant

à la tendresse les chefs qui l'aiment ; familier avec eux, s'ils le permettent, d'une familiarité déférente ; portant en lui des sentiments et des vertus, qu'il serait bien incapable de définir, admirable sans le savoir.

Le 12 septembre 1914, au moment solennel où Genevoix vient de lire, au mur d'une maison, une affiche « grande comme les deux mains », qui annonce la victoire de la Marne, il regarde les soldats qui venaient, eux aussi, de lire le placard :

Ils avaient tous des visages terreux, aux joues creuses envahies de barbe... ; la plupart semblaient las infiniment, et misérables. Pourtant, c'étaient eux qui venaient de se battre avec une énergie plus qu'humaine, eux qui s'étaient montrés plus forts que les balles et les baïonnettes allemandes ; c'étaient eux les vainqueurs. Et j'aurais voulu dire à chacun l'élan de chaude affection qui me poussait vers tous, soldats qui méritaient maintenant l'admiration et le respect du monde, pour s'être sacrifiés sans crier leur sacrifice, sans comprendre même la sublimité de leur héroïsme !

***

Les moments de gaieté ne manquent pas dans ce livre : conversations de soldats, où

chacun apporte l'accent de son terroir ; distribution de vivres à des sections ; réclamations qui pleuvent sur le caporal d'ordinaire : « Ça, du sucre ! Ben, y a pas gras ! L'tas de la troisième est presque l'doub'e » ; mais, le caporal : « Si t'es pas content, va te plaindre au ministre » ; le découpage d'un quartier de bœuf par Martin, un mineur du Nord, armé d'un couteau « qui lui a été donné par un prisonnier bon zigue », lequel couteau n'a pas son pareil dans la compagnie « pour débiter une pièce ed'bœuf » ; la besogne finie, qui fut un pénible corps à corps, Martin triomphe : « Sacrée viandasse ! » — Et puis, ce déjeuner que se paya notre lieutenant, un jour de solde : une omelette au lard, qu'il n'oubliera jamais ; une tranche de jambon rutilant ; des confitures de mirabelle ; les larges tranches taillées dans une miche de pain frais, les rasades de vin de Toul, rosé, pétillant et sec ; une bonne pipe, dont la fumée bleue monte lentement vers les solives du plafond. Et encore, cette nuit dans un lit, un vrai lit, avec des draps ; l'évocation des nuits rudes, des couchers sur les pierres des champs, sur les souches qui crèvent le sol dans les bois, sur l'humidité grasse des labours, et

âpre sécheresse des chaumes ; et, maintenant, c'est l'enveloppement total et doux du vrai lit, avec des draps :

Notre surprise ne finissait pas... ; nous avions beau chercher, de toute notre peau, un contact qui fût rude et blessât ; il n'était pas un coin qui ne fût souplesse et tiédeur... Et nous riions aux éclats ; nous disions notre enthousiasme en phrases burlesques, en plaisanteries formidables, dont chacune provoquait des éclats de rire qui n'avaient pas de fin...

***

« Nous », cela veut dire « Porchon et moi », le lieutenant Porchon et le lieutenant Genevoix.

La camaraderie du normalien Genevoix et du saint-cyrien Porchon est délicieuse. Ils avaient été instruits pour des destinées bien différentes, ces jeunes gens : l'École normale, Saint-Cyr ! Et qu'ils soient, l'un autant que l'autre, de si bons officiers, cela ne prouve pas seulement l'excellence de l'éducation militaire donnée à l'École normale, cela prouve autre chose, et plus, et mieux : l'accord profond, la très sainte unanimité des âmes françaises. Donc, les deux camarades s'égayent ; ils sont jeunes et ils sont Français... Mais

Porchon est le plus gai des deux ; Genevoix lui envie son « rire facile », et « cette bonne humeur bienfaisante », vers laquelle, dit-il, « je m'efforce comme à la conquête d'une vertu ».

J'aime la mélancolie de ce livre : cette guerre prévue et prédite, mais dont les horreurs dépassent l'imagination, cette régression vers la barbarie lointaine de l'humanité, que nous croyions en marche vers de nouveaux horizons, fut-il jamais un pareil sujet de tristesse humaine? Et là où l'Allemagne de tous les cantons, de toutes les professions, de toutes les confessions, se gorge de joies de cannibale, il est bien qu'un soldat français ait peine à retenir ses larmes ou même qu'il les laisse couler.

J'aime aussi que les grands sentiments qui soutiennent les courages dans la surhumaine fatigue, ou les exaltent dans l'horreur des périls, soient à peine exprimés dans ce livre ; ils demeurent comme sous-entendus entre nous, à qui une timidité, une pudeur interdit de laisser voir le meilleur et le plus profond de nous-mêmes. Quelques mots suffisent, comme ceux-ci, écrits après une réunion d'officiers autour d'un capitaine devenu chef de corps,

parce que le colonel a été blessé, le chef du 1er bataillon blessé, parce que les chefs des 2e et 3e bataillons ont été tués :

A l'expression volontaire des visages, à la sérénité des regards, je comprends que nous sommes tous prêts aux épreuves futures... Il semble que nous nous serrions les uns contre les autres, frères vraiment par la foi commune qui vit en nous. Une grâce nous possède, qui nous exalte et qui nous arme !...

Combien de fois le mot « Patrie » a-t-il été prononcé? Une fois seulement, autant qu'il m'en souvient.

Un jour, musant autour de la tranchée, Genevoix entendit une chanson de cloches éparses sur les bois. Les Allemands l'écoutaient, dans leurs tranchées, comme nos soldats dans les leurs ; mais les cloches ne disaient pas les mêmes choses aux uns et aux autres.

A nos soldats, elles disaient :

« Espérez, fils de la France. Je suis, tout près de vous, la voix de tous les foyers que vous avez quittés. A chacun de vous j'apporte l'image du coin de sol où son cœur est resté. Je suis, contre votre cœur, le cœur du pays qui bat. Confiance à jamais en vous, fils de la France, confiance et force à jamais. Je rythme la vie immortelle de la Patrie ! »

Elles disaient aux Allemands :

« Insensés, qui croyiez que la France pouvait mourir ! Écoutez-moi : sur la petite église dont les vitraux en miettes jonchent les dalles, le clocher est resté debout. C'est lui qui m'envoie vers vous, allègre et moqueuse. Par moi c'est le village qui vous nargue. Je vis... Je vis... Quoi que vous ayez fait, je vis. Quoi que vous fassiez, je vivrai. Je n'ai pas peur de vous. Car je sais qu'un jour viendra où le coq du clocher qui sans fin scrute l'horizon, verra votre fuite éperdue, et les corps innombrables de vos morts pourrissant par nos campagnes. »

ERNEST LAVISSE.

Les blancs de la page XI correspondent aux suppressions de la censure. Dans le corps du livre, on a laissé également en blanc les mots ou les lignes supprimés. On n'a inscrit **supprimé par la censure** *que lorsque l'échoppage a porté sur une fin de page ou sur une page entière.* (Note des Éditeurs.)

SOUS VERDUN

I

PRISE DE CONTACT

MARDI, 25 AOUT.

L'ordre de départ est tombé comme un coup de tonnerre : courses précipitées par la ville, avec la crainte et la certitude d'oublier quelque chose. Je trouve à peine le temps de prévenir ceux qui me sont chers. Dernière revue dans la cour du quartier : j'ai bondi hors de la cantine, où j'étais allé manger un peu, traversé la cour d'un saut, et me voici, raide comme un piquet, devant deux files de capotes bleues et de pantalons rouges.

Il était temps : le général arrive déjà à la droite de ma section. Au port du sabre, ma main droite serrant la poignée de l'arme, ma main gauche pétrissant, à travers un papier gras, ma récente emplette : deux sous de pain et une charcuterie sans nom, qui sue.

Le général est devant moi : jeune, bien pris dans la tunique, visage énergique et fin.

« Lieutenant, je vous souhaite bonne chance.

— Merci, mon général !

« — Je vous tends la main, lieutenant ! »

Eh ! parbleu, je le vois bien !... Je sens mon sandwich qui s'écrase.

« Seriez-vous ému, lieutenant ? »

Un tour de passe-passe : mon sabre a filé dans ma main gauche. Une ferme secousse à la main tendue vers moi, et je réponds bien haut, bien clair, en cherchant les yeux :

« Non, mon général ! »

J'ai menti : j'étais ému. J'aurais eu honte de ne pas l'être : tant d'impressions, de réflexions ébauchées, qui me secouaient tout entier ! Mais j'ai bien compris le « Seriez-vous ému ? » du général ; j'ai répondu non : j'ai dit vrai.

Nous allons à Troyes. On nous l'a dit. De Troyes, évidemment, nous filerons directement sur Mulhouse pour occuper la ville conquise et la défendre. On nous l'a dit aussi.

Cette perspective me séduit : aller en Alsace et y rester, ça a moins d'allure que d'y être entré, mais c'est chic tout de même.

Défilé en ville : trottoirs grouillants, mouchoirs qu'on agite, sourires et pleurs.

Une erreur de route nous vaut quelques kilomètres de plus, pas cadencé : la cadence devient molle ; les plus vieux réservistes, dodus encore, suent à grosses gouttes, sans ronchonner.

Nous avons aperçu des blessés à la porte d'une grande bâtisse grise. Ils nous ont montré, à bout de bras, des casques à pointe et des petits calots

ronds, bordure rouge et fond kaki. « Nous aussi, nous y allons, les amis ! »

Une jeune ouvrière, blonde et rebondie, me sourit de toutes ses dents : jolie tête d'oiseau, bonnes joues roses et sympathiques. Grand bien me fasse le sourire : je vais à la guerre ; j'y serai demain.

Le train : ligne noire de fourgons béants, avec quelques wagons de première. L'embarquement est tumultueux ; le jeune commandant énergique et brun pousse son cheval à travers les groupes, en vociférant. Le peuple murmure. Pourquoi diable a-t-il donné l'ordre d'arracher les petits drapeaux tricolores dont la foule innombrable ondulait tout à l'heure sur le bataillon en marche ?...

Départ lent, le soir venu. Couchant lourd, monstrueux nuages pourpres et or fauve.

Cahin-caha, le convoi roule dans la nuit. Notre vieux capitaine de la 27 extirpe, du fond de ses souliers blindés, des chaussettes jaunes toutes neuves. On s'étire, on grogne, on ronfle. Un aiguilleur, en aiguillant, nous crie où nous allons :

« Troyes? Ah ! bien ouiche ! Vous roulez sur Verdun !... »

Croyez donc ce qu'on vous dit. Cela est la première « tinette ».

Wagon morose des voyages de nuit. Les visages apparaissent blafards et défaits, sous la lumière indécise qui filtre à travers l'écran bleu. De loin en loin, une ombre vague, en haut du remblai, à peine entrevue sur le ciel sans clarté ; c'est un

garde-voie qui monte la faction. De grands pinceaux blancs évoluent avec majesté dans la nuit, fouillant les ténèbres.

Des murs, quelques réverbères falots : c'est Verdun. Nous continuons encore cinq ou six kilomètres. Une heure du matin : nous sommes à Charny. Dans le tumulte, face aux portes des fourgons qui soufflent une haleine lourde, les sections se reconstituent. Et l'on se met en marche, lentement, pesamment.

MERCREDI, 26 AOUT.

Au petit jour, nous traversons Bras. Devant les maisons paysannes des tas de fumier s'étalent, énormes, exhalant une buée légère. Des bandes de poules caquettent. Les gens dorment encore. Nous marchons, nous marchons. Je sens chez les hommes une curiosité un peu anxieuse.

Nous longeons, file interminable, un régiment d'artillerie de campagne arrêté. Les servants, les conducteurs, tous dorment, assommés de fatigue, renversés sur les caissons, bouche ouverte, ou le nez dans la crinière de leur cheval. Elles aussi, elles dorment, les pauvres bêtes, naseaux bas, une patte pliée.

Nous passons ; les lourds souliers à clous sonnent sur la route. Les artilleurs ne nous entendent pas : ils dorment. Il faut taper sur la croupe des chevaux pour qu'ils se dérangent et nous laissent passer.

En traversant la Meuse, tout à l'heure, nous

avons entrevu d'immenses troupeaux de bœufs. Ils étaient parqués, par centaines, au bord de l'eau, dans un pré à l'herbe rase. Les bêtes étaient couchées sur la terre brune, l'échine déjetée, toute la panse d'un côté. Et tout ça meuglait, mufle tendu, en variations illimitées. Des bouviers en pantalons rouges les gardaient, placidement.

Vachérauville. C'est le plein jour. Nous avons fait halte dans un terrain en friche, au flanc d'un coteau. Je suis éreinté et abruti par cette nuit malsaine dans une boîte close.

Nous sommes là un millier. Les hommes, couchés derrière les faisceaux, somnolent, renonçant à savoir. Le chef de détachement lui-même semble ignorer où nous allons. C'est un bon vieux à lunettes, que je vois très bien au coin de son feu, les pieds dans des pantoufles et tisonnant en fumant une grosse pipe. Je suis surpris chaque fois que je le revois à cheval.

L'encombrant L..., promu médecin-auxiliaire, voltige et bourdonne :

« Qu'est-ce que cette eau ? Elle n'est pas bonne, cette eau ! — Typhoïde, typhoïde !... D'où venez-vous, jeune homme ? Avez-vous des cartouches ? — Donnez-lui à boire, à ce cheval ! — Il est malade, ce chasseur ! — Vous êtes malade, mon ami ! Si ! Si ! vous êtes malade ! Faites voir votre langue ! Il faut le faire évacuer. Si ! Si ! Pas malade ? Non ? Pas malade ? Dommage ! Dommage ! On lui aurait pris ses éperons ! »

Une voix pleurarde :

« Le chef ! le chef ! »

C'est une vieille qui arrive, bonnet de travers, mains au ciel :

« Seigneur ! Quelle perte ! Ils ont pris l'auvent de mon « pouits » pour faire du feu ! Qui est-ce qui me « récompinsera ? »

Perte, dommage, indemnité ; des mots, hélas ! que nous entendrons souvent.

Midi. Au bas de la pente, sur la route, des voitures passent, grands chariots à quatre roues que traîne un cheval maigre et galeux. Des paniers d'osier, des ballots, des cages à lapins s'y entassent pêle-mêle. Par-dessus, des matelas, des oreillers, des édredons d'un rouge passé, en monceaux. Des femmes sont assises en haut, le dos étroit et minable, les mains jointes et pendantes, les yeux vagues. Leur visage ne dit pas si elles souffrent. Elles semblent engourdies dans une songerie animale et sans fin. Par-ci, par-là, dans ce bric-à-brac lamentable, des têtes de mioches émergent, cheveux jaunes et mêlés, museaux morveux. Derrière le chariot, quelques vaches suivent, tirant du cou sur leur longe et meuglant. Un gars dégingandé, larges mains et vastes pieds, fouet au poing, les pousse à grands coups de pied dans les jarrets.

Tout à coup, des cris, un tintamarre de culasses qu'on manœuvre. Je me retourne, et vois une trentaine de bonshommes qui se déploient en tirailleurs,

face à la crête. Notre vieux capitaine, rouge comme un coq, ses petits yeux affolés girouettant, clame dans le haut de la voix :

« Attention ! Attention ! Feu à répétition !... sur l'ennemi qui arrive... à 800 mètres... »

Qu'est-ce qu'il y a? Sommes-nous surpris? Je regarde : rien ! absolument rien ! Je vois J... qui parle à l'oreille du capitaine, dont le visage prend tout de suite une expression d'immense stupeur :

« Cessez le feu ! Au temps ! Au temps pour moi !... »

J... redescend en se tordant, et du doigt il nous montre des rangées de javelles alignées à la crête.

Sur la route, s'acheminant vers le village, des isolés passent, groupés par petits paquets. Autour d'eux, des parlotes éclosent. Les nouveaux arrivés questionnent avec une avidité jamais rassasiée :

« Alors, il y avait une mitrailleuse dans le clocher? Ils vous ont tiré dessus à quel moment? Est-ce vrai que presque tous les blessés sont touchés aux pieds ou aux jambes? »

J'aborde un rassemblement ; au centre, deux rescapés : l'un silencieux et triste, l'autre pérorant avec de grands gestes ; il porte au front une plaie légère où le sang a séché en croûte, et il exhibe une balle fichée dans un bourrelet de sa capote, comme une aiguille piquant un pli dans une étoffe.

Il y en a donc toujours de ces égarés; —

? Ils passent sans fin, traînant la jambe, visages fiévreux, cheveux longs et barbe sale.

Et voici encore des chariots pleins de femmes et de gosses, des chariots où des blessés s'entassent, les uns assis et se cramponnant des deux mains aux ridelles, les autres couchés sur une litière de paille sanglante. Des caissons de munitions tanguent avec un fracas de ferraille secouée ; des groupes de fantassins poussiéreux marchent sur les flancs, dans l'herbe rabougrie des bas-côtés.

Et cela coule interminablement, vers le creux du vallon où le village se blottit, venant du haut de la côte que la route escalade. Est-ce panique? Non, sans doute. Alors pourquoi cette impression pénible dont je ne puis me défendre?

Un officier d'état-major est venu. Le chef de détachement, à la seule vue des insignes, est devenu pâle d'émotion. Il faut retraverser la Meuse. Je m'y attendais : derrière tous ces gens qui passaient, je sentais peser une menace.

Longue étape, sur une route monotone, sans arbres. Ciel terne, chargé de pluie. Il fait lourd. Nous revoyons Bras et Charny, puis Marre, Chattancourt : des villages qui se ressemblent, maisons basses, bleu lavé, jaune terreux, couleurs sans lumière et sans gaieté. Et toujours les monceaux de fumier croupissent au seuil des portes, étalés jusqu'au milieu de la route.

Esnes ressemble à Marre et à Chattancourt. Nous nous y installons, en popote, chez une bergère jeunette qui a une face de poupée sans dents et des jambes sans mollets. Dans le fond obscur de la

pièce, j'entrevois un étrange personnage, chevalier à rouflaquette et à longs cils, qui dorlote un mioche au maillot. Il s'éclipse comme une ombre dès que nous entrons.

Par la fenêtre ouverte, je regarde un soldat en manches de chemise, avant-bras nus, qui égorge un mouton couché pattes liées sur une porte. Chaque soubresaut d'agonie de la bête me fait mal ; et je me rappelle le temps où, dans un échaudoir de boucherie, je plongeais ma jambe cassée dans un seau plein de sang tiède, jailli à flots du cou béant d'un bœuf abattu.

Le soir vient, gris et triste ; et voilà qu'une pluie fine se met à tomber, noyant toutes choses dans une poussière d'eau. Je pense à mes hommes restés sur le pré, derrière leurs faisceaux. Et je sors, plaquant les convives, pour essayer de mettre à l'abri ma section.

C'est facile ; il n'y a presque pas de soldats dans le village. J'ai trouvé une grange pleine de foin, et je reviens vers le pré, content de moi :

« Debout, les amis ! Prenez vos équipements, vos sacs, tout votre *barda* ! Il y a un toit et du foin par là. »

Dans la nuit, sous la pluie qui commence à fouetter, je précède un cortège d'ombres muettes. Hélas ! ça n'est pas long ; dans le village, je bute sur le chef de détachement, errant le long des maisons, toujours malade d'inquiétude. « Allons ! Demi-tour. » Les ombres retournent au marécage, muettes toujours ; on entend le flic-floc des

pieds lourds dans les flaques. Pauvres bougres !

En revenant, je rencontre quelques soldats qui montent vers le cimetière, dont les tombes s'éparpillent autour de la petite église. Ils portent, sur une civière, un corps roulé dans un drap. Je me rappelle : on m'a dit aujourd'hui qu'un chasseur avait été tué par une balle perdue.

Je suis entré, au fond d'une cour, dans un ignoble galetas. Sommeil entrecoupé. La porte bat toute la nuit. Chaque fois que j'ouvre les yeux, j'aperçois, à la lueur d'une lampe fumeuse, des yeux caves sous des visières de képis. A côté de moi, dans une alcôve pareille à la mienne, un malade, torturé par une crise aiguë de rhumatisme, geint et crie.

L'aube, enfin ! Je m'habille en hâte, heureux d'échapper à l'atmosphère pesante de ce taudis. J'ai besoin de respirer, de me dilater la poitrine. Et je me sauve, loin de ce lit où j'ai transpiré quelques heures, de ces draps huileux dont je sens encore la moiteur sur ma peau, de ces relents de fromage, de petit-lait et d'étable à cochons.

Il pleut toujours. J'aperçois de loin, sur le pré, les faisceaux grêles, les paquets de sacs : il n'y a plus un homme dehors. Ma foi tant pis... Bravo !

JEUDI, 27 AOUT.

Longue étape, longue et hésitante. Ce n'est pas à vrai dire une étape, mais la marche errante de gens qui ont perdu leur chemin. Haucourt, puis Malancourt, puis Béthincourt. La route est une

rivière de boue. Chaque pas soulève une gerbe d'eau jaune. Petit à petit, ma capote devient lourde. J'ai beau enfoncer le cou dans mes épaules : la pluie arrive à s'insinuer et des gouttes froides coulent le long de ma peau. Le sac plaque contre mes reins. Je reste debout, à chaque halte, n'osant pas même soulever un bras, par crainte d'amorcer de nouvelles gouttières.

Il se trouve que nous sommes à Gercourt et que Gercourt est l'étape désignée. Un trou bleu dans les nuages, des gouttes de pluie brillantes de soleil les dernières. Les couleurs des uniformes s'avivent, les boutons de cuivre sautent aux yeux.

C'est la grand'halte. Je tends mon dos à la chaleur qui grandit, en mâchant du singe filandreux et du pain élastique. Au-dessus des sections au repos, une buée d'eau qui s'évapore monte et flotte.

« Tous les officiers sur la route ! »

Il doit se passer quelque chose. En effet, le capitaine adjoint au colonel vient faire les affectations. C'est un grand brun agité. Il procède tambour battant : douze files, une par compagnie. Pour nous aussi, ça va vite : quelques questions qui nous tombent sur le nez, en cascade ; à peine le temps de répondre ; c'est fait. Je dois rejoindre, au passage du régiment, la 7e compagnie.

Il arrive, mon régiment ! Nos réservistes courent à toutes jambes vers la route encaissée. Et c'est un beau charivari : bonjours qu'on s'envoie de loin, exclamations de joie, qui se croisent des rangs qui

défilent aux groupes massés sur le talus. Il y a de l'anxiété dans presque tous ces yeux qui regardent ceux qui se sont battus. Quelques hommes, déjà, retournent aux faisceaux abandonnés, le front baissé, les bras ballants.

Je me suis glissé à ma place, avec mon groupe, derrière la 7e qui passe. Tout en marchant, les mêmes questions se précipitent :

« Et Robert? — Il est blessé. Une balle dans l'épaule. Pas grave. — Et Jean? — Il est mort. »

C'est le frère des deux soldats, le blessé et le mort, qui répond. Il jette ces mots d'une voix essoufflée, en courant pour rejoindre sa place dans le rang.

Une halte, colonne de bataillon, dans une prairie desséchée. J'en profite pour me présenter à mon capitaine. Grand, massif, un buste lourd sur de longues jambes un peu grêles. Le regard vif et intelligent atténue l'impression de pesanteur que j'ai eue au premier abord.

« Alors, jeune homme, vous allez faire votre apprentissage? Bonne école, vous verrez ça ; bonne école. »

Un sourire plisse les yeux bleus. Il se pourrait bien que mon capitaine eût du goût pour l'ironie.

Il y a aussi un sous-lieutenant à ma compagnie, un Saint-Maixentais, jeune et solide, beaucoup d'allant : une moustache flambante trop touffue pour le visage rougeaud et poupin, de grosses

épaules, de gros poignets, de gros mollets. Il me tend la main et m'offre tout de suite une goutte de schnick, histoire de mieux faire connaissance :

« Attends un peu, vieux, tu vas voir comment on se débrouille ! »

Il fait signe à une espèce de singe, qui semble là aux aguets, lui montre le village tout proche, Cuisy, et le lâche d'un geste, comme un chien de chasse à qui son maître crie : « Apporte ! » Il est vrai qu'il lui a remis une coupure de vingt francs.

Cinq minutes plus tard, le régiment tout entier dévale dans un chemin à pic, encaissé entre deux hauts talus buissonneux. Les pierres roulent sous les pieds ; on se cramponne ; on se rattrape aux branches ; mon sabre devient un alpenstock.

Dès que nous entrons dans le pays, nous sommes dans la boue et le purin. Beaucoup de granges, très peu de maisons : une centaine d'habitants. Il faut que nous logions là trois mille. Nous y arrivons parce que c'est la guerre.

Il fait nuit. Je sais que nous devons « popoter » avec les officiers de la 8e. Mais où ? Personne ne me l'a dit. Je me rappelle ce principe de la vie en campagne : « Compte d'abord sur toi ». Et dans la boue, dans le fumier, je me mets à la recherche de la popote.

Je l'ai trouvée dans une cuisine obscure : au fond, la flamme jaune d'une bougie fait danser des ombres sur les murs. Un cuisinier, bras nus et

pattes noires, manipule de la viande crue comme il ferait un pétrin. Un autre, pipe aux dents, écume le pot-au-feu en crachant dans les cendres. Il lève vers moi un étrange visage de faune lippu : il a des yeux clairs, stupides et lents. La barbe, qui commence à pousser, hérisse son menton de poils rares, raides comme des soies. C'est lui qui m'accueille et me renseigne, d'une voix traînante et pâteuse ; il semble qu'il ait du macaroni plein la bouche.

L'un après l'autre, les officiers entrent. Il y a le capitaine et le Saint-Maixentais, et puis un élève de Saint-Cyr, frais galonné, visage osseux, nez puissant et bon enfant, qui vient d'arriver avec moi du dépôt. Le capitaine de la 8e est un petit homme bien fait, barbe blonde, carrée, soigneusement peignée, sourire qui montre toutes les dents, voix douce aux inflexions molles. Un lieutenant, grand type ,
dont le nez sans étais tombe dans sa cuiller,

; il débite froidement de plates cochonneries. Un sous-lieutenant, long et mince, brun, visage très jeune, intelligent et naïf.

Le dîner se traîne, plutôt morne. Les deux capitaines racontent des anecdotes du Maroc, ou des histoires toutes faites, de « bien bonnes », glanées dans les camps.

La promenade dans la boue recommence. Je me rends compte qu'il faut profiter d'un séjour dans un village habité pour essayer au moins de coucher

dans un lit. J'arrive à me glisser entre deux toiles rugueuses, à côté d'un bonhomme d'une cinquantaine d'années, qui transpire dur et qui sent fort.

Je dors quand même, et comme une brute.

II

LE PASSAGE DE LA MEUSE

VENDREDI, 28 AOUT.

Quatre heures du matin. Nous nous hissons en haut du chemin pierreux. Une brume légère flotte encore. Le régiment tout entier se rassemble auprès du village, dans un verger enclos de haies vives. Et là, un commandant à monocle nous lit, d'une voix sèche, une proclamation vibrante : oraison funèbre du colonel, exhortations véhémentes, vers de Déroulède pour finir. Bien plus simple et plus émouvante la présentation des armes par les soldats, tous les officiers saluant de l'épée.

Nous creusons, sur une crête où le vent souffle, de profondes tranchées pour tireurs debout. Je respire en goulu, heureux d'être au soleil, de me sentir allègre, pendant que mes hommes tapent du pic et lancent par-dessus le parapet ébauché des pelletées de cailloux.

Nous dominons de là-haut un immense vallon arrondi : au bas de la pente, des bois sombres,

avec les grandes enclaves lumineuses des moissons mûres. A droite, une route qui fait un coude brusque entre deux files d'arbres ; devant nous, une autre route perpendiculaire à la première, ligne brutale coupant la richesse bigarrée des champs. Là-bas, dans le creux, un village blanc sous des feuilles, Dannevoux. Et tout au fond, par delà la Meuse qu'on ne voit pas, une chaîne de collines bleues.

Jusqu'au soir, on creuse avec entrain. Pendant plusieurs heures, nous avons entendu un grondement grave et continu : canonnade violente mais lointaine. Déjeuner sur le bord de la route ; nous déchiquetons des doigts et des dents une volaille carbonisée, en buvant du vin épais à même le goulot des bidons. Je couche comme la veille avec mon bonhomme ; mais cette nuit-là j'entends des borborygmes, et je suis réveillé à chaque volte de son gros corps.

SAMEDI, 29 AOUT.

Sous un soleil blanc et fixe, les hommes, chemise ouverte et gouttes de sueur sur la peau, achèvent de creuser leurs tranchées. Par-dessus le grondement des batteries éloignées, nous distinguons, assourdies encore et ouatées, les détonations de batteries plus proches. Je perçois, en tendant l'oreille, des sifflements légers, qui se brisent en une explosion miaulante : ce sont des shrapnells qui éclatent, lentement dissipés dans l'air calme

Nous cantonnons encore ce soir-là, mais en cantonnement d'alerte, car les obus allemands éclatent maintenant à un kilomètre à peine du village; les vitres tremblent aux poussées invisibles et formidables des explosions.

DIMANCHE, 30 AOUT.

Bois de Septsarges : des taillis vigoureux, tressant les ronces et poussant les rejets sous la protection des hautes futaies. Grandes taches de lumière sur la mousse, rayons vivants à travers l'ombre chaude, âcre odeur de fermentation, exacerbée par le soleil, et qui oppresse. Il tape, le soleil ! Je suis accoté contre un arbre, et me déplace à mesure que l'ombre tourne.

P..., le sous-lieutenant de la 8e, est vautré à côté de moi. Il écrit au crayon une longue lettre à sa jeune femme; et il me parle d'elle, de sa petite fille qui a cinq mois. Je l'écoute de toute ma volonté, mais je n'entends pas toujours ce qu'il me dit : sa voix me parvient comme un ronron monotone, que je perçois encore, scandé par les battements du sang à mes tempes et au bout de mes doigts. Je m'endors.

Une détonation énorme m'éveille en sursaut. Trois autres ébranlent l'air, à la file ; et j'entends par-dessus ma tête le vol des obus, frôlement léger, glissement rapide que l'on suit de l'oreille, très loin, très loin, jusqu'à entendre l'éclatement, à peine.

« Ce sont des canons de 120 », me dit P....

Il n'a pas fini qu'une ribambelle de détonations plus sèches, plus cassantes, me fait tourner la tête à gauche. L'une n'attend pas l'autre ; elles se précipitent, se poussent les unes les autres, dirait-on, se mêlent, se chevauchent, distinctes pourtant et franchement détachées, malgré la rumeur immense du sous-bois où l'écho résonne interminablement : une batterie de 75 expédie un travail pressé.

Au soir, la canonnade devient innombrable. Les obus croisent leurs courses sifflantes ; les petits tendent une trajectoire rigide, rageusement ; les gros passent presque lentement, en glissant avec un bruit doux. Machinalement, je lève les yeux pour les voir. Tous les hommes qui viennent d'arriver ont ce geste.

Lorsque nous quittons les bois, des marmites allemandes éclatent sur notre gauche, assez près pour qu'on entende, après le fracas de l'explosion, la grêle des éclats tapant dans les arbres.

Cantonnement d'alerte comme la veille, et dernière nuit avec le gros homme. Hélas !

LUNDI, 31 AOUT.

Nous repartons pour les bois de Septsarges. La journée débute comme celle de la veille. Grillon, coiffeur patenté, me rase ; sensation qui déjà me semble étrange : deux sacs sous les fesses, un arbre dans le dos. Je le paie avec du tabac « fin » ; il

m'embrasserait. La sieste recommence, rampante avec l'ombre.

Vers deux heures, du nouveau : nous remontons au nord-est, le long des bois, traînaillons longtemps en tous sens, pour arriver enfin au point fixé, des tranchées faites par le génie, avec des abatis en avant. Nous les occupons. J'ai une « guitoune » de feuilles un peu en arrière.

Dans notre promenade errante, peu s'en faut que nous ne recevions des chaudrons : une dizaine, à la file, éclatent à moins de trente mètres.

Je passe la nuit dans la guitoune. Les branches, dont le sol est jonché m'entrent dans les flancs. Mon équipement ne se tasse pas, et mon sac, sous ma tête, me semble dur. Je n'ai pas encore l'habitude.

MARDI, 1er SEPTEMBRE.

Nous restons dans les tranchées. Les cuisiniers vont faire en arrière la soupe et le jus ; mais bientôt c'est l'accoutumée bousculade finale ; la bataille crépite en avant de nous. Le capitaine fait dire que la première ligne doit être enfoncée, qu'il faut redoubler de vigilance. Et Porchon, mon Saint-Cyrien, envoie par ordre une patrouille sur la gauche. Presque aussitôt, des claquements de Lebel, et la patrouille, affolée, dégringole : elle a vu des Boches et tiré. Mes hommes s'agitent, s'ébrouent ; il y a de l'inquiétude dans l'air.

Soudain, un sifflement rapide qui grandit, gran-

dit... et voilà deux shrapnells qui éclatent, presque sur ma tranchée. Je me suis baissé ; j'ai remarqué surtout l'expression angoissée d'un de mes hommes. Cette vision me reste. Elle fixe mon impression.

Encore mon agent de liaison qui arrive en courant :

« Le capitaine m'envoie vous prévenir qu'il n'y a plus rien devant nous ; nous sommes face aux Allemands ! »

Est-ce vrai? Nous avons vu passer des blessés, . Un caporal de la 27, blême et suant, visage à l'envers, me crie que Dalle-Leblanc a une balle dans le ventre. Un grand diable, la cuisse traversée, meugle. Il bute des deux pieds et pèse de tout le poids de sa carcasse sur ceux qui le soutiennent. Beaux camarades, et courageux ! Sournoisement, ils plaquent leur blessé à dix mètres de ma tranchée, et s'esquivent, allégés. Je fais porter l'homme, qui meugle toujours, au poste de secours du bataillon.

La nouvelle me parvient, je ne sais comment, que le ...e se replie, par la gauche en principe. C'est exact. Il nous remplace dans nos tranchées, et nous nous portons sur de nouvelles positions, à cinq cents mètres en arrière.

Ligne de section par quatre dans le bois, près d'une clairière. Les chaudrons dégringolent ; un réserviste, grand, blond roux, au premier qui explose, se retourne brusquement, me crie qu'il est blessé. Il est blafard et il tremble violemment : c'est une branchette qui l'a piqué, comme il se baissait.

Un second chaudron, et c'est la ruée fantastique de Ferral, serrant son poignet ensanglanté. Un troisième : le caporal Trémault reçoit dans la joue le bout d'un canon de fusil. Il est estomaqué un moment, puis, ses esprits revenus, il sacre jusqu'à extinction. L'arrosage continue.

La nuit. Plaintes des blessés au loin. Un cheval mutilé hennit. Gémissement étrange et poignant : je crois que c'est un oiseau de nuit qui hulule.

Je fais le quart jusqu'à onze heures, perclus de froid. J'ai réveillé Porchon depuis une demi-heure à peine, je ne suis pas encore endormi, lorsque vient l'ordre de départ : nous retournons aux tranchées de Cuisy.

MERCREDI, 2 SEPTEMBRE.

Il est deux heures quand on arrive. On s'installe avec une impression de sécurité et de force. Ont-ils passé la Meuse en nombre? Peut-être. Mais, de là-haut, nous pouvons les attendre. Un mitrailleur est venu, il y a quatre jours, avec un télémètre, et je lui ai demandé des distances exactes. S'ils viennent, je commanderai les feux qu'il faudra, et nous les descendrons sans qu'ils puissent même monter jusqu'à nous.

En attendant, dormons. Les étoiles sont limpides et fixes ; l'air fraîchit à l'approche du jour. Je me pelotonne dans ma capote, tout au fond de la tranchée, sur une couche mince de luzerne sèche, et je somnole un peu, sommeil coupé de réveils gelés.

Mes hommes, en se secouant autour de moi, achèvent de m'éveiller. Je me frotte les yeux, m'étire les bras, et saute sur mes pieds. Le soleil donne déjà et couvre les champs d'une marée de clarté douce. Je reconnais mon vallon, avec les points de repère échelonnés jusqu'à l'extrême limite du tir possible.

Beaucoup d'aéros, les nôtres lumineux et légers, les boches sombres et ternes, mais élégants et semblables à de grands rapaces au vol sûr.

Des patrouilles de dragons gris se hasardent dans les seigles. Quelques coups de feu, partis de notre droite, les arrêtent. Devant nous, des uhlans en vedette à la lisière d'un bois, cheval et cavalier immobiles. De temps en temps seulement, la bête chasse les mouches en balayant ses flancs de sa queue.

A la jumelle, je vois sur un chemin deux blessés qui se traînent, deux Français. Un des uhlans les a aperçus. Il a mis pied à terre et il s'avance vers eux. Je suis la scène de toute mon attention. Le voici qui les aborde, qui leur parle ; et tous les trois se mettent en marche vers un gros buisson voisin de la route, l'Allemand entre les deux Français, les soutenant, les exhortant sans doute de la voix. Et là, précautionneusement, le grand cavalier gris aide les nôtres à s'étendre. Il est courbé vers eux, il ne se relève pas ; je suis certain qu'il les panse.

A deux heures, les obus recommencent à siffler sur nous. Il y a encore une batterie sur la crête en

arrière ; c'est elle qui ouvre le feu. Elle tire depuis dix minutes, peut-être, lorsqu'un obus allemand vient éclater à vingt mètres en avant de notre tranchée.

J'ai levé la tête, automatiquement, à la seconde qui a suivi l'explosion ; et voilà qu'une chose invisible passe en ronflant tout près de mon nez : c'est un éclat. Un homme, près de moi, a dit en riant : « Tiens ! les frelons... » Bon ! à la prochaine marmite, j'attendrai, pour me relever, que l'essaim soit passé.

Je n'attends pas longtemps : en voici quatre à la fois, et puis trois, et puis dix. Ça dure une heure à peu près. Nous sommes tous collés au fond de la tranchée, le corps en boule, le sac sur la tête. Entre chaque rafale, mes deux voisins de droite creusent fébrilement une niche dans la paroi. Ils s'y fourrent comme un lapin dans son terrier ; je ne vois plus que les clous de leurs semelles.

Une fumée noire, cuivrée, qui pique la gorge et fait mal aux poumons, nous enveloppe de ténèbres fantastiques. Elle n'a pas eu le temps de se dissiper que déjà siffle une nouvelle rafale. On l'entend venir, irrésistible ; je perçois le choc mat du premier obus sur la terre avant d'être assourdi par la salve des explosions.

Pendant une courte accalmie, le bruit d'une course pesante et précipitée me fait tourner la tête : c'est un de mes hommes qui a bondi hors de la tranchée, là-bas à gauche, et qui se rue vers la

droite, sac au dos et fusil à la main, dans un chahut invraisemblable, baïonnette cliquetante, gamelle trépidante, cartouches grelottantes. Son bidon lui tape dans la croupe à grands coups ; il me regarde au passage avec des yeux dilatés, et puis s'en va tomber comme un bolide sur des camarades qui font carapace avec le sac, et qui le reçoivent sur les reins avant d'avoir pu se garer. Avalanche de taloches ponctuée d'engueulades. Une rafale de six marmites les met d'accord. Elles ont encadré la tranchée, et l'une d'elles est tombée à cinq mètres en avant de moi : il m'a semblé que le mur de terre me poussait, et j'ai reçu en plein sur mon sac une pierre de quelques kilos, qui m'a collé le nez dans la glaise et abruti pour cinq minutes.

Soleil couchant, très beau, très apaisant. La nuit s'annonce transparente et douce. Je me promène en avant de ma tranchée, dans un champ de luzerne, m'arrêtant au bord des entonnoirs énormes creusés par les obus, et ramassant de-ci de-là des morceaux d'acier déchiquetés, encore chauds, ou des fusées de cuivre, presque intactes, sur quoi se lisent des abréviations et des chiffres. Et puis, je rentre « chez moi », et je m'étends à terre pour dormir.

III

RETRAITE

JEUDI, 3 SEPTEMBRE.

Mon agent de liaison est venu m'éveiller. Il fait nuit encore. Je regarde ma montre à la lueur d'une allumette : deux heures seulement. J'ai tout de suite l'impression que nous allons attaquer. Sur une pierre en saillie, un cuisinier a posé mon quart empli de jus. Je le bois d'un trait ; c'est glacé, mais ça met d'aplomb.

Où allons-nous? Vers Septsarges? Je le crois un moment ; mais nous laissons la route à droite et marchons droit sur Montfaucon. Déjà, tout le village nous apparaît, escaladant la colline au sommet de laquelle il plante son clocher. Je vois maintenant à l'œil nu la croix rouge du drapeau blanc qui flotte sur l'hôpital. Nous arrivons presque au pied du mamelon, puis tournons à gauche, face au sud-ouest. Je ne verrai pas Montfaucon.

Pour cause d'ailleurs. Plusieurs régiments, toute la division, je crois, doivent se rassembler dans un ravin, à quelques centaines de mètres du

village ; le rassemblement ne se fait pas vite ;

Ma compagnie, d'arrière-garde, s'est arrêtée sur le bord de la route. Il fait grand jour. Jusqu'à quand allons-nous rester là? C'était pourtant hier qu'on nous bombardait, à Cuisy !

Une détonation lointaine, que je reconnais : artillerie lourde allemande. Est-ce pour nous? Au sifflement, je me rends compte tout de suite que l'obus vient en plein dans notre direction. Je regarde Montfaucon, et je vois, près de l'église, une gerbe de flamme et de fumée qui jaillit ; deux secondes, et la détonation nous arrive, brutale et lourde.

C'est le signal : sifflements, éclatements, fracas de toits qui s'effondrent, de murs qui s'écroulent. Je sens trembler le sol sous mes pieds et passer sur ma peau le souffle des explosions. Je ne sais plus où je suis, et je regarde, avec une tristesse hébétée, ces panaches de fumée noire, de fumée rouge, de fumée jaune, qui surgissent partout, se rapprochent, se mêlent, jusqu'à former un nuage immense, funèbre et sanglant, qui plane sur le village mort.

Des voitures de blessés passent ; il y en a qui agonisent.

Des blessés à pied maintenant, qui se traînent, à moitié couchés sur leurs béquilles, ou s'appuyant de tout leur poids sur deux bâtons. Il y a un aumônier avec eux ; il plaisante, il rit, pour essayer de leur donner confiance et courage.

Un couple de vieux, pitoyables : l'homme a sur

le dos une hotte énorme et pleine à crever ; la femme porte au bout de chaque bras une grande corbeille d'osier que recouvre une serviette ; ils vont vite, les yeux pleins de détresse et d'épouvante, et se retournent, se retournent encore, vers leur maison qu'ils n'auraient pas voulu quitter, et qui n'est plus maintenant, peut-être, qu'un tas de décombres noirs et fumants.

A travers les prés, un grand berger dégingandé, aux jambes si longues qu'il marche les jarrets pliés, pousse devant lui en vociférant une dizaine de vaches noires et blanches. Il traîne à la remorque des pieds énormes ; on voit à peine, sous sa casquette, une tête de crétin grosse comme les deux poings.

La colonne est assez distante maintenant pour que nous puissions partir à notre tour. J'aperçois, loin devant nous, sur la route, les deux vieux de tout à l'heure, la femme toute mince et diminuée entre ses deux paniers, et la hotte de l'homme sous laquelle tricotent deux jambes minuscules. Derrière nous, toujours, les obus tonnent sur Montfaucon.

Nous marchons, chassés en avant par une poussée inouïe dont j'éprouve seulement alors la sensation nette. Nous sommes courageux et nous voulons bien faire ; mais où sont nos canons qui feraient taire ceux-là? Nous sommes bousculés, nous cédons. Et tout doucement une impression naît en moi, s'affirmant, se faisant maîtresse jusqu'à m'accabler : je nous sens petits en face de cette force.

Hier, je voyais de nos tranchées de Cuisy les automobiles allemandes rouler sur les routes, par les plaines où l'on venait de se battre. Leurs brancardiers ramassaient leurs blessés, et dans un bouquet d'arbres, près de Dannevoux, montait la fumée d'un bûcher où brûlaient leurs morts. Leurs aéros planaient sur nos positions, repérant les points où allaient tomber leurs obus. Les cavaliers en vedette observaient, inlassables, et des reconnaissances se hasardaient à travers les avoines et les seigles.

Ce matin je pense à toutes ces choses, et je comprends quelle organisation met en œuvre cette force.

Je me rappelle aussi que j'ai vu, hier encore, un bataillon allemand rassemblé entre deux bois, à trois kilomètres à peine de nos lignes. Les hommes avaient mis bas leurs capotes et tranquillement creusaient des tranchées, pendant que fumaient les feux des cuisines en plein air ; et je me demandais avec un étonnement grandissant pourquoi nos 75 tant vantés ne lançaient pas une bordée d'obus au milieu de ce tas de Boches.

Nous marchons sur une route poudreuse, la gorge sèche, les pieds douloureux. Nous traversons Malancourt, que je connais déjà, puis Avocourt, et nous arrivons dans la forêt de Hesse. Des chevaux crevés au bord des fossés, grands yeux vitreux et pattes raides. Un cheval blanc qui agonise soulève lentement la tête et nous regarde passer ; un sergent le tue raide, à bout portant,

d'une balle en plein front ; la tête retombe, lourde, et les flancs tressaillent d'un dernier soubresaut.

La chaleur croît toujours ; les traînards jalonnent la route, affalés sur l'herbe, dans la bande d'ombre qui court le long des bois. Il y en a qui se coulent hors des rangs, s'asseyent avec flegme, extirpent de leur musette un morceau de boule et un bifteck racorni, puis se mettent à manger placidement.

Parois. Les abattoirs du corps d'armée étaient là ; le sang, qui a coulé en mares devant les granges et qui sèche au soleil, emplit l'atmosphère d'une puanteur fade, à quoi se mêle une violente odeur d'iodoforme.

Grand'halte près de Brabant, au fond d'une cuvette sans air où l'on transpire comme dans une étuve. Je n'ai plus de salive, j'ai la fièvre. Je ne peux même pas avaler une bouchée. Je ne peux pas dormir non plus.

Lorsque nous arrivons à Brocourt, des lueurs dansent devant mes yeux, mes oreilles bourdonnent. Je me laisse dégringoler sur un tas de gerbes, les membres rompus, le crâne vide comme un grelot et pesant comme du plomb. Je me décide à consulter.

La visite. L'aide-major, un grand gaillard à poils noirs, mâchoire saillante et volontaire, larges yeux qui révèlent une pensée toujours en éveil, examine les malades sous le porche de l'église. Il distribue des poudres blanches, des comprimés de toutes les couleurs, des pilules

d'opium, badigeonne de teinture d'iode des poitrines nues, incise avec un bistouri des ampoules engorgées de sang ou de pus. Deux hommes amènent un être chétif, qui se tortille entre leurs bras, bave par les coins de la bouche et pousse des cris sauvages : un épileptique en pleine crise.

Je comprends que j'ai besoin surtout de sommeil. J'accepte quand même, comme les autres, des comprimés blancs et des pilules d'opium. Mais je demanderai tout à l'heure l'autorisation de coucher dans une grange, au lieu de bivouaquer hors du village.

J'ai la chance, ce soir-là, de rencontrer B... Nous parlons des camarades d'avant guerre, évoquons des souvenirs récents, et si lointains déjà! Ça me réchauffe et me retape un peu. Quelques heures de sommeil dans le foin me valent un réveil presque gai. Je suis provisoirement remonté.

VENDREDI, 4 SEPTEMBRE.

Nouvelle étape au soleil. La chaleur a peut-être grandi depuis hier. Jubécourt, Ville-sur-Cousances. Il y a là des gendarmes, des forestiers ; on croise des autos à fanions, des autobus de ravitaillement : ça sent l'arrière en plein.

? Nous ne sommes pas talonnés. Je cherche à entrevoir au moins le pourquoi de ces étapes bride abattue, de cette randonnée haletante vers Bar-le-Duc.

Bien entendu, les « tinettes » se font jour, diverses et baroques. Celle-ci triomphe : nous allons à Paris pour y maintenir l'ordre.

Julvécourt, Ippécourt. Nous faisons la grand'-halte en sortant de Fleury-sur-Aire. Des dizaines d'hommes arrivent avec d'immenses quartiers de fromage plat, coulant, qui ressemble au Brie. D'autres sont cuirassés de bidons, qui arrondissent autour d'eux une ceinture énorme. Les musettes craquent.

L'herbe, dans le pré où nous sommes, est drue et vivace. J'en vois qui se déchaussent et marchent nu-pieds dans cette fraîcheur verte. Presque tous, nous avons étendu au soleil nos capotes mouillées de sueur. Les chemises claires, les doublures des vêtements tirent à elles la lumière. Les couleurs papillotent, fatiguent les yeux.

Je me lave jusqu'à la ceinture dans l'eau froide et transparente de l'Aire. Deux ou trois se sont mis nus, et font une pleine eau. Parmi eux je remarque un nageur musclé, à peau brune, qui évolue avec une souplesse vigoureuse et tire lentement des brasses allongées, qui le poussent en quelques secondes d'un bord à l'autre du large bassin où la rivière s'étale.

Au long de la rive, échelonnés, les hommes barbotent, s'ébrouent. Ils lavent des chaussettes, des mouchoirs, penchés vers l'eau ; le drap de leurs pantalons se tend sur leurs fesses. Une pellicule bleuâtre, peu à peu accrue, flotte à la surface et s'irise au soleil.

Déjeuner gai, à l'ombre des saules qui trempent leurs basses branches dans le courant. Près de nous, un lieutenant se tient debout au milieu d'un groupe, moustaches hérissées, bras nus, l'échancrure de sa chemise montrant une poitrine velue comme le poitrail d'un sanglier. Il étourdit les autres de sa faconde et de la violence de sa voix, éraillée mais formidable. J'entends ceci :

« Il y a deux moyens de les avoir : enfoncer le centre, ou déborder sur les ailes ! »

Nubécourt. L'étape ne m'a pas éreinté autant que celle d'hier ; j'évoque la nuit proche que je passerai dans un lit, avec B..., le Saint-Maixentais, pour voisin. Pauvre de moi ! L'animal fait appel à mon bon cœur, et à ce qu'il veut bien appeler ma « connaissance de la vie » : il est las, si las ! et puis le lit est si étroit ! N'y en a-t-il pas d'autres au village ? beaucoup d'autres ? Je le quitte sur un bonjour froid.

Popote dans une cuisine qui ressemble à toutes celles que j'ai vues, demi-ténèbres et lueurs jaunes de bougies. Le cuisinier à grosses lèvres nous sert, ce soir-là, une ignoble piquette gâtée, qui laisse au palais un goût d'encre.

Je cherche longtemps un lit. Mais tous mes efforts, unis à ceux d'une fillette à poitrine plate et à bon cœur, n'aboutissent qu'à m'enlever une heure de sommeil. J'échoue dans une grange, sur la paille.

SAMEDI, 5 SEPTEMBRE.

Porchon m'annonce en riant que l'homme au vin a refilé sa marchandise, en la revendant plus cher que nous ne la lui avions payée.

Beauzée-sur-Aire ; Sommaisne. C'est là, pendant une halte horaire, que je vois les premiers *Bulletins des Armées.*

Des canards, en famille, se promènent sur l'Aisne, une toute petite rivière qui passe en plein village.

Rembercourt-aux-Pots. Belle grande église du seizième, un peu lourde, un peu trop riche d'ornements qui empâtent les lignes. Des arbres au bord de la route ; chaque fois qu'on passe dans l'ombre des feuilles, je tiens mon képi à la main et j'ai envie de m'arrêter. Des gendarmes et des forestiers, des autos à fanion toujours ; ça n'est plus le front décidément. Un tortillard, avec une gare minuscule. C'est par cette ligne que nous passerons sans doute, de nuit, en route vers Paris. Il n'est plus bruit que de cela.

Condé-en-Barrois. Une longue file d'autobus, venant du village, nous aveuglent de poussière opaque. Nous nous arrêtons, pour la grand'halte, dans un chaume où les formes s'altèrent dans la vibration intense de l'atmosphère. Un pauvre diable vient se présenter au capitaine ; il est ceinturé de bidons et de musettes qui laissent voir des goulots de bouteilles et de canettes de bière. Dans

chaque main, une paire de poulets battant des ailes et gloussant. Comme il tient entre les dents la ficelle d'un paquet, il ne peut pas arriver à s'expliquer. Tout le bas du visage est masqué ; on ne voit que le nez et les yeux, des yeux inquiets et larmoyants. Allégé, il nous raconte d'une voix lamentable qu'il s'est fait prendre dans le village au moment où il accumulait les provisions, mais qu'il a tout payé, qu'il est honnête homme, qu'il ne volerait pas une épingle, qu'il n'a pas de chance. Les mots de pillage et de conseil de guerre lui tombent sur le crâne comme un coup de massue. On le condamne à porter ses victuailles au poste de secours. Et il s'en va, geignant, disparu sous l'amoncellement des bouteilles, des volailles, des paquets et des bidons.

Je me suis reposé deux heures, avec P..., chez un marchand de bicyclettes. La chambre était bouleversée ; des ballots s'empilaient dans un coin, l'armoire vide béait. Est-ce que ces gens s'en allaient par prudence? Ou leur avait-on donné l'ordre d'évacuer?

Même bouleversement dans la maison où nous dînons. Plus parlant encore peut-être, parce que cette maison est plus spacieuse et plus riche. Rien dans le buffet ; des murs nus ; la table semble perdue dans la solitude froide du parquet ciré.

C'est la ripaille, dans ce gros village qui n'a pas vu de troupes encore. Jusqu'ici, nous n'avons traversé que de pauvres hameaux épuisés, nettoyés à fond. On a acheté pour les hommes des moutons ;

ils s'empiffrent. Il y a longtemps qu'ils n'ont bu de vin; ils en ont, et en abusent; du cidre aussi, et de la bière.

Quand nous repartons, en pleine nuit, vers dix heures, la colonne ondule et flotte, avec de grands à-coup. Il fait très sombre. Derrière moi, j'entends vaguement le pas d'un cheval. Et sur ce cheval, il y a le capitaine de la 8e, qui dort sur sa selle. Il ne se réveille que pour interpeller avec vigueur des hommes que les libations copieuses de l'après-midi obligent maintenant à des arrêts brusques et fréquents. Un d'eux riposte avec une vigueur égale, proteste qu'il est inhumain d'empêcher de pisser un homme qui en a envie, et disparaît dans les rangs avant que son partenaire ait eu le temps de l'identifier.

Nous revenons sur nos pas, sans nous arrêter à la gare du tortillard. N'allons-nous donc pas embarquer à Bar-le-Duc? Le désordre continuera donc à régner dans Paris?

Nous voici à Rembercourt, marchant silencieusement entre les maisons noires. Nous laissons sur notre gauche la route de Sommaisne, et coupons à travers champs, vers des bois vaguement profilés sur le ciel plus clair.

IV

LES JOURS DE LA MARNE

DIMANCHE, 6 SEPTEMBRE.

Une heure et demie du matin. Sacs à terre, fusils dessus, en ligne de sections par quatre, à la lisière d'un petit bois maigre, des bouleaux sur un sol pierreux. Il fait froid. Je vais placer en avant un poste d'écoute et reviens m'asseoir près de mes hommes. Immobilité grelottante ; les minutes sont longues. L'aube blanchit. Je ne vois autour de moi que des visages pâlis et fatigués.

Quatre heures. Une dizaine de coups de feu, sur la droite, me font sursauter au moment où je m'assoupis. Je regarde, et vois quelques uhlans qui s'enfuient au galop, hors d'un boqueteau voisin où ils ont dû passer la nuit.

Le jour grandit, clair et léger. Mon camarade de lit de Nubécourt débouche son inépuisable bidon, et nous buvons, à jeun, une goutte d'eau-de-vie sans bouquet, de l'alcool pur.

Enfin le capitaine nous réunit et, en quelques mots, nous renseigne sur la situation :

« Un corps d'armée allemand, dit-il, marche

vers le sud-ouest, ayant pour flanc-garde une brigade qui suit la vallée de l'Aire. Le ...e corps français va buter le corps allemand en avant, et nous allons, tout à l'heure, prendre la brigade de flanc. »

Pour la première fois, je vais « donner » sérieusement.

Face à l'Aire, Sommaisne derrière nous, on creuse des tranchées avec les pelles-pioches portatives. Les hommes savent qu'on va se battre ; ils activent. En avant et à gauche, vers Pretz-en-Argonne, un bataillon nous couvre. Je vois à la jumelle, sur le toit d'une maison, deux observateurs immobiles.

Les tranchées s'ébauchent. On y est abrité à genoux ; ça suffit.

Vers neuf heures, le bombardement commence. Les marmites sifflent sans trêve, éclatent sur Pretz, crèvent des toits et abattent des pans de murs. Nous ne sommes pas repérés, nous sommes tranquilles. Mais nous sentons la bataille toute proche, violente et acharnée.

Onze heures : c'est notre tour. Déploiement en tirailleurs tout de suite. Je ne réfléchis pas ; je n'éprouve rien. Seulement, je ne sens plus la fatigue fiévreuse des dernières heures. J'entends la fusillade tout près, des éclatements d'obus encore lointains. Je regarde, avec une curiosité presque détachée, les lignes de tirailleurs bleues et rouges, qui avancent, avancent, comme collées au sol. Autour de moi, les avoines s'inclinent à peine sous la poussée d'un vent tiède et léger. Je

me répète, avec une espèce de fierté : « J'y suis ! J'y suis ! » Et je m'étonne de voir les choses telles que je les vois d'ordinaire, d'entendre des coups de fusil qui ne sont que des coups de fusil. Il me semble, pourtant, que mon corps n'est plus le même, que je devrais éprouver des sensations autres, à travers d'autres organes.

« Couchez-vous ! »

Quelques-unes viennent de chanter au-dessus de nous. Le crépitement de la fusillade couvre leur petite voix aiguë ; mais je me rends compte que derrière nous leur chanson se prolonge en s'effilant, jusqu'à n'être plus rien.

Nous commençons à progresser. Ça marche, vraiment, d'une façon admirable, avec la même régularité, la même aisance qu'au champ de manœuvres. Et peu à peu monte en moi une allégresse qui m'enlève à moi-même. Je me sens vivre dans tous ces hommes qu'un geste de moi pousse en avant, face aux balles qui volent vers nous, cherchant les poitrines, les fronts, la chair vivante.

On se couche, on se lève d'un saut ; on court, on court de toute la vitesse de ses jambes, droit aux Boches invisibles qu'on veut voir pour les frapper plus sûrement, pour les chasser tant qu'on aura des forces, jusqu'au bout de ces champs où leurs hordes pullulent.

Nous sommes en plein sous le feu. Les balles ne chantent plus ; elles passent raide, avec un sifflement bref et colère. Elles ne s'amusent plus ; elles travaillent.

Clac ! Clac ! En voici deux qui viennent de taper à ma gauche, sèchement. Ce bruit me surprend et m'émeut : elles semblent moins dangereuses et mauvaises lorsqu'elles sifflent. Clac ! Clac ! des cailloux jaillissent, des mottes de terre sèche, des flocons de poussière ; nous sommes vus, et visés. En avant ! Je cours le premier, cherchant le pli de terrain, le talus, le fossé où abriter mes hommes, après le bond, ou simplement la lisière de champ qui les fera moins visibles aux Boches. Un geste du bras droit déclanche la ligne par moitié ; j'entends le martèlement des pas, le froissement des épis que fauche leur course. Pendant qu'ils courent, les camarades restés sur la ligne tirent rapidement, sans fièvre. Et puis, lorsque je lève mon képi, à leur tour ils partent et galopent, tandis qu'autour de moi les Lebel crachent leur magasin.

Un cri étouffé à ma gauche ; j'ai le temps de voir l'homme, renversé sur le dos, lancer deux fois ses jambes en avant ; une seconde, tout son corps se raidit ; puis une détente, et ce n'est plus qu'une chose inerte, de la chair morte que le soleil décomposera demain.

En avant ! L'immobilité nous coûterait plus de morts que l'assaut furieux. En avant ! Les hommes tombent nombreux, arrêtés net en pleine ruée, les uns jetés à terre de toute leur masse, sans un mot, les autres portant les mains, en réflexe, à la place touchée. Ils disent : « Ça y est ! » ou : « J'y suis ! » Souvent un seul mot, énergique et français.

Presque tous, même ceux dont la blessure est légère, pâlissent et changent de visage. Il me semble qu'une seule pensée vit en eux : s'en aller, s'en aller vite, n'importe où, pourvu que les balles ne sifflent plus. Presque tous aussi me font l'effet de petits enfants, des enfants qu'on voudrait consoler, endormir et protéger. J'ai envie de leur crier, à ceux de là-bas :

« Ne les touchez pas ! Vous n'en avez pas le droit ! Ils ne sont plus des soldats, ils ne vous feront plus de mal. »

Et je parle à ceux qui passent :

« Allons, mon vieux, du courage ! A trente mètres de toi, tu vois, derrière cette petite crête, il n'y a plus de danger.... Oui, ton pied te fait mal, il enfle : je sais bien. Mais on te soignera tout à l'heure. N'aie pas peur. »

L'homme, un caporal, s'éloigne à quatre pattes, s'arrête, se retourne avec des yeux de bête traquée, et reprend sa marche de crabe, gauche et tourmentée.

Enfin ! je les vois ! Oh ! à peine. Ils se dissimulent derrière des gerbes qu'ils poussent devant eux ; mais à présent je sais où ils sont, et les balles qu'on tirera autour de moi trouveront leur but.

La marche en avant reprend, continue et sans flottement. J'ai confiance, je sens que ça va. C'est à ce moment qu'arrive un caporal fourrier, essoufflé, le visage couvert de sueur :

« Mon lieutenant !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le commandant m'envoie vous dire que vous vous êtes trop avancés. Le mouvement s'est fait trop vite. Il faut s'arrêter et attendre les ordres. »

J'amène ma section derrière une ondulation légère de terrain, dans un pli vaguement indiqué, mais où les balles, quand même, frappent moins. Nous sommes là, couchés, attendant ces ordres qui s'obstinent à ne pas venir. Partout, au-dessus de nous, devant nous, à droite, à gauche, ça siffle, miaule, ronfle, claque. A quelques pas de moi, les balles d'une mitrailleuse assourdissante arrivent dans la terre, obstinées, régulières et pressées. La poussière se soulève, les cailloux sautent. Et je suis pris d'une tentation irraisonnée de m'approcher de cette rafale mortelle, jusqu'à toucher cet invisible faisceau d'innombrables et minuscules lingots de métal, dont chacun peut tuer.

Les minutes se traînent, longues, énervantes. Je me soulève un peu, pour essayer de voir ce qui se passe. A gauche, la ligne ténue des tirailleurs se prolonge sans fin : tous les hommes restent aplatis contre leurs sacs debout, et tirent. Derrière un champ d'épis seulement, il y en a une vingtaine qui se lèvent pour viser. Je vois distinctement le recul de leur arme, et le mouvement de leur épaule droite que le départ du coup rejette en arrière. Petit à petit, je reconnais : voici la section Porchon, et Porchon lui-même, fumant une cigarette. Voici la section du Saint-Maixentais, disloquée un peu. Et plus loin, les tirailleurs de la 8e. Derrière eux, un petit homme se promène, debout,

tranquille et nonchalant. Quel est ce téméraire? A la jumelle, je distingue une barbe dorée, la fumée bleue d'une pipe ; c'est le capitaine. On m'avait déjà dit son attitude au feu.

Les ordres, mon Dieu, les ordres ! Qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi nous laisse-t-on là? Je me lève, décidément. Il faut que je sache ce que font les Boches, où ils sont à présent. Je monte la pente douce, sautant d'un tas de gerbes à l'autre, jusqu'à voir par-dessus la crête : là-bas, à quatre ou cinq cents mètres, il y a des uniformes gris-verdâtre, dont la teinte se confond avec celle des champs. Il me faut toute mon attention pour les discerner. Mais, par deux fois, j'en ai vu qui couraient une seconde.

Presque sur leur ligne, loin à droite, un groupe d'uniformes français autour d'une mitrailleuse qui pétarade triple vitesse. Je vais placer mes hommes ici; ça n'est pas loin, et au moins ils tireront.

Comme je redescends, un sifflement d'obus m'entre dans l'oreille : il tombe vers la 8e, dont la ligne se rompt un court espace, vingt mètres, puis se renoue presque aussitôt. Un autre sifflement, un autre, un autre : c'est le bombardement. Tout dégringole dans nos lignes.

« Oh !.... » Dix hommes ont crié cela ensemble Une marmite vient d'éclater juste dans la section du Saint-Maixentais. Et lui, je l'ai vu, nettement vu, recevoir l'obus en plein corps. Son képi a volé, un pan de capote, un bras. Il y a par terre une masse informe, blanche et rouge, un corps presque nu, écrabouillé. Les hommes, sans chef, s'éparpillent.

Mais il me semble.... Est-ce que notre gauche ne se replie pas? Cela gagne vers nous, très vite. Je vois des soldats qui courent vers Sommaisne, sous les obus. Chaque marmite en tombant fait un grand vide autour d'elle, dispersant les hommes comme on disperse, en soufflant, la poussière. La 8e maintenant. Si le capitaine était là, il la ramènerait. Il m'a semblé, tout à l'heure, que je le voyais porter une main à son visage. Notre section de gauche suit : personne n'est là, non plus, pour la maintenir. La section voisine à présent. Et soudain, brutalement, nous sommes pris dans la houle : voici des visages inconnus, des hommes d'autres compagnies qui se mêlent aux nôtres et les affolent. Un grand capitaine maigre, celui de la 5e, me crie que le commandant a donné l'ordre de battre en retraite, que nous n'avons pas été soutenus à temps, que nous sommes seuls, et perdus si nous restons. C'est l'abandon de la partie.

De toutes mes forces, j'essaie de maintenir l'ordre et le calme, d'enrayer la panique. Je marche les bras étendus, posément, répétant :

« Ne courez pas ! Ne courez pas ! Suivez-moi ! »

Et je cherche les défilements pour épargner le plus d'hommes possible. J'en ai un qui reçoit une balle derrière le crâne, au moment où il va franchir une clôture en fil de fer ; il tombe sur le fil et reste là, cassé en deux, les pieds à terre, la tête et les bras pendant de l'autre côté.

Les obus nous suivent, marmites et shrapnells. Trois fois, je me suis trouvé en pleine gerbe d'un

shrapnell, les balles de plomb criblant la terre autour de moi, fêlant des têtes, trouant des pieds ou crevant des gamelles. On marche, dans le vacarme et la fumée, apercevant de temps en temps, par une trouée, le village, la rivière sous les arbres. Et toujours, par centaines, les obus nous accompagnent.

Je me souviens que je suis passé à côté d'un de mes sergents, que deux hommes portaient sur leurs fusils ; il m'a montré sa chemise déchiquetée, toute rouge, et son flanc lacéré par un éclat d'obus ; les côtes apparaissaient dans la chair à vif.

Je marche, je marche, épuisé maintenant et trébuchant. Je bois, d'une longue gorgée, un peu d'eau restée au fond de mon bidon. Je n'ai rien mangé depuis la veille.

Quand nous arrivons au ruisseau, les hommes se ruent à la berge, et goulûment se mettent à boire, accroupis vers l'eau bourbeuse et lapant comme des chiens.

Il doit être sept heures ; le soleil décline dans un rayonnement d'or fauve. Le ciel, sur nos têtes, est d'une émeraude transparente et pâle. La terre devient noire, les couleurs s'éteignent. Nous quittons Sommaisne : c'est la nuit. Des ombres de traînards, en longues théories.

Nous nous arrêtons près de Rembercourt. Alors, je m'allonge sur la terre nue, appelant le sommeil. Et dans le temps qu'il met à venir, j'entends le roulement, sur les routes, des voitures pleines de blessés ; et là-bas, dans Sommaisne, les chocs

sourds des crosses dans les portes, et les hurlements avinés des Teutons qui font ripaille.

LUNDI, 7 SEPTEMBRE.

L'humidité du matin m'éveille. Mes vêtements sont trempés, et des gouttes d'eau brillent sur le mica de mon liseur. Rembercourt est devant nous, un peu sur la gauche. La grande église écrase le village de sa masse ; nous la voyons de flanc, dans toute sa longueur. A gauche, une petite route qui disparaît entre deux talus.

C'est par cette route que je vois, vers dix heures, revenir mon capitaine et Porchon, avec une poignée d'hommes. Ils se sont trouvés coupés du reste du régiment et ont passé la nuit dans les bois, en avant des lignes françaises. Je reconnais de loin le capitaine à son « pic », une lance de uhlans qu'il a depuis Gibercy et dont il ne se sépare jamais. Je vais au-devant de lui, pour lui rendre compte.

Comme auprès de Cuisy, on creuse des tranchées. Les y attendrons-nous, cette fois? Nous n'avons pas devant nous le large vallon de Dannevoux, mais dans les cinq cents mètres qui nous séparent de Rembercourt, beaucoup d'entre eux tomberont s'ils avancent par là.

On continue à se battre vers Beauzée. Sans cesse, par petits groupes, des blessés apparaissent à la dernière crête, et lentement s'en viennent vers nous. Ceux qui ont un bras en écharpe marchent

plus vite ; d'autres s'appuient sur des bâtons coupés dans une haie ; beaucoup s'arrêtent, puis se traînent quelques mètres, puis s'arrêtent encore.

Je suis allé, l'après-midi, au village. Il était plein de soldats

A partir de trois heures, l'artillerie lourde allemande bombarde Rembercourt. A cinq heures, le feu prend à l'église. Le rouge de l'incendie se fait

plus ardent à mesure que les ténèbres augmentent. A la nuit noire, l'église est un immense brasier. Les poutres de la charpente dessinent la toiture en traits de feu appuyés et en hachures incandescentes. Le clocher n'est plus qu'une braise énorme, au cœur de laquelle on aperçoit, toutes noires, les cloches mortes.

La charpente ne s'effondre pas d'un seul coup, mais par larges morceaux. On voit les poutres s'infléchir, céder peu à peu, rester suspendues quelques instants au-dessus de la fournaise, puis y dégringoler avec un bruit étouffé ; et chaque fois jaillit, très haut, une gerbe d'étincelles claires, dont le rougeoiement, comme un écho, flotte longtemps encore sur le ciel sombre.

Je suis resté des heures les yeux attachés à cet incendie, le cœur serré, douloureux. Mes hommes, endormis sur la terre, jalonnaient de leurs corps inertes la ligne des tranchées. Et je ne pouvais me décider à m'étendre et à dormir, comme eux.

MARDI, 8 SEPTEMBRE.

Le capitaine m'a fait éveiller, je ne sais combien de fois, pour me donner des ordres ; en réalité peut-être, parce qu'il ne pouvait dormir. Il était enfoui, avec sa liaison, dans un gros buisson, au-dessous de la route. A chaque réveil, je regardais l'église en flammes.

Ce matin, les ruines fument encore. La carcasse de pierre se dresse toute noire sur le ciel limpide.

Les hommes ont le sommeil lourd.

On entend, vers des bois à notre gauche, une fusillade qui, par instants, se fait violente. Derrière nous, une batterie de 120 tonne sans discontinuer. Et sur Rembercourt, à longs intervalles, des marmites éclatent en rafales, par six à la fois.

, se couchent contre un talus quand le sifflement des obus annonce l'arrivée, puis, tranquillement, reprennent leur besogne.

On m'a offert, ce matin-là, des prunes à l'eau.

de-vie, des reines-claude énormes empilées dans un flacon étroit, des cerises agglutinées dans un sirop épais, des haricots verts et des petits pois en bouteilles, et aussi des dragées roses rangées avec art sous un papier dentelle, dans une boîte bleu pâle dont le couvercle étalait, en lettres d'or cossues, le prénom de « Pamphile ».

A midi, nous sortons des tranchées. Lentement, formés à larges intervalles, nous marchons vers la route qui va de Rembercourt à la Vauxmarie. Au long de la route d'Erize-la-Petite, des trous d'obus énormes crèvent les champs. La campagne est chauve, et terne malgré toute la lumière du ciel. Des chevaux crevés, ventre ouvert, pattes coupées, pourrissent en bas du talus, dans le fossé. Il y en a six, collés les uns aux autres, qui font un tas énorme de charogne, dont la puanteur horrible stagne au fond du ravin. Beaucoup de caissons fracassés, roues en miettes, ferrures tordues.

Route de la Vauxmarie : nous attendons, couchés en tirailleurs dans le fossé, prêts à soutenir les nôtres qui se battent en avant.

Lorsque je me lève, je vois une grande plaine désolée, bouleversée par les obus, semée de cadavres aux vêtements déchirés, la face tournée vers le ciel ou collée dans la terre, et le fusil tombé à côté d'eux. La route monte, à droite, vers les bords de la cuvette, d'une blancheur crue qui fait mal aux yeux. Loin devant nous, des sections, en

colonne d'escouade par un, restent immobiles, terrées, à peine visibles. Elles sont en plein sous les coups de l'artillerie allemande. Les lourdes marmites, par douzaines, achèvent de ravager les champs incultes et pelés. Elles arrivent en sifflant, toutes ensemble ; elles approchent, elles vont tomber sur nous. Et les corps se recroquevillent, les dos s'arrondissent, les têtes disparaissent sous les sacs, tous les muscles se contractent dans l'attente angoissée des explosions instantanément évoquées, du vol ronflant des énormes frelons d'acier. Mais je vois, tandis que le sifflement grandit encore vers nous, des panaches de fumée noire s'écheveler à la crête ; et presque aussitôt, le fracas des éclatements nous assourdit. Chaque fois qu'un obus tombe dans les rangs, c'est un éparpillement de gens qui courent en tous sens ; et lorsque la fumée s'est dissipée, on voit par terre, faisant tache sombre sur le jaune sale des chaumes, de vagues formes immobiles.

Un commandant de gendarmerie, à bicyclette, grimpe la côte en poussant de toutes ses jambes sur les pédales. Il va droit vers la ligne où les bords de la cuvette touchent le ciel, et que couronnent, sans cesse renaissants, les sinistres panaches noirs. Il diminue à nos yeux, se profile une seconde à la crête, silhouette minuscule et nette, et soudain disparaît, en plongeant. Un quart d'heure se passe, et le voici réapparaître, puis dévaler la pente à toute allure. Il parle à notre

commandant ; je crois comprendre qu'on n'a plus besoin de nous.

En tout cas, on nous ramène à la hauteur de Rembercourt, sur la droite du village. Et nous nous collons à un talus à pic, envahi d'herbes folles, le long du verger où j'ai vu, ce matin, des maraudeurs.

La canonnade emplit l'espace de vacarme. Les obus éclatent par centaines, criblant la plaine, défonçant la route où nous étions tout à l'heure, faisant jaillir les tuiles des toits et sauter les madriers des charpentes. Nous avons quelques rafales pour nous, de six marmites chacune, généreusement. Les dernières éclatent si près que notre commandant, resté assis contre le talus, m'a semblé poussé brusquement, comme par un coup de poing dans le dos. Les arbres du verger ont oscillé d'une telle force qu'une grêle de prunes et de pommes est tombée sur nous.

Nous n'avons pas été vus ; mais l'ennemi connaît si bien la contrée qu'il devine les défilements où nous pouvons blottir nos réserves et les bombarde par précaution. Les marmites ne nous ont encore tué personne. Mais qu'une seule, passant au ras du talus, le franchisse et tombe derrière nous, dix hommes au moins seront touchés.

Heureusement, nous partons avant d'avoir trinqué. A la seconde qui suit un arrivage, mon agent de liaison bondit hors du village, où est le capitaine. Je le vois courir vers nous en faisant de

grands gestes de bras. Lorsqu'il n'est plus qu'à quelques mètres, il me crie à pleine voix :

« La première, en avant ! »

Alors, levant mon sabre, je répète l'ordre :

« En avant ! Tous derrière moi ! »

Et je saute sur la route. Je n'ai pas fait trois pas que je les entends venir, en sifflant. Juste le temps de bousculer vers le talus les hommes qui l'ont déjà quitté ; je viens de m'y coller moi-même, quand elles explosent, les six à la fois. Un morceau de la route a sauté : des nuées de cailloux et de terre, pêle-mêle avec les éclats, et qui retombent en pluie. Ça pue le soufre, et je suffoque, les fesses par terre, dans du noir opaque. Je crois que nous venons de l'échapper belle.

Nous allons avoir quelques secondes d'accalmie. C'est le moment de bien courir : et nous dévalons la pente à toutes jambes ; puis, soufflant et l'allure plus calme, abrités maintenant un peu par le village, nous gravissons le mouvement de terrain en arrière duquel je sais que nous serons tranquilles.

Il en tombe d'autres, là-bas, où nous étions. Mes hommes se regardent, me regardent, et rigolent. A présent, ils parlent, et ils disent : « Ah ! les salauds ! » C'est aussi le mot de mon agent de liaison, quand il me revoit. Tout à l'heure, sur la route, il n'a même pas eu le temps de se « planquer ». Les bretelles de son sac ont été cassées par l'explosion, et il s'est retrouvé au milieu d'un champ, sans une égratignure, tandis que le sac pendait aux basses branches d'un prunier.

Le jour décline ; nous retournons à nos tranchées. J'ai rencontré, assis dans un fossé, deux sous-lieutenants de cavalerie, un hussard, un chasseur, qui sont de je ne sais plus quelle liaison. Je les ai connus au dépôt,

Il fait nuit ; nous avons encore oublié de manger. Un écheveau de singe, un peu d'eau tiédie dans le bidon, et qui a un goût de fer-blanc : « Encore un que les Prussiens n'auront pas », disait ma grand'mère.

MERCREDI, 9 SEPTEMBRE.

Pas de sommeil. J'ai toujours dans les oreilles la stridence des éclats d'obus coupant l'air et dans les narines l'odeur âcre et suffocante des explosifs. Il n'est pas minuit que je reçois l'ordre de départ. J'émerge des bottes d'avoine et de seigle sous lesquelles je m'étais enfoui. Des barbes d'épis se sont glissées par le col et les manches, et me piquent la peau, un peu partout.

La nuit est si noire qu'on bute dans les sillons

et dans les mottes de terre. On passe près des 120 qui tiraient derrière nous ; j'entends les voix des artilleurs ; mais je distingue à peine les lourdes pièces endormies.

Distributions au passage, sans autre lumière que celle d'une lanterne de campement, qui éclaire à peine, et que pourtant on dissimule. La faible lueur jaune met des coulées brunes sur les quartiers de viande saignante, amoncelés dans l'herbe poussiéreuse qui borde la route.

Marche à travers champs, marche de somnambules, machinale, jambes en coton et tête lourde. Ça dure longtemps, des heures il me semble. Nous tournons toujours à gauche ; au petit jour, nous serons revenus à notre point de départ. Mais les ténèbres peu à peu deviennent moins denses ; et voici que je reconnais la route de La Vauxmarie, les caissons défoncés, les chevaux morts.

Tiens ! Les canons allemands tirent de bonne heure, ce matin. Devant nous, des shrapnells éclatent, cinglants et rageurs ; la ligne des flocons barre la plaine. Il faut passer pourtant : notre première section se déclanche ; souple et mince, elle rampe à travers champs, vers une haie que le capitaine lui a donnée comme objectif. Des coups de fusil crépitent à gauche, des balles chantent ; elles doivent taper vers la section en marche. Les shrapnells se groupent au-dessus d'elle. La ligne onduleuse se fait immobile, tassée dans un vague pli de terrain, comme une énorme chenille morte.

J'ai compris que nous allons prendre les avant-

postes, et j'attends mon tour de partir. Le commandant, le capitaine sont devant nous, couchés derrière une petite haie, observant. Et le capitaine, qui voit ses hommes, là-bas, sous les obus, ne se décide pas à nous lancer, nous autres. Alors arrive, courant, le commandant de gendarmerie que j'ai vu hier pédaler sur la route. Les joues cramoisies, les yeux ronds, il bredouille quelques mots furieux,

». Le capitaine se retourne vers moi, me dit :

« Allez ! »

Ça me fait plaisir. Je suis dans cet état étrange qui fut le mien, pour la première fois, à Sommaisne. Mes jambes se meuvent toutes seules, je me laisse marcher, sans réflexion, seulement avec la conscience de cette allégresse toute-puissante qui me ravit à moi-même et fait que je me regarde agir. En cinq minutes, nous sommes à la haie d'épines que nous devions atteindre. Nous nous déployons en tirailleurs devant elle, presque dessous ; les hommes, le plus vite qu'ils peuvent, creusent la terre avec leurs petits outils, coupant les racines avec le tranchant des pelles-pioches. Au bout de deux heures, nous avons une tranchée étroite et profonde. Derrière nous, à gauche, Rembercourt ; sur la droite, un peu en avant, la gare minuscule de la Vauxmarie.

Il fait toujours chaud, chaleur énervante et malsaine. Des nuages flottent, qui peu à peu grossissent, d'un noir terne qui va s'éclaircissant

vers les bords, frangés de blanc léger et lumineux. Par instants, des souffles lents passent sur nous, effluves tièdes qui charrient une puanteur fade, pénétrante, intolérable. Je m'aperçois que nous respirons dans un charnier.

Il y a des cadavres autour de nous, partout. Un surtout, épouvantable, et duquel j'ai peine à détacher mes yeux : il est couché près d'un trou d'obus ; la tête est décollée du tronc et, par une plaie énorme qui bée au ventre, les entrailles ont glissé à terre ; elles sont noires. Près de lui, un sergent serre encore dans sa main la crosse de son fusil ; le canon, le mécanisme doivent avoir sauté au loin. L'homme a les deux jambes allongées, et pourtant un de ses pieds dépasse l'autre ; la jambe est broyée. Tant d'autres ! Il faut continuer à les voir, à respirer cet air fétide, jusqu'à la nuit.

Et jusqu'à la nuit je fume, je fume, pour vaincre l'odeur épouvantable, l'odeur des pauvres morts perdus par les champs, abandonnés par les leurs, qui n'ont pas même eu le temps de jeter sur eux quelques mottes de terre, pour qu'on ne les vît pas pourrir.

Toute la journée, des aéros nous survolent. Des obus tombent aussi. Mais le capitaine a eu l'œil pour repérer la bonne place : les gros noirs nous encadrent sans qu'aucun arrive sur nous. A peine quelques shrapnells, cinglant de très haut, inoffensifs, ou des frelons à bout de vol, qui bourdonnent mollement.

Qu'est-ce que fait donc cet aéro boche? Voilà des heures qu'il plane sur nous ; il dessine de grandes orbes, s'éloigne un peu quand nos obus le serrent de trop près, puis revient jusqu'à ce qu'apparaissent nettement à nos yeux les croix noires peintes sous ses grandes ailes de vautour. Il ne s'en va qu'au soir, piquant droit vers les nuages lourds qui s'accumulent sur l'horizon.

Le soleil croule dans ces masses énormes, qui tout de suite se colorent d'une teinte sanglante, chargée, pauvre de lumière et comme stagnante. Cette fin de jour est morne et tragique. L'approche de la nuit pèse sur mes reins ; et dans l'obscurité qui gagne, la puanteur des cadavres s'exacerbe et s'étale.

Je suis assis au fond de la tranchée, les mains croisées sur mes genoux pliés ; et j'entends devant moi, derrière moi, par toute la plaine, le choc clair des pioches contre les cailloux, le froissement des pelles qui lancent la terre, et des murmures de voix étouffées. Parfois, quelqu'un qu'on ne voit pas tousse et crache. La nuit nous enveloppe ; ils ne nous voient pas : nous pouvons enterrer nos morts.

Je reconnais la voix d'un de mes sergents qui m'appelle dans l'ombre :

« Mon lieutenant, vous êtes là? »

Je réponds : « Par ici ! »

En tâtonnant, il me met quelque chose dans la main :

« Voilà, c'est tout ce que nous avons trouvé. »

Au fond de la tranchée, je frotte une allumette;

et dans le court instant qu'elle brûle, j'entrevois un portefeuille usé, un porte-monnaie de cuir, une plaque d'identité attachée à un cordon noir. Une autre allumette : il y a dans le portefeuille la photographie d'une femme qui tient un bébé sur ses genoux ; j'ai pu lire le nom gravé en lettres frustes sur la médaille de zinc. Le sergent me dit :

« L'autre n'en avait point. Nous avons cherché à son poignet, à son cou ; vous savez, celui qui avait la tête arrachée ; j'ai mis mes mains là-dedans. Je n'ai rien trouvé. Le porte-monnaie est à lui. »

Encore une allumette : il y a quelques pièces d'argent, quelques sous, dans ce porte-monnaie, et puis un bout de papier sale et froissé. Un reste de lueur. Je lis : « Gonin Charles, employé de chemin de fer. Classe 1904 ; Soissons. » L'allumette s'éteint.

Je serre la main du sergent ; elle est moite, fiévreuse, et ses doigts tremblent :

« Bonsoir ! Allez dormir, allez ! »

Il est parti ; je reste seul éveillé, au milieu des hommes qui dorment. Dormir comme eux.... Ne plus penser, m'engourdir! Dans ma main, le petit paquet de reliques pèse, pèse.... « Gonin Charles, employé de chemin de fer.... » Les visages qui souriaient sur la photographie s'immobilisent sous mes paupières fermées, grandissent, s'animent jusqu'à m'halluciner. Les pauvres gens ! Les pauvres gens !

JEUDI, 10 SEPTEMBRE.

Des frôlements doux et légers sur la figure : ce sont des gouttes de pluie, larges, tièdes. Ai-je dormi ? Quelle heure peut-il être ? Le vent se lève, la nuit est noire toujours. Je distingue vaguement, un peu sur ma droite et devant ma tranchée, un gros tas sombre : des bottes de paille amoncelées, dans lesquelles sont enfouis le commandant, le capitaine et leurs agents de liaison.

Je vais essayer de me rendormir, lorsque quelques balles sifflent au-dessus de moi. Il m'a semblé qu'elles étaient tirées de tout près. Pourtant, il y a du monde devant nous ; je sais que ma compagnie est réserve des avant-postes. Alors ?

Je n'ai pas le temps de chercher à comprendre ; brusquement, une fusillade intense éclate, gagnant de proche en proche tout le long de la ligne, avec une vitesse inouïe. Les détonations claquent sèchement. Aucun doute : ce sont les Boches qui tirent ; nous sommes attaqués.

« Debout tout le monde ! Debout ! Allons, debout ! »

Je secoue le caporal qui dort auprès de moi. D'un bout à l'autre de la section, c'est un frémissement très long, un bruit de paille froissée ; puis des baïonnettes tintent, des culasses cliquettent.

Je me rappelle que j'ai vu le commandant et le capitaine descendre dans ma tranchée, à ma droite,

et qu'aussitôt des silhouettes noires se sont profilées à la crête toute proche, à peine visibles sur le ciel sans clarté. Elles n'étaient pas à trente mètres de nous quand j'ai aperçu les pointes des casques. Alors j'ai commandé, en criant de toutes mes forces, un feu à répétition.

Juste à ce moment, des clameurs forcenées jaillissaient de cette masse noire et dense qui s'en venait vers nous :

« *Hurrah ! Hurrah ! Vorwärts !* »

Combien de milliers de soldats hurlent à la fois? La terre molle frémit du martèlement des bottes. Nous allons être atteints, piétinés, broyés. Nous sommes soixante à peine ; notre ligne s'étire sur un seul rang de profondeur : nous ne pourrons résister à la pression formidable de toutes ces rangées d'hommes qui foncent sur nous comme un troupeau de buffles.

« Feu à répétition, nom de Dieu ! Feu ! »

A mes oreilles, des détonations innombrables crèvent l'air, en même temps que de brefs jets de flamme hachent les ténèbres. Tous les fusils de la section crachent ensemble.

Et je vois un grand vide se creuser au cœur de la masse hurlante. J'entends des bramées d'agonie, comme de bêtes frappées à mort. Les silhouettes noires fuient vers la droite et la gauche, comme si, devant ma tranchée, sur toute sa longueur, un ouragan soufflait dont la ruée formidable étendrait les hommes à terre, ainsi que fait un vent d'orage les épis.

Et mes soldats, autour de moi, me disent :

« Attention, mon lieutenant ! Voyez-les : ils se couchent ! »

« Non, les amis ! Non, non ! Ils tombent. »

Et ,

. Je répète : « Feu ! Feu ! » Je crie : « Allez ! Allez ! Mettez-y-en ! Allez ! Allez ! Feu ! »

Mes hommes manœuvrent les culasses d'un geste sec, mettent en joue, , et lâchent le coup, en plein tas. Ils tombent là-dedans par paquets. Le vide grandit ; il n'y a plus personne devant nous, plus personne. Mais les ombres se massent vers ma droite et ma gauche ; elles vont déborder la tranchée, l'envelopper. Rien, là-bas, pour endiguer cette coulée incessante ; nous autres, nous n'avons pu que l'arrêter un moment, la faire refluer vers les côtés ; l'immense houle va se refermer derrière nous ; ce sera fini.

« *Hurrah! Vorwärts!...* »

Ils s'excitent en hurlant, les sauvages. Leurs voix rauques s'entendent à travers la fusillade, déchiquetées par les détonations pressées, charriées par le vent avec les rafales de pluie. Vent furieux, pluie forcenée ; il semble que la rage des combattants gagne le ciel.

Et tout à coup une lueur brutale jaillit, allumant des reflets jaunes aux ornements de cuivre et aux pointes des casques, des reflets pâles aux lames des baïonnettes : ils ont mis le feu aux gerbes sur lesquelles le commandant et le capitaine dor-

maient tout à l'heure. La flamme vive se tord, rase le sol, bondit à chaque sursaut de la bourrasque ; et les gouttes de pluie volant à travers l'incendie semblent des gouttes de fonte ardente. Mes soldats ont des faces pâles ruisselantes d'eau ; leurs yeux, sous les sourcils froncés, se plombent d'un cerne lourd qui fait plus aigu leur regard fixe, où s'exprime intensément la volonté de frapper, de tuer, pour continuer à vivre.

« La première escouade, face à droite !... »

M'entendront-ils ?...

« Face à droite !... »

Ils n'entendront pas : les coups de fusil crépitent sans arrêt, le vent mugit, la pluie cingle en faisant sonner les gamelles et les plats de campement ; la clameur des voix humaines emplit le champ de bataille.

« Laisse-moi passer, toi. »

J'écrase l'homme contre le parapet de la tranchée.

« Laisse-moi passer. »

Je vais de tirailleur en tirailleur, appelant un sergent. Je passe un soldat, deux, trois; et soudain, je n'ai plus personne devant moi : la tranchée est vide, abandonnée ; il reste encore au fond un peu de paille piétinée, un fusil, quelques sacs. J'ai juste le temps de voir une ombre qui se hisse dehors en se cramponnant des deux mains aux broussailles :

« Hé ! l'homme. Hé !... Le commandant ? Le capitaine ? »

Le vent me lance quelques mots au visage :

« Partis... Ordre ! »

En même temps, je vois deux silhouettes casquées surgir au-dessus du parapet, tout à droite, deux silhouettes que la lueur vive de l'incendie fait plus noires, et je perçois une chute lourde et molle sur la paille, au fond de la tranchée.

Les clameurs, à présent, montent en plein dans nos lignes. Il n'y a plus qu'une chose à faire : gagner les tranchées d'un bataillon de chasseurs, que je sais un peu en arrière de nous, et sur la droite.

Je donne l'ordre, à pleine voix. Je crie :

« Passez à travers la haie ! Pas sur les côtés ! Sautez dans la haie ! »

Je pousse les hommes qui hésitent, instinctivement, devant l'enchevêtrement des branchettes hérissées de dures épines. Et je me lance, à mon tour, en plein buisson.

J'ai cru entendre, vers la gauche de ma tranchée, des jurons, des cris étouffés. Il y a eu des entêtés, sûrement, qui ont eu peur des épines, et qui ont maintenant des baïonnettes boches dans la poitrine ou dans le dos.

Je me suis mis à courir vers les chasseurs. Devant moi, autour de moi, des ombres rapides; et toujours les mêmes cris : « *Hurrah! Vorwärts !* »

Je suis entouré de Boches ; il est impossible que j'échappe, isolé ainsi de tous les nôtres. Pourtant, je serre dans ma main la crosse de mon révolver : nous verrons bien.

J'ai buté dans quelque chose de mou et de

résistant qui m'a fait sauter, nez vers la terre ; peu s'en est fallu que je ne me sois aplati dans la boue. C'est un cadavre allemand ; le casque du mort a roulé auprès de lui. Et voici qu'une idée brusquement me traverse : je prends ce casque, je le mets sur ma tête, en me passant la jugulaire sous le menton, parce que la coiffure est trop petite pour moi et tomberait.

Course forcenée vers les lignes des chasseurs ; je dépasse vite les groupes de Boches, qui flottent un peu, disloqués par notre fusillade de tout à l'heure. Et comme les Boches, je crie : « *Hurrah! Vorwärts!* » Et comme eux, je marmotte un mot à quoi ils doivent se reconnaître, en pleines ténèbres, et qui est *Heiligtum.*

La pluie me cingle le visage ; la boue colle à mes semelles, et je m'essouffle à tirer après moi mes chaussures énormes et pesantes. Deux fois je suis tombé sur les genoux et sur les mains, tout de suite relevé, tout de suite reprenant ma course malgré mes jambes douloureuses et mollissantes. Chantantes et allègres, les balles me dépassent et filent devant moi.

Un Français, sautillant et geignant :

« C'est toi, Léty?

— Oui, mon lieutenant ; j'en ai une dans la cuisse.

— Aie bon courage, vieux ; nous arrivons ! »

Déjà il n'y a plus de braillards à voix rauque. Ils doivent se reformer avant de repartir à l'assaut. Alors je jette mon casque, et remets mon képi que j'ai gardé dans ma main gauche.

Avant d'arriver aux chasseurs, j'ai dépassé encore quatre Boches isolés. Et à chacun, courant à la même vitesse que lui, un pas en arrière, j'ai collé une balle de revolver dans le dos ou la tête. Ils sont tous tombés par terre, avec un long cri étranglé.

Arrivée aux tranchées des chasseurs, où je retrouve une vingtaine de mes hommes. Ils attendent, à genoux dans la boue, n'ayant pu trouver place auprès des camarades cramponnés à leur poste de combat.

« Amenez-vous par là, les enfants ! »

Je sais que la route de la Vauxmarie est à deux pas ; je déploierai mes vingt poilus dans le fossé, le long du talus ; et nous resterons là, bon Dieu ! jusqu'à ce qu'on crève !

Enragée, cette fusillade. Cela pétille innombrablement, grêle, pressé, inlassable. A plat ventre dans l'herbe gorgée d'eau, je regarde la lueur d'un incendie, rougeoiement terne qui semble plaqué sur le ciel opaque : ce doit être la ferme de la Vauxmarie qui brûle.

Derrière nous, soudain, une voix :

« Ohé ! des tranchées ! y a-t-il du ...e par ici ? »

Je réponds :

« Présent ! »

— Un officier ?

— Je suis lieutenant. Qui appelle ?

— Voilà, mon lieutenant. J'arrive. »

L'homme se présente à moi, se dit envoyé d'urgence par le capitaine C... :

« Venez vite, vite, avec tout ce que vous avez d'hommes. Le drapeau est près d'ici, dans un bouquet d'arbres. Le capitaine craint de n'avoir pas assez de monde pour tenir. »

Nous partons, guidés par l'agent de liaison. Nos pantalons collent aux genoux et aux cuisses ; les hautes herbes font couler l'eau dans les chaussures.

Je prolonge à droite une section de mitrailleuses. Les hommes ont chargé leurs mousquetons : ils n'ont plus qu'une pièce, et qui ne fonctionne pas.

Les clameurs montent à nouveau, croissent jusqu'au paroxysme, puis faiblissent, puis enflent encore : les chasseurs tiennent coup. Un de mes hommes me dit :

« Ça barde. »

Frémissant, ardemment, j'écoute la rumeur formidable. Je guette de tous mes sens accrus. Et voici que j'aperçois de vagues formes noires qui rampent, silencieuses, vingt mètres peut-être à notre droite. Je voudrais que mon regard perçât les ténèbres, et justement mes yeux embués d'eau se fatiguent, ne voient plus. Alors, tout bas, montrant de la main :

« Regarde par là, Chabeau. Vois-tu?

— Oui, mon lieutenant.

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est des Boches. I's nous tournent.

— En vois-tu beaucoup?

— Non, pas des tas.

— Peux-tu les compter? »

Deux ou trois secondes, puis :

« J' crois qu'i's sont sept. »

C'est bien ce qu'il m'a semblé. Quelques égarés sans doute, épaves de cette mêlée tourbillonnante dans le noir.

Dix hommes, sur mon ordre, font face vers la droite. Et à chacun, presque à l'oreille, je dis :

« Attendez que je commande feu ; ne vous pressez pas et visez bien. »

Les Boches se sont arrêtés, hésitants, désemparés ; ils font un groupe sombre, figé dans une immobilité qu'on sent vivante.

« Feu ! »

Une rafale brutale, et tout de suite des cris, souffrance et terreur :

« *Kamerad! Kamerad!* »

Il n'en reste que deux, qu'on pousse vers moi. Le plus jeune se jette sur mes mains, qu'il couvre de larmes et de salive. Et il me parle, à mots précipités, d'une pauvre voix que brise l'angoisse de la mort certaine :

« Je ne suis pas Prussien ; je suis Souabe. Les Souabes ne vous ont jamais fait de mal. Les Souabes ne voulaient pas la guerre. »

Et ses yeux s'attachent aux miens, regard de supplication éperdue et vile.

« J'ai donné à boire à des Français blessés. Mes camarades aussi : voilà ce que font les Souabes. »

Il parle, il parle ; et sans cesse la même phrase revient, refrain monotone, horripilant :

« *Das machen die Schwaben.* Voilà ce que font les Souabes. »

Et puis il me raconte qu'il est électricien, qu'il sait courir cinquante mètres sur les mains. Il le ferait sur un geste, possédé qu'il est d'une peur ignoble, et torturé par la soif de vivre.

L'autre passe de mains en mains, dévisagé, palpé comme un phénomène : nous n'avions pas fait encore de prisonniers. Mes hommes sont curieux et goguenards. Ils écoutent, avec un air d'enfants sages, la conversation entre l'Allemand et moi. Et ils s'amusent, point méchamment, à lui faire rentrer le cou dans les épaules en levant brusquement la main sur lui. Chaque fois, ce sont les mêmes rires bruyants et jeunes.

Et pendant ce temps le bruit de la fusillade crépite à travers la nuit : claquements courts, qui semblent mouillés, des fusils voisins, sifflements pressés des balles allemandes, pétillement grêle des mêlées lointaines.

Et la pluie tombe, lourde, serrée, plaquant les capotes sur les dos, ruisselant en fontaine au bord des visières de képis. Le vent a cessé de mugir. Il souffle plus lent, comme apaisé, mais glacé, traître. Je sens l'approche du jour. C'est en moi un appel ardent vers la lumière ; je revois le champ de bataille de Sommaisne, baigné de soleil, net de lignes et riche de couleurs. Cette nuit, on se tire dessus en aveugles, on s'égorge à tâtons. Je ne

voudrais pas mourir dans cette boue glacée, dans ces flaques d'eau qu'on ne voit pas...

Comme tout est étrange ! Pendant une courte accalmie, j'entends une musique bizarre, aigre, à rythme lent. Ce sont des sonneries allemandes qui se répondent, de proche en proche, par toutes les lignes. Je demande à mon Boche :

« Qu'est-ce que c'est ? »

Il tend le cou, arrondit sa main au-dessus de l'oreille, et dit :

« *Halt.* »

Et en effet, peu à peu, le roulement continu de la fusillade se brise ; il y a encore des sursauts violents, et puis c'est le calme, presque le calme : des détonations rares éclatent par-ci, par-là, étonnamment sèches dans l'air engourdi et glacé. L'oreille les accueille et les perçoit toutes ; mais entre elles, autour d'elles, semblant les menacer, les cassant net, le silence.

Silence morne, qui soudain s'abat comme une chape immense dont je sens la matière froide et lourde. Silence suppliciant, qui me semble voulu, réalisé par quelque mystérieuse puissance de mal : l'angoisse est partout.

Le jour blafard n'allège point nos poitrines ; une clarté triste, blanchâtre, salie, flotte au bord de l'horizon et lentement rampe vers le zénith. Des lambeaux de nuages crevés traînent à tous les coins du ciel pâle, un ciel de saison bâtarde, un de ces ciels qui longtemps à l'avance annoncent l'hiver, ou qui, le printemps venu, étreignent et

glacent le cœur, que déjà gonflait d'une vie accrue l'allégresse de la chaleur et de la lumière.

La pluie toujours, fine maintenant, drue, opiniâtre. Elle nous transperce, nous imbibe, nous pénètre. Familier, un des Allemands me dit :

« On gèle. »

Les mains dans les poches, les bras collés au corps, les épaules remontées, il grelotte, une jambe demi-pliée.

De longues minutes passent. Au plein jour, le colonel est venu, son grand manteau de cavalerie raide et lourd de boue. On a mené vers lui une dizaine de prisonniers. Je fais aussi conduire les miens. L'électricien se met à hurler et se cramponne à moi, toute sa terreur revenue de la volée de balles tirées en plein corps, au commandement.

Parmi les prisonniers, un sous-officier, souffreteux, les joues et le menton salis de poils roux frisottants. Il baragouine quelques mots de français. Et comme le colonel l'interroge, il le regarde, tête basse, prunelles remontées jusqu'à être cachées sous la broussaille des sourcils, et répond :

« Oui, monsieur.

— Pas monsieur ! Colonel ! »

Cela est dit d'une voix sèche, avec un regard droit. Le Boche semble cinglé d'un coup d'étrivière. Il se redresse, bras au corps, épaules effacées, poitrine sortie ; et sa culotte mouillée plaque contre ses fesses de chat maigre.

Le capitaine C... est là. Il se tourne vers moi et dit :

« Je crois que je n'aurai plus besoin de vous maintenant. Vous pouvez disposer. Essayez de retrouver votre capitaine et le reste de votre compagnie. »

Nous nous sommes à peine mis en marche que des balles chantent. Et tout aussitôt, c'est une fusillade nombreuse dont le crépitement soudain emplit la plaine.

« Ils remettent ça, mon lieutenant », me dit Chabeau.

Eh! oui, ils remettent ça; et tant qu'ils peuvent. Je pense : tirez toujours, tas de Boches. Vous n'avez pas pu enfoncer par traîtrise, dans le noir. Vous en serez pour vos frais à présent qu'on y voit clair.

Là-bas, sur la gauche, une ligne de tirailleurs, vingt et quelques hommes, semble-t-il, ce qui reste d'une section. Ils marchent, fusil à la main, courbés sous les balles, à grands pas rapides. Devant eux, un officier maigre, barbu, d'allure jeune. N'est-ce point Porchon?

J'oblique vers lui, à toute allure. Maintenant je suis sûr que c'est Porchon. Et il m'a vu. Et il vient vers moi. Il a, en m'abordant, la question que j'allais lui poser :

« Sais-tu où est le capitaine?

— Non. Tu le cherches?

— Toi aussi ? Allons ensemble, mon vieux. »

Et nous voilà partis, nos hommes derrière nous, en tirailleurs, pendant que les balles sifflent et claquent.

Ayant tourné la tête, par hasard, je vois un officier assis au milieu d'un champ, à même la terre détrempée. Il agite le bras vers nous. J'ai l'impression qu'il nous hèle ; mais la fusillade déchaînée empêche le bruit de sa voix d'arriver jusqu'à nous. Je fais quelques enjambées en courant, et soudain je reconnais le colonel. Alors je crie à Porchon, à plein gosier :

« C'est le colo ! Je vais voir... Prends mes hommes en attendant !... Tu entends ?... Prends mes hommes... Tu entends ? »

Il secoue deux ou trois fois la tête de haut en bas, et repart de la même allure rapide, marchant résolument vers le sommet de la crête au delà de laquelle on sent la mêlée.

Je salue le colonel et me présente. Je dis :

« Sous-lieutenant de réserve. »

Il sourit, et regardant une flaque dont une balle vient de faire gicler l'eau boueuse, répond :

« Réserve, active ; est-ce que les balles distinguent ? »

Puis il me dévisage longuement, comme s'il voulait d'un coup peser ce que je vaux, et m'explique, d'une voix nette, ce qu'il attend de moi :

« Je n'ai plus d'agents de liaison. Tous sont en mission ou hors de combat. Il faut que vous trouviez, le plus vite possible, le colonel de G... qui commande la brigade, et que vous lui demandiez, en mon nom, qu'il fasse donner tout de suite tout ce qu'il pourra du ...e. Dites-lui bien que nous

sommes aux prises avec des effectifs énormes, que nos pertes sont, dès maintenant, très lourdes, et que je ne sais pas jusqu'à quel point mon régiment est désormais capable de tenir.

» Il doit être vers la cote 281, à un kilomètre au nord de Marats-la-Petite. Faites tout pour le trouver, ne perdez pas une minute, et insistez sans crainte sur l'urgence de renforts immédiats.

— Bien, mon colonel ! »

Je cours, pendant que les balles sifflent à mes oreilles et font jaillir la boue autour de mes jambes. A cette minute encore, je me sens soulevé, jeté en avant par une force qui n'est plus en moi : il faut trouver le commandant de la brigade, lui parler, provoquer l'ordre nécessaire. Je ne mesure pas le poids de ma responsabilité ; mais je la sens lourde et l'ardente volonté de réussir vite me possède tout entier.

Courant déjà, j'ai vu le colonel recevoir une balle dans un bras. De l'autre bras, il m'a fait signe d'aller.

Courant au long d'une dure montée, j'ai traversé une zone infernale où des centaines de balles ronflaient et piaulaient au ras du sol, ou s'enfonçaient dans la terre avec un froissement bref.

Je suis passé, en courant, auprès d'un groupe d'hommes arrêtés au pied d'un arbre. Au milieu d'eux, adossé à l'arbre, un officier mourant. J'ai pu entrevoir, dans le bleu sombre des vêtements de drap large ouverts, la chemise tachée de sang

clair ; la tête du blessé s'abandonnait, lourde, sur l'épaule, et j'ai reconnu, ravagé, blêmi, éteint par l'agonie, le visage de mon commandant.

Mon cœur saute dans ma poitrine à grands bonds désordonnés ; je sens entre mes épaules un point douloureux, aux reins une brûlure aiguë. Et mes jambes ! A chaque minute, des crampes me raidissent brutalement les muscles des cuisses et des mollets, certaines si violentes qu'elles me jettent à terre, et me tiennent un long moment tordu et haletant. Mes vêtements mouillés pèsent d'un poids fantastique, et qui croît sans cesse. Je sens jusqu'au bout de mes doigts les battements précipités de mes artères ; et l'étui de drap qui enveloppe mon sabre me fait éprouver, au creux de la main, une bizarre sensation de picotement et presque de morsure.

Je passe devant une cabane de cantonnier, en haut d'une côte, au bord d'une route. Derrière, une section de chasseurs à pied est massée. Elle se déploie en ligne de tirailleurs et, d'une belle allure décidée, marche au feu.

La descente, bride abattue. Quelques chutes lourdes, à plat ventre dans la boue. Puis un talus, que je dégringole sur les fesses. En bas je crève une haie, et je tombe, meurtri, au milieu de fantassins qui attendent là, debout, appuyés sur leurs fusils : des chasseurs à pied encore. Eux aussi se déploient, puis grimpent le talus, et marchent droit à la fusillade.

Je l'entends toujours derrière moi, continue,

acharnée. Vers la gauche aussi, elle crépite dur.

D'autres chasseurs à pied, groupés par sections. Et l'une après l'autre ces sections gagnent la crête, s'étirent là-haut en une ligne de silhouettes fines, et plongent soudain au plein tumulte de la bataille.

Une pente raide. Je me laisse glisser en bas, dans une avalanche de pierres et de cailloux. Je suis dans un ravin herbeux, très encaissé. Au fond, des soldats s'équipent, passent un bras dans la bretelle de leur sac, qu'ils lancent sur leur dos d'un vif coup d'épaule : encore des chasseurs. Devant moi des sapins s'enlèvent sur le ciel blanc : lignes brutales, nuances sévères.

Je suis à bout. Mes paupières brûlantes se ferment malgré ma volonté raidie. La tentation naît en moi, et m'envahit, de m'étendre à même l'herbe épaisse, de baigner mes membres fiévreux dans toute cette eau qui la fait si verte, toute cette eau dont la fraîcheur monte vers moi, et déjà m'enveloppe. J'ai peur de céder. Allons !... Allons, marche !

Mais voici qu'un sifflement file et grandit ; et un 77 fusant éclate à quelques mètres de moi, au-dessus du ravin.

J'ai senti dans le dos un coup violent, en même temps que des balles de plomb criblaient la terre devant moi.

Les chasseurs, sur un ordre, courent et viennent se coller à la pente presque à pic que j'ai descendue tout à l'heure. Il y en a un qui saute à cloche-pied ;

du sang coule de sa chaussure, au bout de sa jambe pliée.

« Comme vous êtes pâle ! » me dit un sous-lieutenant qui arrive. « Blessé ? »

Je réponds :

« Je crois que ça n'est rien. Les balles de shrapnell ont dû taper dans mon sac. »

On panse l'homme, dont le pied est traversé. Un autre, atteint en plein crâne, reste étendu là-bas dans l'herbe.

Et des sifflements précipités, aigus, passent sur nous ; et les obus éclatent un peu en avant, avec des détonations brisantes, métalliques, dont la vibration grave se prolonge d'un bout à l'autre du ravin. A chaque éclatement, on voit d'énormes morceaux d'acier aux formes déchiquetées voler tout noirs sur le ciel. Des paquets de fumée jaune et compacte flottent longtemps, presque immobiles dans l'air calme, rampent en file à faible hauteur, et vont s'accrocher aux branches des sapins qui les déchirent et les dispersent.

Je demande au sous-lieutenant des chasseurs :

« Savez-vous où est le colonel de G... ?

— Pas exactement, répond-il. Assez près d'ici, je pense. Mais le commandant va pouvoir vous renseigner avec précision. »

Grand, jeune, de mine franche et résolue, le commandant m'écoute exposer le but de ma mission. Et lorsque j'ai terminé :

« Parfait, me dit-il. Vous trouverez le colonel derrière ces bois que vous voyez là-bas. C'est là

du moins qu'il était il n'y a pas une heure. En passant, vous verrez du ...e dans des tranchées, sur cette pente.

. Allez, et bonne chance ! »

Je suis fourbu. La seule exaltation intérieure me soutient. Ce ravin est long. Cette côte est dure. Des hommes s'agitent là-haut et parlent. Avance donc !... Je m'appuie sur mon sabre ; je soulève l'un après l'autre mes pieds gonflés ; le dos me fait mal. Avance ! Il faut. Quelques minutes d'énergie et tu seras arrivé. Avance !... Avance,

, !

Ces hommes, de qui j'approche en titubant, me semblent des géants : ils ont des corps énormes, déséquilibrés, et dont les formes monstrueuses dansent devant mes yeux brouillés. La boue me tire vers elle, d'une force molle et continue.

Avance !... Je ne peux pas... La lumière manque. Ah ! malheureux !

Je me suis senti soulevé, porté par des bras solides et précautionneux. Un liquide poivré a brûlé ma bouche. Et j'ai tout de suite rouvert les yeux. Une voix, près de mon visage, demandait :

« Comment vous sentez-vous ? »

Je dis :

« Ça n'est rien. Fatigue. Pas dormi. Pas mangé. On s'est battu toute la nuit. Ça passe. »

Je suis au bord d'une tranchée couverte de paille pourrie. Un lieutenant est auprès de moi,

quelques hommes un peu à l'écart. C'est le lieutenant qui vient de me parler ; c'est lui qui m'a fait boire l'eau-de-vie au goulot de son bidon.

Je regarde le col de sa capote, et je lis le chiffre du régiment que je cherche. Je crie :

« Ah ! vous voilà ! Tout le régiment est ici ? »

Il semble un peu ahuri :

« Eh ! bien oui, quoi ! Vous ne le saviez pas?

— Non, parbleu ! puisque je viens de zigzaguer pendant une lieue pour vous trouver, et le colonel de G.... On vous ignorait, aux avant-postes. Voilà des heures qu'on est tout seuls aux prises avec des masses de Boches. On a besoin de vous par là. Savez-vous où il est, le colonel de G...?

— Dans ce bois, je crois, en avant des batteries que vous entendez tirer. Vous pourriez le voir d'ici. »

Il se lève, regarde un long moment, et me dit :

« Il n'y est plus. Mais pas depuis longtemps. On vous dira sûrement là-bas de quel côté il est parti. »

Je le remercie, et lui demande, avant de le quitter :

« Encore un peu de *gniôle*, voulez-vous? J'ái besoin d'un coup de fouet. »

J'avale une longue gorgée d'eau-de-vie rude, et je m'en vais, tout droit vers les 75 qui donnent de la gueule, avec ensemble, dans le bois.

J'arrive au milieu d'artilleurs affolés de joie. Ils manœuvrent avec une vitesse, une précision, un entrain qui me frappent. A peine le temps d'apercevoir le petit obus que prolonge la douille de cuivre. Ça file devant les yeux comme une

mince ligne rouge et jaune, qui tout de suite s'évanouit dans la culasse encore fumante du dernier départ. Et la seconde d'après, le canon lance son paquet de mitraille avec un coup de gueule impérieux et gai, dans la gloire de la flamme qui jaillit, de la fumée qui flotte comme un panache.

Les artilleurs se démènent, courent, sautent, gesticulent autour de leurs pièces. Beaucoup ont jeté bas leurs vestes et relevé au-dessus des coudes leurs manches de chemise. Tous s'amusent, et blaguent, et rient bruyamment. Avec mes vêtements boueux, ma face lugubre, je me fais l'effet d'un hibou qui tomberait dans une bande de moineaux francs. Mais cette allégresse de tous peu à peu s'insinue en moi comme une contagion bienfaisante. J'ai l'impression qu'en ce moment même quelque chose se passe de très heureux, de très exaltant. Et je demande à un lieutenant, qui observe à la jumelle, en frémissant de tout son corps :

« Ça va ? »

Il se tourne vers moi. La joie qui lui emplit la poitrine éclaire son visage. Il a un rire de bonheur exubérant :

« Si ça va ! Mais ils ne tiennent plus ! Ils foutent le camp comme des lapins ! »

Il rit encore :

« Écoutez-les, nos 75 ! Pas redoublé ! Danse de fous ! C'est la conduite, ça ! De grands coups de bottes dans les fesses ! Ah ! les bougres ! »

Un capitaine d'état-major, à pied, regarde les

artilleurs endiablés, et rit lui aussi, et répète plusieurs fois, à voix très haute :

« Bon ! Bon ! »

Je me précipite vers lui. Je lui dis en quelques mots ce qui se passait, il y a une demi-heure, vers la Vauxmarie, la route d'Erize. Je lui dis les paroles de mon colonel blessé, ma course, ma joie d'arriver au but. Et j'ajoute :

« Je voudrais voir quand même le colonel de G... puisque c'est à lui qu'on m'a envoyé. »

Le capitaine me regarde longtemps avant de répondre, et doucement :

« Allez vous reposer. On n'a plus besoin du ...e. On n'a plus besoin de vous. C'est partie gagnée.... Vous avez fait de belles choses. »

Et il m'apprend que mon régiment vient d'être retiré de la ligne de feu, qu'il se reconstitue un peu en arrière, au calme. Il me montre sur la carte le point de rassemblement et, me tendant sa main grande ouverte :

« Au revoir, jeune homme, me dit-il. Dormez bien, mangez bien, prenez des forces. Il va falloir être d'attaque pour courir aux semelles des Boches. »

Je demande, avec un battement de cœur :

« Alors, mon capitaine, c'est une grande victoire ?

— Je ne sais pas... pas encore. Mais sûrement oui, si tous les fantassins du front ont marché depuis dimanche comme ceux du corps d'armée. »

Une houle de joie me bouleverse, un élan très

fort et très doux, fervent, religieux. Que ce soit vrai ! Que ce soit vrai ! L'effroyable tension nerveuse qui me tenait crispé depuis des heures a cassé tout d'un coup. Je me sens très petit, très faible, avec un grand désir de pleurer longuement et sans contrainte.

Derrière moi, les 75 alignés à la lisière du bois continuent, allègrement, leurs salves triomphantes. Mais le tapage qu'ils mènent me parvient étouffé, presque éteint, comme si ma tête était enveloppée d'ouate épaisse, molle et tiède. Sous mes pieds, le sol moussu, couvert d'aiguilles de sapin humides, se fait élastique, accueillant, facile à la marche. Et je vais, à pas tranquilles, oublieux des récentes angoisses, tous mes sens morts aux choses qui m'entourent.

Présents, réels, avec un beau sourire de tendresse confiante, les visages d'êtres chéris ont surgi devant ma vision intérieure. Je me sens protégé, réchauffé, calmé par eux tous qui m'accompagnent. J'écoute en moi leurs voix familières, graves, un peu solennelles, si caressantes pourtant, et qui me disent :

« Aie foi. C'est en ce moment, hier, aujourd'hui, demain, c'est au long des minutes cruelles que tu gagnes de nous revoir. »

Avant de rejoindre le régiment, j'ai traversé une route qui allait d'une Marats à l'autre. J'étais tout près de Marats-la-Petite, et je suis allé à un poste de secours montrer à un major mon dos qui

me faisait mal. Une grange obscure, quelques blessés grièvement atteints étendus sur la paille, formes vagues à peine entrevues, et geignant dans l'ombre. Par terre, des tampons d'ouate jetés au hasard, tachés de sang sec et brun, quelques-uns de sang frais et rouge.

« Il vous faudrait du repos, me dit le major. Ça n'a pas pénétré, mais vous avez de fameuses ecchymoses. »

Je retrouve le régiment dans un pré, à côté d'un ponceau de pierre qui enjambe un large fossé plein d'eau. Porchon est là, le capitaine aussi.

De la 5e compagnie, de la 6e, ne restent que quelques survivants, une quinzaine de la 5e, un peu plus de la 6e. Plus un seul officier. Ils étaient cette nuit en avant de nous. Les ténèbres, la bourrasque, la pluie ont permis aux Boches de tourner leurs tranchées, repérées pendant la journée par les grands oiseaux à croix noires. Ce fut un massacre à l'arme blanche, la dégoûtante besogne d'assassins qui surinent dans le dos.

Ces Boches étaient du 13e corps d'armée, la plupart wurtembergeois. On les avait soûlés d'alcool et d'éther : les prisonniers l'ont avoué. Beaucoup avaient dans leurs sacs des pastilles incendiaires, et plusieurs de mes hommes m'ont affirmé en avoir vu qui prenaient feu soudain de la tête aux pieds, lorsqu'une balle les atteignait, et continuaient à flamber comme des torches.

Marche à travers des champs inondés, ou par des chemins de terre dont les ornières reflètent le ciel pâle. Je suis en queue de la compagnie, avec le capitaine qui va de son grand pas lent, rythmé au choc contre les cailloux de son inséparable « pic ». Deux prisonniers marchent à côté de nous. Le capitaine, Lorrain des environs de Sarrebourg, bavarde avec l'un d'eux, moi avec l'autre. C'est un jardinier d'Esslingen, près de Stuttgart. Je lui parle de ces villes, que je connais. Mis en confiance, il m'offre sa boîte de singe. J'accepte sans vergogne : lui mangera sûrement demain, nous peut-être pas. Je partage avec mon ordonnance et deux de mes hommes. Excellent, ce singe : entouré d'une gelée transparente,

. Le pain manque ;

mais ça ne fait rien : ça comble un vide.

Halte à la lisière d'un petit bois en pente, au sol caillouteux. Il y a des feuilles mortes du dernier automne, pourries, et, de place en place, quelques feuilles d'un jaune pâle que la tourmente nocturne a détachées des branches.

De compagnie à compagnie, les hommes se reconnaissent, s'interpellent, se félicitent avec de grands rires d'en avoir « réchappé ». Assis derrière les faisceaux, fangeux, harassés, ils mangent, ce qu'ils peuvent. Ceux qui ont su garder, au fond de leur sac, une boîte de singe, sont rois. D'autres rôdent à leur abord, torturés d'une convoitise qui allume leurs yeux, malades du désir de quémander, et n'osant pas. Privilégiés aussi ceux qui ont pu

trouver au fond des sacs boches les réserves de petits biscuits carrés, friables et vaguement sucrés. Beaucoup s'égaillent dans les champs, reviennent avec des carottes, des raves terreuses qu'ils viennent d'arracher ; ils les pèlent avec leurs couteaux de poche, et mordent à même à coups de dents voraces.

Nuit glaciale et morose. Je glisse continuellement sur le terrain en pente. Les cailloux sur lesquels je suis couché entrent dans ma chair meurtrie et me font mal comme autant de blessures. Un souci me hante : celui de mon bidon perdu par un homme qui devait me le rapporter plein d'eau, et que je n'ai plus revu. Je regrette d'avoir persécuté Porchon parce qu'il avait laissé son sabre dans la paille de sa tranchée, à la Vauxmarie, alors que j'avais sauvé le mien. J'ai mon sabre, j'ai mon képi, j'ai mon sac. Mais je n'ai plus mon bidon ; et c'est une perte qui me rend l'avenir moins clair. Je pense en m'endormant aux quelques gouttes d'eau tiédie que j'ai bues le soir de Sommaisne, et qui ont coulé comme un baume le long de mon gosier aride ; je pense à la gorgée d'eau-de-vie avalée le matin même, et qui a fouaillé ma force déclinante.... Plus de bidon ! C'est un malheur.

VENDREDI, 11 SEPTEMBRE.

« Debout ! Sac au dos ! »

On part. Une dizaine de fusants éclatent derrière nous, sur le bois, pas bien loin. Les Boches ont

dû sentir de l'infanterie cachée sous les arbres.

Il y a autant d'eau qu'hier dans les champs, des flaques, des mares qui s'étalent, et de minuscules canaux parallèles au fond des sillons droits.

Encore des bois, un chemin perdu dans les feuilles denses, d'un vert foncé, puissant, avivé par la pluie. Des fossés comblés d'herbe drue, de ronces emmêlées qui poussent des rejets jusqu'au milieu du chemin. Des trilles, des roulades, des pépiements aigus et monotones sortent des frondaisons. Parfois, un merle noir s'envole devant nous, filant si bas qu'il pourrait toucher la terre de ses pattes, et soulevant les feuilles au vent de ses ailes. Au-dessus de nos têtes, une grande trouée bleue, limpide et profonde, attire le regard et le caresse. Douceur et paix.

Lorsque nous sortons des bois, tout est redevenu gris et navrant. Nous pataugeons dans un pré marécageux où des canons et des caissons s'alignent, encroûtés de boue jusqu'à hauteur des moyeux, et salis d'éclaboussures sèches. Des entrailles de moutons, des peaux molles et visqueuses s'affaissent dans les flaques en petits tas ronds. Des ossements épars, qui gardent attachés des fragments de chair blanchâtre, délavée, donnent à cette plaine rase un aspect de charnier. Une route la traverse, luisante d'eau qui stagne, bordée d'arbres tristes, à perte de vue. Et sur cette platitude morne pèsent des nuages bas, aux formes lâches, de grandes traînées de pluie qui rampent l'une vers l'autre, s'accouplent, se con-

fondent, finissent par voiler tout le bleu que je voyais dans le bois à travers les feuilles, et nous faire prisonniers d'un ciel uniformément terne, humide et froid.

Nous sommes auprès de Rosnes. Rosnes est un village au bord de la route ; et je pense aux maisons qui ne furent peut-être pas bombardées, aux granges où il y a du foin, du foin moelleux, odorant et tiède, dans lequel il ferait si bon s'enfouir.

Mais nous laissons Rosnes derrière nous, gravissons lentement, en pleines terres, une pente assez raide, pour arriver sur un plateau que couvrent au loin de hautes herbes vivaces. Les souffles de l'air passent sur elles en ondes rapides et frissonnantes ; on croirait un étang mystérieux et glauque dont le vent d'automne horripile la surface frileuse.

Réunion des officiers autour du capitaine C.... C'est lui qui, à Gercourt, avait réparti dans les compagnies les hommes de notre détachement. Le voici maintenant chef de corps, puisque le colonel est blessé, le chef du premier bataillon blessé aussi, ceux du deuxième et du troisième tués. J'apprends alors que le troisième bataillon était commandé depuis quelques jours par l'officier de gendarmerie que j'avais vu secoué de fureur le matin du 9, le même qui avait crié vers nous, vers mon commandant, des paroles d'injure inconsciente, à la minute où nos chefs hésitaient à nous lancer à travers la plaine nue et mitraillée. Il a été tué magnifiquement, au corps à corps.

Le capitaine C... nous parle de sa voix sèche. Il nous félicite, nous dit qu'il compte sur nous tous : nous sommes fatigués, mais il faut réagir, plastronner au besoin devant les hommes, pour qu'ils ne faiblissent point si notre rude vie continue, pour qu'en voyant notre entrain et notre gaieté quand même ils n'éprouvent pas la tentation de se plaindre.

A l'expression volontaire des visages, à la sérénité des regards, je comprends que nous sommes tous prêts aux épreuves futures, si redoutables qu'elles doivent être. Il semble que nous nous serrions les uns contre les autres, frères vraiment par la foi commune qui vit en nous. Une grâce nous possède, qui nous exalte et qui nous arme.

Mon capitaine devient mon chef de bataillon, Porchon mon commandant de compagnie. Je suis content, parce que chaque jour qui passait nous a rapprochés l'un de l'autre. Je le sais aujourd'hui très franc, ambitieux sur toutes choses de se montrer juste avec indulgence, et brave avec simplicité. Et puis, j'aime sa belle humeur, son rire facile, son ardeur à vivre. Être gai, savoir l'être au plus âcre des souffrances du corps, le rester lorsque la dévastation et la mort brutales empoignent et broient auprès de vous les hommes, et les choses des hommes, dont la force n'était point usée, tenir bon à ces assauts constants que mènent contre le cœur tous les sens surexcités, c'est pour le chef un rude devoir, et sacré. Je ne veux point fermer mes sens pour rendre ma tâche plus facile.

Je veux répondre à toutes les sollicitations du monde prodigieux où je me suis trouvé jeté, ne jamais esquiver les chocs quand ils devraient me démolir, et garder malgré tout, si je puis, cette belle humeur bienfaisante vers laquelle je m'efforce comme à la conquête d'une vertu. Porchon m'y aidera.

Nous allons ensemble déterminer l'emplacement des tranchées que la compagnie doit creuser. Les hommes se mettent au travail avec les grands outils de parc. Les pioches détachent de lourdes mottes de terre brune. La pluie tombe. Mais la besogne est facile ; les bras abattent le pic avec roideur, souquent ferme sur le manche des larges pelles. Des chansons se répondent, des lazzi se croisent : car on vient d'appeler les hommes de corvée aux distributions.

Ils sont descendus vers Seigneulles, le village qui est tout près, dans le creux. De là-haut, nous apercevons les voitures régimentaires qui pointent leurs brancards vers nous et s'appuient aux clôtures des jardins. Plus loin, émergeant du trou, à peine visible et révélant seule le groupe des maisons, la flèche du clocher.

Et voici que bientôt fument au bord du chemin les foyers des cuisines. Nous mangerons ce soir de la viande cuite, des pommes de terre chaudes. Nous aurons de la paille pour dormir, un toit pour nous abriter de la pluie et du vent. Qu'importe demain, puisque ce soir la vie est bonne !

SAMEDI, 12 SEPTEMBRE.

Sommeil de brute, sans un rêve. Je m'éveille dans la position que j'avais hier au moment où j'ai sombré, d'un seul coup. La paille m'enveloppe d'une bonne tiédeur, un peu moite parce que l'eau qui imbibait mes vêtements s'est évaporée pendant la nuit. Je vois au-dessus de moi les poutres énormes de la charpente, à quoi pendent des toiles d'araignées poussiéreuses ; et j'ai une stupeur à découvrir cette toiture amie, au lieu des feuilles ou du plein ciel accoutumés. La pluie frappe les tuiles avec un bruit menu. Je l'aime ainsi, et je jouis plus intensément, à constater cette opiniâtreté méchante, d'avoir dormi, d'avoir eu chaud malgré elle.

Elle prend sa revanche au cours de la journée. Car nous grimpons encore sur le plateau, et continuons à creuser la tranchée commencée la veille. Depuis, elle s'est emplie de boue délayée. Mais des sapeurs mineurs aident nos fantassins, et grâce à eux nous ne sommes pas trop mouillés : ils se sont hâtés de construire un toit épais de rondins et de mottes entassées.

Longues pauses nonchalantes, riches de bavardages. Les épisodes de l'attaque de nuit ressuscitent, reprennent une vie ardente et sauvage aux paroles toutes simples de ceux qui en furent les héros :

« Je ne m'en suis pas fait d'abord », dit Montigny,

un des miens. « Mais tout d'un coup, pendant que je tirais, en voilà un qui me tombe sur les jambes, sans faire ouf ! J'étais à genoux, et il me pesait sur les deux jarrets. Dur de tirer, quand on est pris comme ça ! Il m'enfonçait petit à petit les genoux dans la boue. Le mouillé me montait jusque dans les mains : plus moyen seulement d'approvisionner mon flingue. Je n'ai pas pu le reconnaître, mais sûr que c'était un lourd ! »

Et un autre :

« Veine que j'aie été prévôt dans l'active ! Sans ça j'y étais, et comment ! Pas eu le temps de mettre baïonnette au canon. Et voilà une sacrée grande arsouille qui m'arrive dessus avec sa lardoire. Je me lui pense : Qu'est-ce que c'est ? Non, mais des fois, tu rigoles ? Et vlan ! une parade à tout péter avec le fût de mon fusil. Quelle riposte il allait encaisser, quand même que mon bâton était plus court que le sien ! Seulement, voilà, il ne piquait pas.... Et plus une cartouche dedans ! Et voilà mon Boche qui recommence, et que je me fatiguais à sauter tout le temps de côté en esquivant. Vous croyez que c'est commode de parer, vous, quand on ne sent plus ses doigts ? Je me disais tout en sautant : « Mais qu'est-ce qu'ils » foutent donc à droite et à gauche, les copains, » qu'ils vont me laisser dégonfler ? » Ils s'occupaient, tiens ! Et c'est même celui de droite, qu'était Gillet, qui lui en a tiré une de côté en reprenant respiration. J'en ai profité pour mettre la pique au bout et donner à manger au ma-

gasin. Il pouvait toujours s'en ramener d'autres ! »

« Cré cochons qué c'Boches ! » braille un mineur du Nord, un « chtimi ». « Qué gueulards qu'c'est là, bon Dieu ! Quand j'l's ai vus s'en venir su mi : Martin, ti vla foutu à c't'heure, que j'mi dis. Hourrah ! qu'i's s'en allaient, et fourvaque ! et toum toum toum, que j'l' sais même pus ! Qué's usiniers !...

— Martin, tu bafouilles », coupe un grand Champenois placide, qui fume sa pipe et sourit du coin des yeux. « Tire la terre puisque tu sais y faire ; mais n'te mêle point d'causer puisque tu l'peux point. »

Il crache dans ses mains, les frotte l'une contre l'autre, empoigne le manche de sa pioche, et recommence à taper, à grands coups rythmés et puissants.

Huit heures du matin. Repos pour le reste de la journée. Mais nous ne descendrons au village que ce soir à quatre heures. Alors, avec des piquets fourchus, de longues branches solides, des bottes de paille, nous dressons contre la pluie des abris hâtifs. Les gouttes volent obliquement, fouettées par le vent d'ouest. Les hommes se plient en chien de fusil, se collent aux gerbes dressées le long desquelles l'eau ruisselle. Beaucoup s'endorment; et lorsqu'ils s'éveillent, après une courte sieste, les brins de paille ont imprimé dans leurs joues des sillons rouges qui semblent des cicatrices.

Le plateau, avec toutes ces huttes de chaume

qui ont poussé en moins d'une heure, a maintenant l'aspect d'un campement de nomades. Le « pic » du capitaine, planté droit en terre à côté d'une hutte plus haute, marque le poste de commandement. Lui doit être dessous, mais on ne le voit pas, ni ses agents de liaison. De rares silhouettes surgissent parfois sur l'étendue déserte sans parvenir à l'animer. La pluie les brouille, en fait de vagues choses falotes, sans couleur, presque sans formes. Elles s'effacent peu à peu, et disparaissent sans que l'œil ait pu saisir les phases de leur évanouissement. Elles étaient là tout à l'heure ; elles n'y sont plus ; il n'y a que le plateau noyé, qui tend son échine à la douche, et sur quoi nos paillotes font comme d'étranges et malsaines boursouflures.

Pendant une éclaircie, Porchon m'apparaît, soudainement dressé ; il tient à la main un couvercle de bouthéon, dans lequel il y a quelque chose qui fume. Il me tend ça avec un sourire un peu fat, et dit :

« Fine compagnie la mienne ! Tout le stock pour nous ! Hume-moi ça ! mon vieux, et emplis tes narines avant d'ava'er. »

Stupeur : ce qu'il y a dans son couvercle, ce que je bois, c'est du cacao ! Je crois que depuis le départ du dépôt rien ne m'a donné aussi intense l'impression de la sécurité et de la paix. Est-ce qu'en guerre on déguste, au déjeuner matinal, du cacao bouillant ? Mon étonnement dure encore après que j'ai bu la dernière goutte. Je demande :

« Mais où as-tu trouvé ça? ? »

Sans répondre, il tire de ses poches immenses une fiole de cognac, un saucisson et deux pots de confitures de Bar-le-Duc. Ces confitures coupent l'effet qu'il préparait. Je lui dis :

« Parbleu ! C'est un épicier ambulant qui est venu de Bar. »

Et comme j'évoque, tout à coup, ceux que j'ai vus sur les routes de mon pays, j'ajoute au hasard, mais sur un ton d'absolue certitude :

« Il avait une petite voiture avec des rideaux de toile cirée noire, et son cheval portait des grelots au collier. »

Les yeux de Porchon s'écarquillent, et j'ai un sourire de suffisance à constater ainsi ma perspicacité.

« . »

Au village, le soir. Je vais d'un pas léger vers la grange où ma section cantonne. Sur la place, devant une maison que rien ne distingue des voisines, un groupe de soldats bruyants. Ils se poussent les uns les autres, et tendent le cou vers un placard grand comme les deux mains, qu'on vient de coller sur le mur. Je vais voir, en badaud consciencieux. Je n'éprouve d'ailleurs qu'une curiosité banale et nonchalante.

Mais, à la première ligne, un mot m'entre dans les yeux, me donne au cœur un choc violent. Je ne vois que lui ; il n'y a que lui en moi, et mon imagination nerveuse en fait tout de suite quelque

chose de merveilleux, d'immense, de surhumain : « Victoire ! »

Il chante à mes oreilles, ce mot, il résonne large, il éclate comme une fanfare : « Victoire ! » Des frissons courts passent sur ma peau, un enthousiasme me soulève, tellement fort que j'éprouve un malaise physique, la souffrance de sentir ma poitrine trop étroite pour l'émotion sacrée qui vit en elle.

« *La retraite des première, deuxième et troisième armées allemandes s'accentue devant notre gauche et notre centre. A son tour, la quatrième armée ennemie commence à se replier au nord de Vitry et de Sermaize.* »

Alors, c'est cela ! Nous avons fait tête partout ! Nous avons accroché, mordu, blessé ! Oh ! qu'il coule, ce sang boche, et coule sans arrêt jusqu'à ce que toute leur force se soit en allée d'eux !...

Je comprends, à présent, je vois simple et clair. Cette retraite déprimante des premiers jours de septembre, ces étapes hébétées dans la chaleur desséchante de l'air, au long des routes poussiéreuses, elles n'étaient pas la fuite d'une armée bousculée, et qui s'avoue vaincue. Reculade, oui ; mais pas à pas, mais jusqu'ici, au terme que les chefs avaient marqué, pas plus loin !

Et je lis, à côté du bulletin de victoire, la proclamation que le généralissime avait lancée aux troupes la veille de la grande bataille :

« *Le moment n'est plus de regarder en arrière.... Attaquer, refouler l'ennemi....* »

C'est cela, j'avais senti cela, et mes hommes, et nous tous à qui l'on n'avait rien dit.

« *Se faire tuer sur place plutôt que de reculer.* »

Personne ne nous a lu ces mots, à Condé, à l'heure de notre volte-face vers le Nord. Mais nous les avions en nous ; ils étaient notre raison d'être et notre volonté. Sans savoir que de ces jours poignants dépendait *le salut du Pays*, nous avions fait dans la joie tout le sacrifice.

Depuis, la terre s'est gorgée de sang jeune jusque dans ses profondeurs, à la place où nous avions chargé nos fusils et dressé nos baïonnettes. Mais leurs obus énormes n'ont pas abattu le mur fragile ; leurs balles ne l'ont pas effrité ; et lorsqu'après l'avalanche d'acier qu'elles poussaient devant elles les hordes casquées sont venues déferler à son pied, leurs élans têtus, leurs coups de boutoir renouvelés cinq jours avec une fureur désespérée, ne purent y ouvrir la brèche qu'elles y avaient voulue !

Aujourd'hui, à la Vauxmarie, des équipes de sapeurs ramassent les Boches tombés là aussi drus que les épis d'un champ. Elles les chargent par dizaines sur de grands tombereaux qui s'acheminent vers des fosses, creusées larges et profondes, en secouant aux cahots des ornières leur fardeau de chair morte. Lorsqu'ils sont arrivés au bord des trous béants, on les fait basculer en arrière et verser là-dedans les grappes de cadavres, qui roulent au fond avec d'affreux gestes ballants. Et la terre de France recouvre bien vite les habits ver-

dâtres, les faces décomposées dont les yeux ne la verront plus, les grosses bottes pesantes qui plus jamais ne la meurtriront de leurs clous de fer.

Voilà ce que m'a raconté un sapeur qui arrive de là-bas, et qui garde encore au fond des yeux l'horreur de ce qu'il y a vu.

Les paroles de cet homme me redeviennent présentes, me suggèrent des images qui ont l'intensité d'hallucinations. Je me livre à cette évocation, et j'y trouve un orgueil âcre, une joie féroce qui me secouent tout entier, me soulèvent d'un besoin de crier si impérieux qu'il me faut serrer les dents pour n'y point céder.

C'est là, devant cette mairie de village au toit bas, les yeux fixés sur ces quelques lignes dactylographiées par un scribe d'état-major, que j'ai éprouvé à défaillir une des émotions les plus bouleversantes qui puissent étreindre un cœur d'homme.

J'ai retraversé le groupe des soldats, qui continuaient à se pousser pour lire. J'ai regardé, en passant auprès d'eux, ceux qui se trouvaient sur ma route : ils avaient tous des visages terreux, aux joues creuses envahies de barbe ; leurs capotes bleues gardaient les traces de la poussière des routes, de la boue des champs, de l'eau du ciel ; le cuir de leurs chaussures et de leurs guêtres avait pris à la longue une couleur sombre et terne ; des reprises grossières marquaient leurs vêtements aux genoux et aux coudes ; et de leurs manches

râpées sortaient leurs mains durcies et sales. La plupart semblaient las infiniment, et misérables.

Pourtant, c'étaient eux qui venaient de se battre avec une énergie plus qu'humaine, eux qui s'étaient montrés plus forts que les balles et les baïonnettes allemandes ; c'étaient eux les vainqueurs ! Et j'aurais voulu dire à chacun l'élan de chaude affection qui me poussait vers tous, soldats qui méritaient maintenant l'admiration et le respect du monde, pour s'être sacrifiés sans crier leur sacrifice, sans comprendre même la sublimité de leur héroïsme.

Demain peut-être, il faudra reprendre le sac et les cartouchières lourdes qui meurtrissent les épaules, marcher des heures malgré les pieds qui enflent et brûlent, coucher au revers des fossés pleins d'eau, manger au hasard des ravitaillements, avoir faim quelquefois, avoir soif, avoir froid. Ils partiront, et parmi eux ne s'en trouvera pas un pour se plaindre et maudire la vie qui leur sera faite. Et quand viendra l'heure de se battre encore, ils auront le même geste allègre pour épauler leur fusil, la même souplesse pour bondir entre deux rafales de mitraille, la même ténacité pour briser les sursauts de l'ennemi. Car en eux vit une force d'âme qui ne faiblira point, que la certitude de la victoire va grandir au contraire, et qui toujours aura raison de la fatigue des corps. O vous tous, mes amis, nous ferons mieux encore, n'est-ce pas, que ce que nous avons fait ?

Mais des cris s'élèvent à la sortie du village. Des hommes grimpent à toutes jambes vers le sommet du plateau. Que se passe-t-il? Où vont-ils? Je regarde, en suivant des yeux la direction de leur course ; et soudain, je me rends compte. Il y a là-haut une forte troupe massée, un demi-bataillon peut-être. Les capotes bleues et les pantalons rouges se détachent en teintes vives ; les plats de campement, les « bouthéons », les gamelles brillent crûment malgré la lumière pauvre. Tout cela est propre, astiqué, reluisant, tout neuf. Ce sont les renforts qui viennent d'arriver.

Heureux hommes, qui rallient le front au moment d'une victoire, qui ne connaîtront pas le supplice d'une retraite sans lutte et qu'on ne s'explique pas ! La vision des tranchées de Cuisy, du large champ de tir ensoleillé où les repères s'échelonnaient jusqu'à l'extrême portée de nos armes, n'a guère cessé de me persécuter pendant les jours d'avant Sommaisne. Il a fallu partir, sans comprendre pourquoi nous partions. Heureux hommes, certes, qui vont faire leurs premières armes dans l'ivresse de la poursuite, sans avoir souffert la torture d'un pareil accablement !

V

DERRIÈRE L'ARMÉE DU KRONPRINZ

DIMANCHE, 13 SEPTEMBRE.

« Nous allons probablement quitter Seigneulles aujourd'hui », m'a dit tout à l'heure le capitaine ; « souhaitons que nos étapes soient longues. »

Je souhaite, mon capitaine. Mais pourquoi diable ai-je tant mangé pendant toute la journée d'hier? Ils étaient frais, les œufs que m'a trouvés le fourrier de la 5e et que j'ai gobés crus en y faisant deux trous d'épingle ; croustillantes, les frites cueillies à la louche dans les marmites des mitrailleurs ; tendre et rôti à point, le poulet dont le capitaine m'a offert une aile ; dodu, le lapin que mes cuistots ont fait mijoter à petit feu derrière le mur de notre grange. Mais hélas ! Quelle nuit j'ai passée !

La paille me piquait les mains, la figure, et les pieds à travers mes chaussettes ; il me semblait qu'elle était brûlante, et je souhaitais la fraîcheur des draps lisses. J'avais la fièvre. Mon estomac pesait comme une énorme balle de plomb. Parfois, une danse étrange l'agitait ; alors, il me faisait

l'effet d'une poche de caoutchouc qu'on aurait gonflée à bloc. Aux rares minutes où je m'assoupissais, des cauchemars peuplaient la nuit : réveils brusques, haut-le-corps qui me précipitaient la tête contre les douves de la cuve gigantesque derrière laquelle j'avais fait mon trou dans la paille.

Au matin, j'ai pu reposer un peu. Mais, lorsque le plein jour s'est précipité par la porte béante, il a fallu ouvrir les paupières, se mettre debout, s'équiper. Jambes molles, bouche pâteuse et tête vide. Triple idiot ! Te voici à point pour reprendre les longues étapes !

Pas de plainte, puisque c'est ma faute. Je ne suis pas mort de cette indigestion. Il n'y paraîtra plus demain.

Je trempe mon nez dans la cuvette exiguë que nous a prêtée, à Porchon et à moi, le docteur du village. Je ne sais pas dans quelle cuvette il se lave, ce petit docteur aimable ; mais celle-ci, vraiment, est ridicule. Il nous faudrait des baquets d'eau chaude pour dissoudre la crasse accumulée depuis une semaine ; nous avons quelques gouttes d'eau froide au fond d'un pot grand comme un dé à coudre, et c'est dans une soucoupe que nous faisons nos ablutions.

Heureusement, mon ordonnance vient d'apporter un seau de campement plein jusqu'aux bords. Je barbote mon saoul, sans souci des éclaboussures généreuses que je projette sur le parquet. Cette fraîcheur dissipe les malaises nocturnes. Je me sens mieux. Je suis content.

Départ midi. Ma section est rassemblée devant la grange, tous les hommes sac au dos, l'arme au pied. Manque personne. Je les regarde : ils ont brossé leurs vêtements, lavé leur peau, rasé leur barbe. Plus de poussière sur les équipements ni sur les chaussures. Des têtes droites, des yeux clairs : bonne allure. Ça va.

On attend; c'est le silence qui précède immédiatement l'instant du départ. Et dans ce silence, quelque part au loin, des coups de fusil retentissent tout à coup, qui se multiplient, deviennent fusillade crépitante. Qu'est-ce que c'est? En voilà une blague! Depuis avant-hier, nous n'entendions même plus les éclatements des marmites.

« Mon lieutenant ! mon lieutenant ! Voyez-le ! »

Tous les nez se lèvent ; les regards cherchent le point du ciel que l'homme montre de son doigt tendu. Je l'ai, le *Taube* : tout petit, net et fin dans un coin du ciel sans nuages, il vient sur nous d'un vol droit. Nous connaissons tous, à présent, sa silhouette. Et lorsque avertis par le ronflement du moteur, nous découvrons soudain l'avion presque invisible encore, notre hésitation n'est pas longue avant que nous ayons prononcé : « boche » ou « français ».

Évidemment, celui-ci est boche. On doit tirer sur lui de Rosnes ou de Marats-la-Grande. Pour nous, il est trop loin ; nous ne pouvons que suivre la chasse des yeux. Mais tous nos hommes frémissent du désir de tirer aussi. Même, l'un

d'eux met en joue et vise ; puis, tournant à demi la tête vers moi, implore :

« Dites, mon lieutenant, dites?... »

Je réponds, un peu sec :

« Voyons, Godard, tu es fou ! D'ici ! »

J'ai appris à connaître le prix d'une cartouche et ne veux pas de gaspillage.

D'une section voisine, tout à coup, un cri part.

« Il y est ! »

Peut-être, en effet, l'avion a-t-il oscillé un peu, si peu ! Mais il n'en faut pas davantage pour que tous ces hommes crient leur plaisir et sautent de joie comme des enfants. Moi, je suis sûr qu'« il n'y est pas ». Il vire, tout bonnement. J'aperçois un moment le fuselage dans toute sa longueur ; puis plus rien que les ailes fines, légèrement relevées. En virant, il s'est incliné sur un côté ; il reste penché lorsqu'il disparaît derrière le toit de la grange. Cela suffit : tous sont convaincus qu'il tombe, qu'il va s'écraser sur le sol, là-bas vers le nord. Et je le leur laisse croire.

En avant ! La marche est lente, par les champs dont la terre est lourde encore ; mais il n'y a plus de flaques d'eau, et les pieds ne mouillent pas. Devant nous, la 8e étire ses rangs, se disloque, nous empêtre. Chaque fois que nous passons auprès d'un verger, des hommes s'arrêtent, secouent les arbres, emplissent leurs musettes de pommes et de quetsches. Je fais la grosse voix :

« Voulez-vous rejoindre, nom d'un chien ! »

Et je cueille deux ou trois pillards, que j'oblige

à verser leur récolte au pied des arbres dévastés. Il faut menacer rudement de punir pour que l'ordre reparaisse.

Marats-la-Grande. Nous ne traversons pas le village. Des batteries montées en sortent, et par les chaumes grimpent vers la route. Les artilleurs vocifèrent et frappent leurs chevaux exténués pour qu'ils donnent le rude coup de collier. Pauvres bêtes ! Maigres, les côtes en saillie, les flancs mis à vif par le harnais, la tête énorme et penchée vers la terre, elles se raidissent, soufflent avec bruit, et leurs grands yeux ternes souillés de chassie me semblent dire leur souffrance résignée.

Une tombe : deux branches liées en croix. Sur la branche transversale, on a fait au couteau une large entaille qui met à vif le cœur pâle du bois ; une main qui s'est appliquée a écrit là-dessus, au crayon, le nom du soldat dont le corps est étendu à même la terre, dans ses seuls vêtements de combat ; au-dessous, le numéro du régiment, celui de la compagnie, et la date de la mort, 9 septembre.

Quatre jours ! Il y a quatre jours, la chose pourrissante qui soulève la glèbe était un homme en pleine force de vie et que l'espérance du revoir liait à d'autres qui l'attendaient. Quatre jours !... Les parents ne savent pas.

Encore des tombes. Elles ne sont point alignées, ni même groupées. Elles jalonnent, à des intervalles irréguliers, le chemin que nous suivons, un bas-fond aux herbes fraîches et semé d'arbres encore feuillus. On voit surgir du sol

toutes ces petites croix frustes, dont presque toutes gardent accroché un képi rouge. Les hommes, sans s'arrêter, lisent à haute voix les inscriptions identiques : 8 septembre, 9 septembre, 10 septembre...

En voici une que ne marquent point les deux branches croisées. Un piquet, dont le bois est gravé au fer rouge, apprend à ceux qui passent le nom du mort ; et, sur la terre fraîchement remuée, des pierres juxtaposées dessinent une grande croix blanche. Ainsi couchée, elle semble protéger mieux et de plus près celui qui est étendu là.

Tombes hâtives, creusées avec les mêmes petits outils qui creusent les tranchées de combat, je vous souhaiterais plus profondes et jalouses. La forme des corps que vous cachez soulève doucement la surface des champs. La pluie a dû les mouiller ces jours et ces nuits. Du moins, il fait calme sur vous. L'ennemi s'éloigne ; il ne reviendra plus. Gardez vos morts de votre mieux, jusqu'à ce que les vieillards et les femmes viennent vous les redemander pour les emmener avec eux !

Encore quelques minutes de marche, et nous arrivons dans une plaine nue que trouent des entonnoirs de marmites. Le soleil décline ; sa lumière coule, oblique et dorée. Des chevaux crevés, pattes raidies croisant leurs sabots contre terre ou se dressant toutes droites vers le ciel. La poussée des entrailles en décomposition ballonne leurs flancs ; un liquide visqueux a coulé par

les coins de leur bouche et leurs dents apparaissent, longues et jaunes ; leurs yeux bleuâtres mollissent et se dissolvent. Ils font mal à voir, et dégoûtent. Je reconnais l'odeur fade et pénétrante, qui se fait plus violente à l'approche de la nuit, et qui stagne toujours auprès des énormes cadavres.

Halte ! Nous sommes devant une ligne de tranchées couvertes de paille. C'est par ici que je suis tombé le matin du 10, et les hommes qui m'ont relevé s'abritaient sous un toit de paille pareil à celui-ci. Une chaleur animale est restée dans ces trous ; ceux qui les occupaient ont dû partir depuis bien peu d'heures.

Repos, avant de s'allonger pour dormir. On mange ; les confitures de Bar sortent des musettes. Par la plaine, les hommes grouillent. J'en vois qui traînent derrière eux d'infâmes édredons rouges semant leurs plumes, d'autres des bouts de toile cirée ramassés Dieu sait où ; d'autres déploient des couvertures maculées, que des trous crèvent. Où vont-ils, ceux-là ? Je viens d'en apercevoir deux, qui rôdaient tout à l'heure à côté des faisceaux, et qui ont disparu soudain, comme s'ils plongeaient au-dessous du bivouac. Il doit y avoir par là une descente abrupte, et quelque ferme dans le bas, peut-être un village. Les maraudeurs flairent vite les lieux habités, et tout de suite se mettent en chasse ; toujours les mêmes, d'ailleurs, et incorrigibles. Voyons la carte : parbleu ! nous sommes au-dessus d'Erize-la-Grande. A cent mètres d'où je suis, on doit découvrir la route et les mai-

sons. Un sous-officier à la poursuite, et qu'il les ramène bon train !

Je sors de la tranchée moite, pour me promener un peu au plein air, avant la nuit noire. Des cyclistes passent, plus sveltes que nous avec leurs vareuses courtes, leurs culottes serrées au genou, et les bandes de drap qui dessinent leurs mollets. Ils ont accroché à leur ceinturon des bidons boches, ovales et bombés, recouverts d'un étui de même couleur que les uniformes souvent entrevus. Je les envie, moi qui n'ai plus mon bidon depuis l'affaire mémorable. J'ai reconnu l'homme de la 5e à qui je l'avais confié ; il a su faire l'âne, et je n'ai pu que regretter en me promettant d'aviser.

« Rassemblement ! » Un ordre vient d'arriver : nous allons plus loin.

Avant de partir, j'ai ramassé un éclat d'obus contre lequel mon pied a cogné : long de cinquante centimètres, large de quinze, des arêtes coupantes, des dents de scie, des pointes aiguës. Je considère l'affreuse chose qui pèse à mon bras. Quel formidable obus l'a projetée, rapide et ronflante, faisant se courber les têtes sous son vol ? Cet éclat est de ceux qui tranchent net un bras ou une jambe, arrachent une tête, coupent un homme en deux par le milieu du corps. Et je pense, à le tenir ainsi, lourd et froid, entre mes mains, à un pauvre petit cycliste de bataillon qui fut tué près de nous dans le bois de Septsarges, une jambe décollée à hauteur de la hanche et le bas-ventre broyé.

Vers le nord, sur une route large : des arbres, de la fraîcheur. La nuit vient. Et soudain, dans l'ombre grise, des ruines se lèvent : nous sommes à Erize-la-Petite.

L'entrée du village, presque un hameau, était obstruée de voitures, de charrues, de grands rateaux à foin qu'on a tirés sur les côtés. Silencieux, nous passons devant les masures effondrées. Plus rien que des pans de murs, des cheminées tortues restées debout sur la dévastation des foyers. Des poutres carbonisées ont roulé jusqu'au milieu de la chaussée ; une grande faucheuse mécanique dresse son timon cassé, comme un moignon.

Le régiment défile dans le soir morne ; nos pas sonnent lugubrement et violent cette détresse. Tout à l'heure, quand la dernière section aura disparu au sommet de la côte, le village retombera à la nuit froide et muette, et la paix sera sur les maisons mortes.

Une dernière fois, je me retourne et regarde. J'emplis mes yeux de cette vision désolée ; puis je reprends la marche machinale, poitrine serrée, triste aux larmes, et la mort en mon cœur.

Une autre route, qui longe la ligne de Rembercourt à la Vauxmarie et Beauzée. Dans les fossés, des cadavres humains s'accroupissent ou s'étalent. Rarement un seul, presque toujours deux ou trois, collés les uns aux autres comme s'ils voulaient se réchauffer. La lumière mourante révèle les capotes bleues et les pantalons rouges : des Fran-

çais, des Français, rien que des Français. Allégement à découvrir quelques Boches. Je fais plusieurs pas hors des rangs pour être bien sûr que ce sont des leurs : ils n'ont pas eu le temps de les cacher, ceux-là !

Nuit noire. Nous ne voyons plus les cadavres, mais ils sont là toujours, au fond des fossés, sur les talus, sur le remblai de la voie. On les devine dans l'obscurité. Si l'on se penche, ils apparaissent en tas indistincts où ne se marque point la forme des corps. Surtout, on les sent : l'odeur épouvantable épaissit l'air nocturne. Des souffles humides passent sur nous en traînant avec mollesse, imprègnent nos narines et nos poumons. Il semble que pénètre en nous quelque chose de leur pourriture.

Pas une parole dans les rangs ; le bruit de l'innombrable piétinement qui me précède et qui me suit ; des toux brèves, des crachements. Il doit faire froid ; pourtant ma tête et mes mains sont brûlantes, et malgré moi mes pas m'entraînent vers la droite, vers la fraîcheur de l'Aire qui coule au long de la route, et que révèle une buée livide stagnant sous les arbres noirs.

Arrêt imprévu. Les hommes vont donner du nez dans les sacs de ceux qui marchaient devant eux. Bousculade et jurons. Puis des appels :

« Les fourriers ! Les hommes de distribution ! »

C'est bon signe, nous allons cantonner. Une heure d'attente sur place. Puanteur encore, mais plus fade et plus écœurante que tout à l'heure,

quand nous suivions la ligne : il y a des chevaux morts près d'ici.

Deuxnoux-devant-Beauzée. Nous passons devant les voitures à vivres. Lueurs de lanternes qui oscillent ; on entrevoit une face barbue, la lame d'un couteau de boucher au bout d'un avant-bras nu, des quartiers de viande, les boutons d'une capote. La lanterne danse, s'éloigne ; il n'y a plus rien que des formes confuses, qui bougent.

Mais bientôt des flammes brillent au pied des maisons. Les cuisiniers se penchent vers elles, leurs visages éclairés en force, rudes et colorés ; et des ombres gigantesques gesticulent sur les murs.

Nous popotons chez une bergère dont l'homme est au feu. Hier au soir, elle servait des officiers allemands.

« Voyez, messieurs », dit-elle, « ils en ont laissé. »

Et elle nous montre un plat dans lequel se sont figés des restes de choucroute. Elle s'empresse, taille de longues tartines de pain frais (du pain frais !) en appuyant la miche sur son ventre en saillie, verse en nos verres le cidre qu'elle vient d'apporter de sa cave, dans une cruche de grès haute de deux pieds.

« Mais êtes-vous bien sûrs, demande-t-elle, qu'i's n' s'en reviendront point ? »

Ma confiance s'affirme en cette réponse, qui l'estomaque :

« Madame, ne vous en faites pas pour le chapeau de la gamine. »

Hop ! au lit ! De grandes poussées dans la porte de la grange que mes hommes ont déjà barricadée, et qui tient bon.

« Pannechon ! Pannechon ! Saute, mon vieux ! »

Pannechon, c'est mon ordonnance. Je l'entends piétiner le foin, buter contre des dormeurs qui grognent. Puis la porte s'ouvre avec un long geignement. Bouh !... Quelle odeur ! Ça sent le petit-lait, le rat, le pissat refroidi, la sueur des aisselles. C'est aigre et fade, et ça lève le cœur. Qu'est-ce qui pue à ce point-là?

Et tout à coup un souvenir déjà ancien surgit en moi, que cette odeur réveille, et qui m'éclaire : je revois intensément la chambre de l'« assistant » boche, au lycée Lakanal. J'allais quelquefois y passer une demi-heure, pour arriver à parler couramment sa langue. C'était pendant un été torride; il retirait son veston, se mettait à l'aise. Et lorsque je poussais la porte, cette même puanteur m'emplissait le nez, me prenait à la gorge. Lui souriait, la moitié de son visage bouffi derrière ses lunettes à monture d'écaille, me parlait de sa voix grasse et rentrée :

« *Mon Ongle Penchamin !* Fin, fin ; et si rebrésentatifement français ! »

Moi je reculais ma chaise jusqu'à pousser le mur du dos, et je finissais toujours par dire :

« Allons dans le parc, voulez-vous? Nous y respirerons mieux qu'ici. »

Voilà ! Il va falloir dormir dans cette odeur de Boches, s'étendre sur ce foin dans lequel ils

se sont vautrés. Bah !... Puisque c'est une reprise de possession !

« Pannechon ! Qu'est-ce que c'est que ça? »

J'ai saisi un coin de drap qui émergeait de la litière. Je tire, et j'amène à moi un ample manteau verdâtre, à col rouge.

« Flanque-moi ça dehors ! »

Je m'allonge, déploie sur moi ma capote, et ferme les yeux. Bon ! qu'est-ce qui m'entre dans le côté? J'enfonce ma main dans le foin et je sens quelque chose d'anguleux et de dur enfoui profondément. Un déblaiement patient met au jour un coffret de toilette en bois verni, sale camelote, avec une glace au fond du couvercle.

« Pannechon, flanque-moi ça dehors ! »

Ah ! non ! encore une trouvaille ! une boîte de « pâte à faire briller l'acier ». Heureusement, c'est la dernière. Je rabats sur mes yeux ma calote de campagne ; je m'étire en bâillant. On a chaud ; on est bien ; on va « en écraser ». A demain, les Boches !

LUNDI, 14 SEPTEMBRE.

Il pleut. L'étape sera pénible, sous ce ciel pâle et triste. Je me résigne à être mouillé toute la journée.

C'est un dur effort lorsqu'on sait, comme nous, l'accroissement de souffrances qu'est la pluie : les vêtements lourds ; le froid qui pénètre avec l'eau ; le cuir des chaussures durci ; les pantalons

qui plaquent contre les jambes et entravent la marche ; le linge au fond du sac, le précieux linge propre qui délasse dès qu'on l'a sur la peau, irrémédiablement sali, transformé peu à peu en un paquet innommable sur lequel des papiers, des boîtes de conserves ont bavé leur teinture ; la boue qui jaillit, souillant le visage et les mains ; l'arrivée barbotante ; la nuit d'insuffisant repos, sous la capote qui transpire et glace au lieu de réchauffer ; tout le corps raidi, les articulations sans souplesse, douloureuses ; et le départ, avec les chaussures de bois qui meurtrissent les pieds comme des brodequins de torture. Dur effort, la résignation !

Comme hier nous marchons entre deux files de cadavres français. Ils semblent habillés de neuf, tellement la pluie a coulé sur eux. Une semaine, peut-être, que ces hommes sont tombés. Leur chair en décomposition a gonflé démesurément ; ils ont des jambes, des bras énormes et courts, et le drap de leurs vêtements se tend à craquer sur leurs corps boursouflés. Des lignards, puis des coloniaux. Tout à l'heure, nos morts cachaient leur face contre terre ; ceux-ci ont été adossés au talus, tournés vers la route, comme pour nous regarder passer. Ils ont des visages noirs, de grosses lèvres tuméfiées. Beaucoup, parmi nos hommes, les prennent pour des nègres et disent : « Tiens ! des turcos ! »

Je me rappelle surtout un de ces pauvres morts assis au bord de la route. C'était un capitaine de

la coloniale. On l'avait accroupi dans l'herbe, en pliant de force ses jambes sous lui ; mais l'une d'elles, peu à peu, s'était dépliée, et l'on eût dit que le cadavre la lançait en avant, comme s'il dansait un pas désordonné. Il avait le torse renversé légèrement, la figure en plein vers la route, les yeux grands ouverts et sans regard. Mais ce que je remarquai le plus, ce fut sa moustache, une moustache blonde, frisée, légère et charmante. La bouche, au-dessous, n'était plus que deux bourrelets de chair violâtre ; et c'était affreusement triste, cette blonde moustache de joli garçon sur cette face noire décomposée.

Allons ! lève la tête et serre les poings ! Je m'en veux de l'accablement à quoi j'ai cédé une minute. Il faut les regarder, ces morts, et leur demander la force de haïr. Puisque les Boches, avant de fuir, les ont traînés jusqu'au bord de la route, puisqu'ils ont voulu cette macabre mise en scène, nous ferons payer cher le défi que ces brutes nous lancent !

Rage impuissante et maladroite, celle qui fait lever la colère en nos cœurs, et le besoin de la vengeance, au lieu de l'épouvante qu'elle souhaitait inspirer.

Et d'ailleurs, à chaque pas maintenant se trahit leur défaite : des casques bossués, percés par nos balles, crevés ou lacérés par nos éclats d'obus ; des baïonnettes rouillées, des cartouchières béantes et pleines encore de chargeurs. A gauche de la route, dans les champs, des cais-

sons éventrés, des avant-trains en miettes, et des chevaux mutilés, en tas. Dans le fossé, un affût de mitrailleuse fracassé ; on voit l'entonnoir de l'obus qui est tombé là, un 75. Elle devait être en bel état, la mitrailleuse qui tirait sur cet affût! Et les mitrailleurs? Dans un trou ! Des bandes de cartouches, en grosse toile blanche, traînent leurs spirales dans les flaques.

Nous ramassons des bottes pleines d'eau de pluie. Ceux qui les portaient se sont-ils déchaussés pour le plaisir de marcher pieds nus à même la boue? Dans un trou aussi ceux-là ! Et soudain des croix, avec des inscriptions allemandes.

Les voici donc, les Otto, les Friedrich, les Karl et les Hermann ! Chaque croix porte quatre, cinq et jusqu'à six noms. On était pressé ; on les a fourrés dans la terre par paquets.

Une croix plus haute que les autres semble se jeter au-devant de nous ; celle-là ne porte que trois mots, gravés en lourdes capitales :

ZWEI DEUTSCHE KRIEGER.

Un défi encore? Et après? Qui est-ce qui les a tués, vos « deux guerriers allemands »?

Sur la chaussée détrempée, des journaux gisent, des cartes postales, des lettres. Je ramasse une photographie au dos de laquelle une femme à écrit des lignes serrées. Je lis : « Mon Pierre, il y a bien longtemps que nous n'avons eu de tes nouvelles, et me voici très inquiète. Mais je pense

que bientôt vous aurez d'autres victoires, et que je te verrai revenir glorieux à Toelz. Quelle fête alors pour tous !... » Et plus loin : « Le petit a grandi ; il devient fort. Tu n'imagines pas comme il est mignon. Ne reviens pas dans trop longtemps, car alors il ne te reconnaîtrait plus. »

Oui, c'est triste. Mais à qui la faute? Pense à nos morts de tout à l'heure, au capitaine jeté presque en travers de la route. Qu'a-t-il fait, de quoi était-il capable, ce Pierre, ce Boche dont la photographie montre le front bas, les yeux froids, la mâchoire lourde, et qui appuie sa main formidable au dossier du fauteuil sur lequel est assise, souriante et nulle, sa femme? La pitié, à cette heure, serait une lâcheté. Menons dur, et le plus dur possible, puisqu'enfin il faut qu'on en finisse!

Saint-André. Sur un tertre, à la sortie du village, les vestiges d'un poste de secours s'entassent pêle-mêle. Un fouillis de sacs, en peau de vache couverte de poils roussâtres, tous béants, vidés des provisions qui pouvaient s'emporter; des baïonnettes dans leur fourreau noir; des cartouchières décousues; des casques sans pointe; du linge déchiré, maculé de boue et de sang; des enveloppes de pansements, par centaines; des monceaux d'ouate que mouille la pluie, et qui font s'épandre autour d'eux de petites mares teintées de rouge. Les grands arbres plantés sur le tertre semblent se pencher vers ce chaos triste, et les gouttes d'eau qui coulent de leurs branches tombent avec un bruit doux et continu.

Nous passons devant Souilly. Un moulin élévateur d'eau, dont la roue à ailes s'éploie en éventail en haut d'une armature métallique grêle et démesurée. Des maisons muettes, mais que les obus n'ont point démolies : mélancolie de l'abandon, presque aussi poignante que le désespoir des ruines.

Grand'halte sous la pluie, et cantonnement à Sivry-la-Perche, dans une grange à portes vertes qui est comme toutes celles de la Meuse : l'aire battue, autour de laquelle on aligne les fusils debout, avec les équipements accrochés aux quillons ; le grenier qui la domine tout autour, gorgé de paille et de foin, et dont la profondeur se perd aux ténèbres bien avant que le plancher vétuste ait rejoint les poutres de la charpente.

15-17 SEPTEMBRE.

Encore une étape, le camp retranché de Verdun traversé dans toute sa largeur. C'est à Thierville que nous sommes le plus près de la citadelle. Sous un ciel de pluie traversé d'éclaircies nettes, Verdun s'étale, avec ses casernes couvertes de tuiles gaies, les hangars blancs du champ d'aviation et les tours de la cathédrale dressées au-dessus des maisons et des arbres.

Des villages grouillants de troupes. On s'interpelle au passage. Des hommes courent aux fontaines publiques dont l'eau s'épand dans une auge de pierre, avalent un quart à longues gorgées,

emplissent leur bidon. Sérénité à sentir peser le mien à mon côté, un bidon boche que Pannechon m'a apporté hier, et que j'ai suspendu à mon ceinturon.

La Meuse, les bestiaux parqués dans la prairie nue. Puis Bras, Vacherauville.

Trois semaines seulement que je suis passé là ! Est-ce possible? Cela est, et pourtant je ne puis arriver à m'en convaincre : tant de sensations intenses et neuves, une telle richesse d'impressions, et les dangers courus, et toute cette vie insoupçonnée ! Bouleversement autour de moi et en moi ; l'accoutumance après l'hébétude des premiers jours. Trois semaines seulement que je suis passé là, pioupiou vernis frais équipé, et me voici devenu un soldat.

Nous cantonnons à Louvemont, un village plus fangeux que tous les villages fangeux où nous avons passé jusqu'alors. Nous y trouvons du lait, des fromages blancs, de petits pots de miel. Cela aide à digérer les paroles dures que nous a assénées, dès l'arrivée, le capitaine C..., parce que nous montrions des signes de fatigue.

Nous passons à Louvemont une journée pataugeante. Incertitude et flottement. Des batteries lourdes, derrière le village, tirent à intervalles réguliers ; les gros obus ronflent sur nos têtes. Les Allemands ne répondent point.

Quelques heures dans les champs, on ne sait pas pourquoi ; évolutions sans but, formations diluées comme sous des rafales d'artillerie. Prudence

heureuse? Conséquence de renseignements reçus? Toujours est-il qu'une dizaine de marmites dégringolent vers le soir, dans le village où nous venons de rentrer. La dernière tombe sur une maison, de l'autre côté de la rue, au moment où nous allons nous mettre à table. Elle crève le toit, qu'on entend distinctement craquer, passe au travers du plafond, se retourne, met en miettes une chaise sur laquelle le médecin-chef du régiment avait posé sa tunique, et se fiche dans le plancher, sans éclater. Le major n'était pas dans la pièce ; lorsqu'il y est revenu, il a vu ce gros 150 qui tendait vers son lit sa fusée de cuivre, et il est parti chercher une autre chambre.

Ce matin, nous avons quitté le village. On nous a placés d'abord, en ligne de sections par quatre, au flanc d'un ravin caillouteux, parmi des acacias nains.

Je m'étais assis près de Porchon, tellement abruti et las que je tombais, de temps en temps, contre son épaule. Il me semblait que j'avais la cervelle en bouillie et je souffrais comme une brute de mon impuissance à penser. Une seule impression me possédait, tenace et lancinante : la poursuite avait cessé ; les Boches s'étaient arrêtés, quelque part près d'ici, et il allait falloir se battre, dans cette débâcle du corps et du cœur. Je me sentais infiniment seul, glissant chaque minute un peu plus vers une désespérance dont rien ne viendrait me sauver : pas une lettre des

miens depuis le départ, pas un mot d'affection, rien, rien ! Et eux, là-bas, que savaient-ils de moi? Avaient-ils reçu les cartes griffonnées en hâte, entre deux bombardements, pendant une halte au bord d'une route, ou le soir, dans la grange, à la chandelle? Ils ne savaient pas sur quel coin de terre me chercher. Je m'étais battu, et ils ne savaient pas ce que la bataille avait fait de moi. L'anxiété les tenaillait, eux, au long des jours interminables ; et moi, qui préférais la mort à la totale solitude, j'étais privé de leur affection nécessaire.

Nous devions, ce soir-là, prendre les avant-postes à la lisière d'un bois, et j'allais passer deux atroces journées de souffrance et de découragement, deux journées dont je veux que le souvenir me soit une arme sûre contre les épreuves à venir, puisque la force m'est restée alors de tenir quand même, et de ne point me renoncer.

SAMEDI, 19 SEPTEMBRE.

Quarante heures que nous sommes dans un fossé plein d'eau. Le toit de branches tressé en hâte sur nos têtes, et renforcé de quelques brins de paille, a été transpercé en un instant par l'ondée furieuse. Depuis, c'est un ruissellement continu autour de nous et sur nous.

Immobiles, serrés les uns contre les autres en des attitudes tourmentées et raidies, nous grelottons sans rien nous dire. Nos vêtements glacent

notre chair ; nos képis mouillés collent à nos crânes et serrent nos tempes d'une étreinte lente et douloureuse. Nous tenons à hauteur des chevilles nos jambes repliées contre nous ; mais il arrive souvent que nos doigts engourdis se dénouent et que nos pieds glissent au ruisseau fangeux qu'est le fond du fossé. Nos sacs ont roulé là-dedans et les pans de nos capotes y traînent.

Le moindre geste fait mal ; si je voulais me lever, je ne pourrais pas. Tout à l'heure l'adjudant a essayé : il a crié d'abord, tellement fut vive la souffrance de ses genoux et de ses reins ; et puis il est retombé sur nous, s'est laissé glisser au creux marqué dans la boue par son corps, et a repris la posture en boule dans laquelle l'ankylose l'avait raidi.

Tout ce qui s'est passé depuis deux jours m'apparaît pâle et voilé ; c'est comme si j'avais vécu en une atmosphère engourdie, dans quoi seraient mortes toute lumière et toute beauté. Une plainte dolente hululait au vide de mon cœur, douce, et cruellement obstinée, à me rendre fou.

Je me rappelle que nous sommes restés longtemps dissimulés dans un immense fourré. Ma section était auprès des chevaux du bataillon, qu'on avait attachés ensemble, et qui cassaient des branches à chaque fois qu'ils bougeaient. Il devait pleuvoir déjà ; oui, certainement, il pleuvait : j'ai gardé dans les oreilles le bruit des feuilles frémissantes à la chute des gouttes serrées. Et puis nous nous sommes mis en marche. Le soir inerte

et sale prenait insensiblement les bois et les champs. On voyait devant nous de minces colonnes d'infanterie, collées toutes noires au flanc d'une pente nue. Au-dessus, des shrapnells suspendaient des flocons mous et pâles ; on ne les entendait point siffler ; ils éclataient avec un bruit flasque, dont l'étendue taciturne n'était point troublée. Une ferme abandonnée, à notre gauche, étalait ses toits rugueux, écrasés contre terre. Un cavalier allait vers elle, la tête cachée dans le col de son manteau ; et le trot de son cheval glissait, étrangement silencieux.

Nous avons passé une nuit, en réserve, dans le fossé où nous sommes à présent. Nous étions cinq ou six en tas, penchés vers quelques pauvres morceaux de bois que nous avions essayé d'allumer et qui fumaient sans flamber. J'étais d'une gaieté fiévreuse et bavarde ; j'éprouvais la réalité morne de mon épuisement, et je me débattais frénétiquement pour ne point y enfoncer d'un coup, à corps perdu. Cela a duré longtemps, tellement nerveux et désordonné que j'ai senti, parfois, une inquiétude chez ceux qui m'entouraient. Puis un moment est venu où mes plaisanteries malades furent autant d'insultes à la détresse de tous. Alors je me suis tu, et je me suis livré avec une complaisance lâche à la tristesse patiente qui avait attendu son heure.

La pluie tombait sur les feuilles avec le même frémissement monotone. Le bois du foyer avait une plainte sifflante et douce. Et je tenais mon

regard obstinément attaché à la lueur mourante des braises, dont quelques-unes rougeoyaient encore sous les cendres.

Au matin, des coups de fusil ont claqué sur la ligne des avant-postes. Le capitaine m'a envoyé avec deux sections de renfort. Nous avons marché, à la file, dans un layon mal frayé, glissant sur l'argile molle, tombant tous les dix pas, nous traînant à quatre pattes pour atteindre le haut d'un raidillon que j'aurais pu, sans la boue, escalader en deux sauts.

En arrivant, il a fallu s'abriter derrière des troncs d'arbres, parce que les balles criblaient la lisière. Il n'y avait point de tranchées ; les hommes s'étaient allongés au fossé, dans l'eau, et avaient mis leurs sacs devant eux.

La pluie ne cessait pas. Elle flottait sur les vastes labours, où des noyers, de place en place, se serraient en groupes frissonnants. Deux vedettes allemandes arrêtées en avant d'un bois, face à celui que nous tenions, semblaient deux statues de pierre grise. Puis des sections rampantes sortirent du bois et s'avancèrent en plaine, ternes comme le sol et visibles à peine. Nous leur avons tué du monde et elles sont rentrées sous le couvert en laissant au ciel libre de petites masses inertes.

Mais les balles ont continué à siffler. Parfois, un cri montait du fossé et un homme s'en venait vers nous, serrant sa poitrine à deux mains, ou regardant, avec de grands yeux effarés, le

sang couler au bout de ses doigts. Enfin, le calme.

Nous sommes retournés à la réserve, emmenant un de mes caporaux qu'une balle avait atteint dans l'aine et traversé de part en part. Ce fut un dur trajet, par le chemin de boue. Le blessé geignait faiblement, les bras passés aux cous de deux camarades, la tête ballante et la face livide. Les porteurs glissaient, tombaient sur les genoux ; alors une plainte tremblante jaillissait, que j'entendais longtemps encore après qu'elle s'était tue.

Et ce fut une nuit pareille à la première, l'attente silencieuse et grelottante, et les minutes longues comme des heures, et l'appel incessant au jour qui n'arrivait point. Je me suis assoupi peu à peu, et mon corps a pesé, à l'abandon, sur un camarade. Il m'a secoué brutalement avec des paroles de colère : nous devenions méchants. Un peu plus tard, j'ai sursauté à une douleur vive : j'avais roulé jusqu'au foyer presque éteint, et des tisons encore ardents venaient de me brûler la main. La pluie continuait à tomber.

A présent, il fait jour. Nous venons de manger des morceaux de viande froide, mouillée, affadie, aussi quelques pommes de terre vertes trouvées dans un champ et qui ont cuit un peu sous les cendres. On nous a annoncé la relève pour ce soir. Moi je ne l'espère plus. Je ne sais plus. Nous sommes là depuis un très long, très long temps. On nous a mis là ; on nous a dit de rester ; on nous a oubliés. Personne ne viendra. Personne ne pourra

nous remplacer à la lisière de ce bois, dans ce fossé, sous cette pluie. Nous ne verrons plus de maisons avec les claires flambées dans l'âtre, plus de granges bien closes où le foin s'entasse et ne mouille jamais. Nous ne nous déshabillerons plus pour délasser nos corps et les délivrer de cette étreinte glacée. Et d'ailleurs, à quoi bon? Mes vêtements englués de boue, les bandes molletières qui broient mes jambes, mes chaussures raidies, les courroies de mon équipement, est-ce que tout cela maintenant ne fait pas partie de ma souffrance? Cela colle à moi. L'eau; qui a pénétré jusqu'à ma peau d'abord, coule maintenant dans mes veines. Maintenant je suis une masse boueuse, et prise par l'eau, et qui a froid jusqu'au plus profond d'elle, froid comme la paille qui nous abritait et dont les brins s'agglutinent et pourrissent, froid comme les bois dont chaque feuille ruisselle et tremble, froid comme la terre des champs qui peu à peu se délaye et fond.

Hier, peut-être, il était temps encore. En partant hier, nous aurions pu nous défendre, nous ressaisir, réparer. Aujourd'hui, le mal a trop gagné. On ne peut pas réparer tout ce mal. Il est trop tard. Ça ne vaut même plus la pe ne d'espérer....

DIMANCHE, 20 SEPTEMBRE.

« Dis donc, vieux, quand tu auras fini de tirer à toi toute la couverture ! »

Voilà la troisième fois que Porchon me dit la

même chose, depuis que nous nous sommes mis au lit. Je ne réponds pas. Je tâche de faire mon ronflement le plus égal, le plus « nature » possible.

« Hé !... hé, la bûche ! Je te demande quand tu auras fini de tirer à toi toute la couverture ? »

Il insiste, le misérable. Ça mérite un éclat. Il l'a :

« Ah ! non, tu sais, tu m'embêtes à la fin ! Laisse-moi roupiller tranquille ! Reprends-la, ta couverture ; roule-toi dedans, vautre-toi, garde-la pour toi tout seul ; mais laisse-moi roupiller tranquille ! »

Porchon reste silencieux un instant ; puis, d'une voix déjà ensommeillée :

« Dis donc ?

— Quoi encore ?

— On est mieux que dans le bois d'Haumont.

— Plutôt !

— On est mieux que dans la grange de Louvemont.

— Naturellement !... Dis, veux-tu, roupillons. »

Deux minutes après, Porchon ronfle. Moi, je ne peux pas me rendormir. Des images défilent, s'obstinent à me tenir éveillé. Pourquoi diable l'animal a-t-il parlé de ça ? Voilà la machine mise en branle ; Dieu sait quand elle s'arrêtera !

Et je revois tout, les deux journées d'affreux marasme, la relève sous la pluie giclante et furieuse, l'arrivée à Louvemont, un cloaque. J'étais allé dans le cantonnement de la section voisine, parce qu'il y avait en avant de la grange une pièce car-

relée, avec une cheminée. Des fagots flambaient en ronflant et craquant. Nous nous étions mis nus jusqu'à la ceinture, et la lueur chaude du brasier coulait sur les poitrines, les dos et les épaules. Assis sur une botte de paille, tendant ses mains ridées à la flamme, un vieux soldat à barbe blanche rêvait. J'allai à lui ; je lui parlai :

« Eh ! bien ! Le M..., on est mieux? On se sent revivre?

— Oh ! oui, mon lieutenant. Mais ça a été dur, très dur.... »

Et il répéta encore, à voix basse, comme revivant en lui ses récentes souffrances : « Très dur ».

Pauvre vieux ! Il avait fait déjà la campagne de 70, comme engagé volontaire. Il s'était expatrié depuis. Il y avait trente ans, je crois bien, qu'il était notaire en Californie, lorsque cette guerre a éclaté. Et lorsqu'il a su la France attaquée encore, et menacée, il a tout quitté ; il s'est engagé à nouveau, dans un beau régiment de combat, et il a répété qu'il était resté robuste, et leste, et résistant, pour qu'on l'envoyât face aux Boches avec le premier renfort. Il nous a rejoints dans les bois, à l'heure même où nous allions partir pour ces avant-postes de cauchemar : et ce furent ses deux premières journées de front. Pauvre vieux ! Il a soixante-quatre ans.

La nuit d'après, Pannechon m'avait fait un lit de foin moelleux et profond, au moment où je partais pour la popote. Le repas fini, je regagnais la grange en chantant à mi-voix, jouissant à l'avance

de la nuit tiède et reposante. J'entrai, en tâtonnant dans l'obscurité. Bon, voici l'échelle.... Un, deux, trois pas ; ce doit être là. Et, en effet, je tenais l'étui de mon revolver, mon sac de toile ; j'avançais mes mains pour reconnaître le creux artistement arrondi, capitonné de toutes parts, lorsque j'ai touché quelque chose de ferme et de plein, une large surface unie quoique rugueuse un peu. En même temps, une voix sortait du foin et prononçait avec placidité :

« Eh ! l'ami, quand tu en auras assez, d'me p'loter l'derrière, faudra d'mander aut'chose ! »

Un de mes poilus avait trouvé la place accueillante, et se l'était appropriée. Excuses bafouillantes et comiques après qu'il m'eut reconnu. Nous avons élargi le creux, puis dormi à côté l'un de l'autre, huit heures à la file.

Ce matin, le régiment a fait une étape facile, par Douaumont, Fleury, Eix, à travers une région montueuse et boisée, où les forts étalaient leurs levées de terre envahies d'herbes, et laissaient entrevoir des coupoles écrasées. Nous avons traversé la ligne de Verdun à Conflans, marchant sur la poussière de charbon mouillée. Devant la maison du garde-barrière, en briques noircies par la fumée, des tournesols géants épanouissaient leurs corolles jaunes à cœur noir, que la pluie avait faites plus éclatantes et royales. Nous croisions des escouades de territoriaux avec des outils sur l'épaule, des artilleurs de forteresse massifs, de lentes carrioles paysannes chargées de fourrage,

de troncs d'arbres, de fûts de vin. Au bord des routes, des baraques de planches surgissaient, dont les portes s'ornaient d'écriteaux cloués : *Villa Joyeuse*; *Château des Bons Enfants*; *Villa Piccolo.* Il y avait même des écriteaux en vers, comme celui-ci :

On ne pleure jamais chez nous ;
On y boit souvent un bon coup.
La guerre n'est pas toujours moche,
Et l'on battra tous ces sales Boches.

On voyait aussi des cabanes faites avec des rondins assemblés, que tapissaient des branches de sapin choisies parmi les plus touffues. On avait tourné la pointe des aiguilles vers la terre, pour que l'eau des pluies coulât sans traverser et ne mouillât point la couche de paille. Toutes ces « cagnas » s'étageaient en lignes capricieuses, suivant les méandres des talus, jusqu'au sommet d'une croupe qui dominait la route à droite. Et les portes béantes criblaient la hauteur de taches noires violentes, tandis que le vert foncé des branches assemblées faisait de grandes nappes irrégulières, plus claires au voisinage de la route, plus sombres vers le faîte de la colline, où elles se fondaient dans l'obscurité mystérieuse du sous-bois.

Et nous sommes arrivés à Moulainville, où le fourrier a découvert une maison vide, pas encore trop sale, pas encore trop chambardée, parce que le propriétaire est mobilisé près d'ici et y passe

de temps en temps. Justement, il est venu, pendant que nous étions à table, un grand Meusien au visage coloré, au poil raide, énorme et lourd dans son manteau d'artilleur. Il nous a conduit lui-même, Porchon et moi, dans une chambre au parquet geignant et, nous montrant un lit d'une hauteur immodérée, nous a dit :

« Vous coucherez ben là si vous voulez, mais j'peux point vous donner d'draps, là. »

Des draps ! Il en avait l'air tout penaud, ce brave homme d'artilleur. Des draps ! Nous n'y avons guère songé, tout à l'heure, lorsque nous avons escaladé notre couche en nous cramponnant aux rideaux. Des draps ! Est-ce qu'il regrette l'absence de draps, l'heureux ronfleur qui sue à mon côté, entre la couette et l'édredon ? C'est vrai qu'il fait chaud. Il fait même trop chaud ; chaud dans le dos, chaud au ventre, chaud partout. Je suis mouillé de la tête aux pieds. C'est dans un bain que je m'endors.

LUNDI, 21 SEPTEMBRE.

Le cycliste de la compagnie, un Parigot des Gobelins, m'éveille en braillant à mes oreilles :

« Est-ce que mon lieutenant veut déjeuner ? »

Il nous apporte deux bols de café noir, avec deux tranches de pain grillé, longues, dorées, croustillantes rien qu'à les voir.

Cette nuit d'étuve m'a considérablement abruti. J'ai le corps flasque, la langue épaisse, la peau du

crâne agacée. Porchon ne peut même pas ouvrir les yeux ; son front se plisse ; il tire sur ses paupières avec application, mais elles battent, lourdes, et se referment.

Toute cette journée est molle, et mélancolique de cette mollesse. Je déambule par les rues boueuses, à pas traînants. Qu'est-ce que je vais faire? Dans deux heures, nous allons manger. C'est une occupation. Mais d'ici là?

D'ici là, je vais de porte en porte, quémandant un poulet, des confitures, du vin, « n'importe quoi, ce que vous aurez ». Je ne trouve que quelques oignons et une bouteille d'anisette « fantaisie », doucereuse et faiblarde, enlevée de haute lutte, au prix fort.

L'adjudant, que je rencontre, m'offre un pernod. Un quart d'heure après, le commandant C... m'appelle, me fait entrer dans la maison où il popote avec le porte-drapeau. Des cuistots sont là, qui ouvrent des boîtes de conserves et découpent de la viande. Il les secoue :

« Allez, ouste ! Un coup de torchon, trois verres, et « la » bouteille, avec une carafe d'eau fraîche ! »

Encore un pernod ! Ah ! ça, mais... Mon abrutissement croît. Je regagne notre chambre, où je retrouve un Porchon ensommeillé, affaissé sur une chaise et les yeux dans le vide. Qu'est-ce que nous allons faire?

« Un écarté, veux-tu? »

Il déplie le bout de journal qui enveloppe les

cartes grasses, et nous nous mettons à jouer :

« Le roi !... Passe... atout... atout....

— Ah ! zut ! Qu'est-ce que tu veux faire avec des jeux pareils?

— Le roi... atout... atout.... »

J'ai une veine insolente. Porchon jette ses cartes et crie :

« Je ne marche plus ! Je ne marche plus! Tu me dégoûtes.... Ah ! et puis après tout, je m'en fous. Vivement ce soir qu'on se couche ! »

Moi aussi, je m'en fous ; moi aussi, je ne pense qu'à dormir. Une nuit comme la dernière, après nos rudes fatigues, ce n'est pas assez, ou c'est trop. Encore une, plus qu'une, et nous aurons retrouvé toute notre souplesse, toute notre alacrité. Et nous l'aurons, cette nuit, et peut-être d'autres après : on nous a fait espérer quelques jours de repos, dans un cantonnement tranquille, sur la rive gauche de la Meuse.

Cinq heures du soir. Un ordre : « Il est probable que la ...e division d'infanterie fera mouvement cette nuit. Presser la soupe ; se tenir prêts à partir. »

Ça y est ! Il paraît qu'une division de réserve s'est laissée bousculer à la trouée de Spada. Il faut aller réparer : fini du repos attendu, et presque promis !... Encore un effort vers la résignation, vers l'adhésion totale à tous les ordres qu'on nous donnera, quels qu'ils doivent être, le coup de reins qui remonte le sac dont le poids devient lourd aux épaules.

Départ huit heures. Longue étape nocturne. Nous traversons des villages : Châtillon-sous-les-Côtes, Watronville, Ronvaux. Tout ça est plein de soldats dont on sent la foule grouiller dans les ténèbres. De minces rais de lumière jaillissent par les fentes des vieilles portes de granges ; des flammes claires montent au pied des maisons, lèchent les marmites que surveillent des hommes accroupis.

« Où qu'on est ? » demandent les nôtres.

Et des voix répondent :

« A Paname !

— Dans la Meuse !

— Si on te l'demande, tu diras qu'tu n'en sais rien ! »

Haudiomont encore. La nuit s'avance ; les feux des cuisines s'éteignent ; de temps en temps, le vent fait surgir des braises une courte flamme qui sursaute, vacille et meurt.

Et nous entrons dans la forêt d'Amblonville, immense et noire.

La route pâle file à perte de vue entre les arbres, qui la menacent à droite et à gauche de leurs masses énormes, semblent s'avancer au-devant les uns des autres, pour crouler sur nos têtes et nous écraser. Une oppression grandit en moi. Nous avons marché d'abord au sud-ouest, puis au sud-est ; maintenant, nous marchons à nouveau vers le sud-ouest. Il y a trois heures que nous sommes là-dedans. Je titube, je sombre dans une vase de plus en plus épaisse. A quand l'arrivée ?

Enfin le ciel gagne sur les arbres, et la nuit s'éclaire peu à peu, en même temps que je respire plus large. Il n'y a pas de lune ; des étoiles innombrables et douces. Une sentinelle, à un carrefour bat la semelle. On la questionne :

« Y a-t-il des Boches, par ici? »

Elle répond :

« Paraît qu'oui. Même qu'y a des chances pour qu'on s'tamponne demain.

— Où qu' c'est ici?

— Ferme d'Amblonville.

— C'est loin encore, un patelin?

— Mouilly, deux, trois kilomètres ; v's y tournez l'dos.

— Et allez donc !... !...

!... »

Les hommes ronchonnent.

; mais je crie :

« Silence, derrière ! Aubert, Lardin, tenez-vous pénards : ça pourrait mal finir, cette petite chanson-là ! »

Arrêt brusque, piétinement sur place. Nous y sommes : Rupt-en-Woëvre. Le régiment forme les faisceaux dans un champ, au seuil du village. Je ne comprends rien à la situation ; je m'oriente à peine. Il est deux heures du matin.

Nous sommes transis. Nous nous accotons dos à dos, Porchon et moi, tapant nos pieds l'un contre l'autre, en attendant le jour. Le froid monte le long des jambes et nous raidit. Impossible d'y tenir. Je fais les cent pas sur un chemin en pente

que bordent des granges. De temps en temps, un homme entr'ouvre une porte et se faufile. Ma foi, tant pis! Je me glisse, moi aussi, dans une grange : ils sont déjà une trentaine là-dedans. J'y passe une heure, deux peut-être, assis moitié sur un sac, moitié sur un troufion qui se secoue et grogne.

L'aube, blanche et froide. Nous allumons du feu et cherchons à nous réchauffer. Les inévitables patates charbonnent sous la braise.

VI

DANS LES BOIS

MARDI, 22 SEPTEMBRE.

Je commence quelques lettres, les doigts gourds, le nez mouillé :

« Je ne sais pas comment je vis ; mais à vrai dire, ma résistance m'étonne moi-même. Elle est étrange et merveilleuse, la facilité à s'adapter que je constate chaque jour chez les plus simples d'entre nous. Notre rude vie nous a façonnés, et pris pour tout le temps qu'elle durera. Il semble, à présent, que nous soyons nés pour faire la guerre, coucher dehors par n'importe quel temps, manger chaque fois qu'on trouve à manger, et tout ce qui se peut manger. Vous avez une nappe sur votre table? Des cuillères, des fourchettes, toutes sortes de fourchettes, pour les huîtres, pour les fruits, pour les escargots, et quoi encore? Vous changez d'assiette à chaque plat, est-ce drôle ! Vous avez des verres de toutes les tailles, de toutes les formes, et si fragiles qu'on les casserait en les serrant un peu fort dans ses mains. Et vous buvez votre café, n'est-ce pas? dans des tasses fines, qui ne sont pas

les mêmes que celles dans quoi vous buvez, par exemple, le thé? Comme c'est compliqué, tout ça ! Nous avons, nous autres, notre couteau de poche, notre quart, et nos doigts. Et ça suffit... »

Interruption : une femme arrive, maigre et sale, qui pousse devant elle une fillette à cheveux jaunes dont les paupières rouge vif sont collées de chassie. Le docteur, consulté, prescrit un collyre.

« Et qu'est-ce que j'vous dois, comme ça, monsieur le médecin ? demande la femme.

— Mais rien du tout, madame. »

Alors elle tire de dessous sa pèlerine une bouteille poussiéreuse, et dit :

« Faut tout d'même ben que j'vous « récompinse ». N'y en a pus beaucoup, mais l'boirez ben. Il est bon ; oh ! mais oui là. »

C'est du vin de Toul, piquant, grêle, et d'alcool sec. Avec des fromages de tête de cochon, moulés en dôme dans un bol qu'on retourne sur une assiette, nous avons un déjeuner rare.

L'après-midi, départ pour les avant-postes. Nous dépassons une bande d'éclopés, sans armes, capotes ouvertes, presque tous soutenant leur marche d'un bâton. Parmi eux, je reconnais un camarade d'avant la guerre. Mouvement de plaisir, joie à parler de souvenirs communs, puis regrets mélancoliques. Voyant qu'il fait partie d'un des régiments qui ont molli à la poussée des Boches, je lui demande :

« Mais qu'est-ce que vous avez foutu? »

Il a un grand geste las :

« Des masses d'infanterie ; une trombe d'obus ;

pas de canons chez nous pour nous soutenir.. Tiens, mon vieux, ne parlons pas de ça. »

Après la dernière nuit, qui fut glaciale, une journée de soleil brûlant. Je suis chaussé de minces souliers ridicules, dont le cuir se rétrécit à mesure que mes pieds gonflent : j'évite les cailloux.

A droite de la route, des prairies font une grande nappe verte et fraîche, jusqu'à des hauteurs envahies d'arbres drus. Ils couvrent les sommets de leurs frondaisons exubérantes, et semblent crouler jusqu'aux bas des pentes.

« Par un ! dans le fossé. »

C'est signe que nous entrons dans la zone battue par les canons allemands. On grimpe. On traverse un village, Mouilly, accroché au flanc d'une pente. Presque toutes les maisons alignent leurs façades plâtrées du même côté, à gauche. De l'autre côté, des prés dévalent, s'aplanissent, et cessent à l'endroit précis où le sol remonte, et où viennent déferler les dernières frondaisons qui tombent en cascade du faîte des hauteurs. Trous d'obus énormes, autour desquels la terre soulevée s'est figée en lourdes vagues, et que ceignent d'une ceinture lâche des mottes brunes pareilles à des éclaboussures.

Des bois. Quelques shrapnells éclatent devant nous, loin. Dans le fossé, une grande auto grise à lettres dorées, une roue arrachée, des marques de projectiles dans la tôle peinte : c'est une voiture d'un grand bazar de Leipzig.

Nous relèvons un régiment de la division, aux abords de la route Mouilly-Saint-Rémy, à la lisière du bois. Il y a eu combat. Nos 75 font pleuvoir une dégelée de fusants, en barrage, à cinq cents mètres en avant de nous. Nous regardons cela, Porchon, moi, et les deux officiers que nous allons remplacer : deux crânes soldats, et qui parlent avec simplicité de la bataille qu'ils viennent de vivre. L'un, grand, osseux, la peau tannée, des yeux noirs presque fiévreux sur un nez bossu, s'exprime à mots rares et précis ; il passe les consignes. L'autre, petit, un peu bedonnant, un front lisse, des yeux rieurs, des joues roses, une barbe brune frisée, raconte des horreurs avec bonhomie, et nous prévient, « en bon camarade », que nous pourrions bien laisser là notre peau.

La pétarade des 75 nous casse la tête ; parfois un fusant boche siffle raide et cingle les arbres d'une volée de mitraille. Nous prenons place dans ce tumulte : je tiens avec ma section cent cinquante mètres à peu près du fossé de lisière, déjà plein de cadavres. Je dis à mes hommes :

« Débouclez les outils, en vitesse, et creusez le plus que vous pourrez. »

La nuit tombe. Le froid devient vif. C'est l'heure où, la bataille finie, les blessés qu'on n'a pas encore relevés crient leur souffrance et leur détresse. Et ces appels, ces plaintes, ces gémissements sont un supplice pour tous ceux qui les entendent; supplice cruel surtout aux combattants

qu'une consigne rive à leur poste, qui voudraient courir vers les camarades pantelants, les panser, leur dire des paroles de réconfort, les porter dans un abri où flambent des bûches, et qui ne le peuvent, et qui restent là sans bouger, le cœur serré, les nerfs malades, tressaillant aux appels éperdus que la nuit jette vers eux, sans trève :

« A boire !

— Est-ce qu'on va me laisser mourir là?

— Brancardiers !

— A boire !

— Ah !

— Brancardiers !... »

J'entends de mes soldats qui disent :

« Oui, qu'est-ce qu'ils foutent, les brancardiers?

—

!

— C'est comme les flics ; on n'les voit jamais quand on a besoin d'eux. »

Et devant nous la plaine entière engourdie d'ombre semble gémir de toutes ces plaies qui saignent et ne sont point pansées.

Des voix douces, lasses d'avoir tant crié :

«

?

— Maman ! Oh ! maman !

— Jeanne, petite Jeanne.... Oh ! dis que tu m'entends, ma Jeanne?

— J'ai soif... j'ai soif... j'ai soif... j'ai soif!... »

Des voix révoltées, qui soufflettent et brûlent :

« Je ne veux pourtant pas crever là, nom de Dieu!

— Les brancardiers, les brancardiers !.... Brancardiers ! . ! !

—

?

— Les copains, dites, les copains, foutez-m'en une dans la peau, une bonne !... Aah !... »

Un Allemand (il ne doit pas être à plus de vingt mètres) clame le même appel, interminablement :

« *Kamerad! Franzose! Kamerad! Kamerad! Franzose!* »

Et plus bas, suppliant :

« *Hilfe! Hilfe!* »

Sa voix fléchit, se brise dans un chevrotement d'enfant qui pleure ; puis ses dents crissent atrocement ; puis il pousse à la nuit une plainte bestiale et longue, pareille à l'aboi désespéré d'un chien qui hurle vers la lune.

Affreuse, cette nuit. A chaque instant nous sautons sur nos pieds, Porchon et moi. Des coups de feu tout le temps. Et ce sacré froid !

MERCREDI, 23 SEPTEMBRE.

On vient nous relever. Nous partons, marchant à travers bois, dans une zone où les taillis ont été rasés, et où l'on se voit de loin. De la rosée sur la mousse, du soleil à travers les branches.

Pendant une halte, sacs à terre, fusils dessus, des exclamations joyeuses dans ma section :

« Tiens ! Vauthier !

— Mince alors ! Raynaud !

— Sans blague... Baurain !

— Pas possible ! Vous v'là déjà ? Et nous qu'on vous croyait salement amochés !... Quoi qu'vous avez fait ?... D'où qu'vous v'nez ? »

Les trois hommes se présentent à moi, me rendent compte qu'ils rejoignent à la date du jour. Je suis content, parce que tous les trois sont parmi mes meilleurs soldats, intelligents, dévoués, et braves.

Supprimé par la censure.

Supprimé par la censure.

En allant vers Mouilly, nous revoyons l'auto grise au bord de la route. Un peu plus loin, les rangs s'écartent d'eux-mêmes pour ne point bousculer un cheval blessé. C'est une bête splendide, au poil noir brillant, aux formes musclées et fines. Des balles de fusant l'ont atteinte au poitrail et dans le haut d'une jambe de devant, qu'elles ont brisée ; du sang coule jusqu'au sabot et tache la poussière de la route ; des ondes de souffrance frémissent le long des flancs ; un tremblement continu agite la jambe fracassée. Et nous nous sentons remués comme par une agonie humaine devant ce bel animal debout et pantelant, qui est en train de mourir, et qui attache sur nous qui passons le regard émouvant et doux de ses grands yeux sombres.

Plus nous approchons du village, plus les blessés deviennent nombreux. Ils s'en vont, par groupes, cherchant l'herbe moins rugueuse à leurs pieds, l'ombre moins cuisante à leurs plaies. Quelques Boches mêlés aux nôtres : un géant blond, rose avec des yeux bleus, soutient un petit fantassin français, noir de peau et riche de poil, qui boitille et rit de toutes ses dents blanches. Il crie à l'Allemand, avec un regard drôle vers nous :

« Est-ce pas, cochon, qu't'es un bon cochon ? »

L'autre répond, avec un hochement de tête :

« Che gomprends. Gochon, pon gochon, che gomprends. »

Et il sourit de toute sa face grasse et vermeille, heureux d'une familiarité dont la seule bienveil-

lance lui importe, vil et répugnant comme presque tous ses pareils, une fois qu'ils sont pris et se sentent à la merci d'un vainqueur.

Mouilly. On voit d'autres routes qui descendent des bois, et par lesquelles, lentement, cahin-caha, des blessés et des blessés encore s'en viennent au village. Les postes de secours, dans les granges, accumulent les linges et les tampons d'ouate sanglante, qui débordent jusque sur la chaussée ; les portes ouvertes nous jettent des hurlements brusques, et l'odeur de l'iodoforme nous prend aux narines.

Autour de l'église, dont les vitraux ont sauté aux explosions des obus, le petit cimetière étage ses tombes moussues, ses croix forgées que ronge la rouille ; des fosses récentes ouvrent dans la terre des entailles fraîches, dont les parois gardent encore la trace des coups de pic qui les ont faites. Et vers ces fosses des brancardiers s'acheminent, deux par deux, balançant, au rythme égal de leur marche, des civières, des claies, des échelles, sur quoi s'allongent, rigides sous la toile rude qui les enveloppe, des cadavres.

Nous nous arrêtons près de la ferme d'Amblonville, dont les bâtiments vastes et lourds s'étalent au fond d'un cirque large, humide et verdoyant, sur lequel ils règnent. La route de Mouilly finit là : nous la voyons maintenant devant nous ; elle franchit un ruisseau sur un petit pont de pierre, à côté d'une mare dans laquelle se reflètent des arbres fins ; puis elle rampe, toute mince, à la

lisière des bois, passe auprès d'un moulin à demi enfoui sous les feuilles, et s'accroche à la hauteur abrupte qui nous cache le village.

Un peu en arrière de la crête, des batteries de 75 en position tirent à coups très espacés, en avares, Plus bas, la masse des attelages, conducteurs. chevaux, avant-trains, bouge d'une continuelle agitation sur place, pareille aux remous qui montent du fond des fleuves.

Nous pouvons faire du feu. Les pommes de terre, sous les cendres chaudes, recommencent à dorer et noircir. Et nous mangeons, par habitude, en dépit des malaises variés, dyspepsie, entérite ou dysenterie, dont nous souffrons tous, peu ou prou, depuis un mois.

Deux aéros boches, l'après-midi, viennent rôder sur nous. Nos obus filent vers eux, comme de prodigieuses fusées d'artifice dont on ne verrait pas le sillage lumineux ; les flocons des éclatements, que pique un bref point d'or, les poursuivent, les cernent d'une théorie flottante et neigeuse. Mais ils continuent leur vol circulaire d'oiseaux de proie qui fouillent l'espace, et voient. Des éclats ronflent, tombent autour de nous, s'enfoncent dans le sol. Il y en a un qui tape sèchement, tout près. Le cycliste a un sursaut vif, puis regarde son pied et dit :

« Pas de bobo ! C'est ma semelle qu'est coupée. »

Il s'allonge dans l'herbe où il somnolait, agite sa main au-dessus de sa tête, vers les obus qui sifflent toujours, et crie :

« Eh ! là-haut, pas d'imprudences ! »

Après quoi, il étale son mouchoir sur ses yeux pour les abriter du soleil, ronchonne là-dessous, d'une voix lointaine et grave :

« Pour une paire de baths pompes que j'avais, la v'là foutue ! c'est à vous dégoûter d'marcher »; — et prolonge un ronflement régulier, serein, magnifique.

Une heure plus tard, des marmites à fumée noire tombent sur la crête, du côté des batteries. Trois dépassent la crête et viennent éclater un peu au-dessus des attelages. On voit d'ici des chevaux minuscules qui se cabrent, des hommes qui courent, gros comme des insectes, et enfin toute la masse s'ébranle, s'étire en un ruban large et plat, qui glisse très vite vers la gauche et disparaît sous les arbres. Les pièces sont restées en position.

Ce soir, la fin du jour est infiniment limpide et belle sur le vallon. Le ciel pâlit au zénith, et mes yeux cherchent sans se lasser la caresse ineffable du couchant, errant de l'émeraude froide et transparente aux ors qui s'échauffent jusqu'à l'ardeur flambante de l'horizon, sans rien perdre de leur fluidité.

JEUDI, 24 SEPTEMBRE.

La moitié de la compagnie a cantonné à la ferme. Le sort m'a favorisé, et j'ai dormi, en égoïste, quatre heures dans le foin. Nous étions, il est vrai, dans une grange immense où passaient des cou-

rants d'air gelés, et que le bruit d'un va-et-vient continuel, les clameurs de disputes à propos d'une place meilleure, d'un bidon disparu, d'un fusil substitué à un autre, ont faite inaccueillante et mal propice au sommeil. A l'aube nous sommes retournés sur le pré. L'attente a recommencé ; nous ne savons toujours rien.

Dix heures. Un ordre arrive : « Préparer la soupe, tout de suite si l'on veut espérer la manger, et se tenir prêts à partir au premier signal. »

Les cuistots sont de mauvaise humeur, parce qu'ils ont touché aux distributions des haricots secs, qui résistent à la cuisson avec une opiniâtreté décourageante :

« Pas la peine de s'esquinter ! En v'là encore qu'on bouffera avec les ch'vaux d'bois !

— A moins qu'les copains veulent becqueter des shrapnells ! »

Je dis à ceux de ma section :

« Faites toujours griller la viande. On la mangera en route si l'on est obligé de décamper. »

« Sac au dos ! » C'était prévu. Direction, Mouilly, évidemment.

Chose extraordinaire, on n'entend aucun bruit de bataille, pas un coup de fusil, pas un éclatement de marmite. Et pourtant voici un sous-officier de chasseurs à cheval, agent de liaison au régiment, qui vient vers nous au petit trot, la tête enveloppée de bandes rougies. Il est un peu pâle, mais droit sur sa selle et souriant. On lui crie :

« Touché ? »

Il jette en passant :

« Un rien ! C't'un éclat qui m'a raboté l'crâne. »

Des questions le poursuivent :

« Dis, eh ! dis, l'homme au bourrin, c'est malsain par là ? »

Il répond, à demi retourné :

« Un peu, fiston ! Espère seulement cinq minutes et tu l'demanderas pour voir à tous les amochés qu'tu rencontreras à Mouilly. »

Dans le village, des officiers à brassard courent en gesticulant. Deux autos nous croisent, à toute allure, qui soulèvent la poussière en lourdes volutes.

Et des blessés se traînent, déséquipés, presque tous sans fusils, dépoitraillés, guenilleux, les cheveux collés de sueur, hâves et sanglants. Ils ont improvisé des écharpes avec des mouchoirs à carreaux, des serviettes, des manches de chemises ; ils marchent courbés, la tête dolente, tirée de côté par un bras qui pèse, par une épaule fracassée ; ils boitent, ils sautillent, ils tanguent entre deux bâtons, traînant derrière eux un pied inerte emmailloté de linges. Et nous voyons des visages dont les yeux seulement apparaissent, fiévreux et inquiets, tout le reste deviné mutilé sous les bandes de toile qui dissimulent ; des visages borgnes, barrés de pansements obliques qui laissent couler le sang au long de la joue et dans les poils de la barbe. Et voici deux grands blessés qu'on porte sur des brancards, la face cireuse, diminuée, les narines pincées, les paupières closes et meurtries, les mains exsangues crispées aux

montants de la civière ; derrière eux, des gouttes larges marquent la poussière d'une trace régulière et sombre. Aux porteurs, les autres blessés demandent :

« L'ambulance? Où qu'y a l'ambulance?

— Où c'est-y qu'on vous évacue?

— Dis, grand, tu l'sais, toi, si y a des bagnoles?

— Donne ton bidon, dis, donne-le !... »

Mes hommes, qui voient et entendent cela, s'énervent peu à peu. :

« . !

! »

Des loustics plastronnent :

« Eh ! Binet, tu les as numérotés, tes abatis?

— Ah ! ma mère, si tu voyais ton fils !

— A moi la bonne blessure ! Messieurs les Boches, un billet pour Nice, la Côte d'Azur, les casinos, ousqu'on r'mue l'or avec des p'tits rateaux !

— Sans blague, t'as des économies?

— Et comment ! Avec un pélot par jour, quand on fait pas d'folies, faut pas longtemps pour dev'nir millionnaire. »

Mais leur gaieté voulue ne trouve point d'écho. Le silence retombe ; un malaise grandit. Et soudain, quelques fusants miaulent, hargneux, sur les bois.

« Par un ! dans le fossé. »

Nous frôlons les branches, nous nous empêtrons dans les ronces. L'herbe étouffe le bruit de notre marche, qui tout à l'heure sonnait clair sur la route.

« Couchez-vous ! »

Il est bien temps. Ça vient de claquer juste sur nous ; des cailloux ont jailli ; j'ai perçu derrière moi deux cris presque simultanés ; mes oreilles tintent ; une odeur âcre flotte.

« Mon lieutenant ! Ça y est, le baptême ! Regardez-moi ces deux jolis petits trous-là ! »

Je me retourne, et vois la bonne figure un peu pâle, un peu anxieuse, joyeuse pourtant, d'un caporal qui a rejoint au dernier renfort ; il a débouclé son sac, tout en marchant, et me montre deux trous ronds qui ont percé le cadre, au sommet. Je lui dis :

« Vous retrouverez sûrement les balles dans le linge. Ça se garde, ces souvenirs-là. »

Et pendant ce temps, Gaubert, un de mes hommes, félicite à la fois et gourmande son quart, bossué, troué, lamentable, mais qui, au fond de la musette, vient de protéger sa cuisse :

« Bravo, mon quart ! Bravo, c't'ami ! T'as pas voulu qu'Gaubert soye évacué ; t'as pris à sa place ; t'es gentil... Mais dans quoi qu'tu veux qu'i' boive à présent, Gaubert? Dans quoi qu'tu veux qu'i' boive, hein? J'te l'demande ! »

Et c'est Gaubert qui conclut pour son quart, en le remettant, pieusement, dans sa musette :

« I' boira à même son bidon, tiens, panouille ! »

Écoutez ! Il me semble, à présent, que j'entends le bruit d'une fusillade. Cela donne l'impression d'être infiniment lointain ; mais ce doit être assez

près de nous, très près peut-être ; c'est la crête, à droite, qui arrête le son. Porchon marche à côté de moi, puisque je suis avec la section de tête. Je lui demande :

« Tu entends?

— Quoi donc?

— La fusillade.

— Non. »

Comment est-ce possible qu'il n'entende pas? A présent, je suis sûr de ne pas me tromper. Cette espèce de pétillement très faible et qui pourtant pique mes oreilles sans interruption, c'est la bataille acharnée vers laquelle nous marchons, et qui halète là, de l'autre côté de cette crête que nous allons franchir. Allons-y ; dépêchons-nous. Il faut que nous nous y lancions, tout de suite, au plein tumulte, parmi les balles qui filent raide et qui frappent. C'est nécessaire. Car les blessés qui s'en venaient vers nous, d'autres, d'autres, d'autres encore, c'est comme si, rien qu'en se montrant, avec leurs plaies, avec leur sang, avec leur allure d'épuisement, avec leurs masques de souffrance, c'est comme s'ils avaient dit et répété à mes hommes :

« Voyez, c'est la bataille qui passe. Voyez ce qu'elle a fait de nous ; voyez comme on en revient. Et il y en a des centaines et des centaines qui n'ont pas pu nous suivre, qui sont tombés, qui ont essayé de se relever, qui n'ont pas pu, et qui agonisent dans les bois, partout. Et il y en a des centaines et des centaines qui ont été frappés à

mort, tout de suite, au front, au cœur, au ventre, qui ont roulé sur la mousse, et dont les cadavres encore chauds gisent dans les bois, partout. Vous les verrez, si vous y allez. Mais si vous y allez, les balles vous tueront, comme elles ont fait eux, ou elles vous blesseront, comme elles ont fait nous. N'y allez pas ! »

Et la bête vivante renâcle, frissonne, et recule.

« Porchon, regarde-les. »

J'ai dit cela tout bas. Et, tout bas aussi, il me répond :

« Mauvais ; nous aurons du mal tout à l'heure. »

C'est qu'en se retournant il a, du premier regard, aperçu toutes ces faces anxieuses, fripées d'angoisse, nouées de grimaces nerveuses, tous ces yeux agrandis et fiévreux d'une agonie morale.

Derrière nous, pourtant, ils marchent ; chaque pas qu'ils font les rapproche de ce coin de terre où l'on meurt aujourd'hui, et ils marchent. Ils vont entrer là-dedans, chacun avec son corps vivant ; et ce corps soulevé de terreur agira, fera les gestes de la bataille ; les yeux viseront, le doigt appuiera sur la gâchette du Lebel ; et cela durera, aussi longtemps qu'il sera nécessaire, malgré les balles obstinées, qui sifflent, et chantent sans arrêt, et souvent frappent et s'enfoncent avec un horrible petit bruit mat qui fait tourner la tête, de force, et qui semble dire : « Tiens ! regarde. » Et ils regarderont ; ils verront le camarade s'affaisser ; ils se diront : « Tout à l'heure, peut-être, ce sera moi ; dans une heure, dans une minute, pendant cette

seconde qui passe, ce sera moi. » Et ils auront peur dans toute leur chair. Ils auront peur, c'est certain, c'est fatal ; mais, ayant peur, ils resteront. Et ils se battront, corps dociles, parce qu'ils éprouveront que cela est dû, et aussi, parbleu ! parce qu'ils sont des hommes.

Ligne de sections par quatre, sous bois, gravissant la pente. Je réagis mal contre l'inquiétude que m'inspire la nervosité des soldats. J'ai confiance en eux, en moi ; mais je redoute, malgré que j'en aie, quelque chose de vague, d'impossible à prévoir, l'affolement, la panique, est-ce que je sais? Comme nous montons lentement ! Mes artères battent, ma tête s'échauffe.

Ah !...

Violente, claquante, frénétique, la fusillade a jailli vers nous comme nous arrivions au sommet. Les hommes, d'un seul mouvement impulsif, se sont jetés à terre.

« Debout, nom d'un chien ! Regnard, Lauche, tous les gradés, ? Faites-les lever ! »

Nous ne sommes pas encore au feu meurtrier. Quelques balles seulement viennent nous chercher, et coupent des branches autour de nous. Je dis, très haut :

« C'est bien compris, n'est-ce pas? Je veux que tous les gradés tiennent la main à ce que personne ne perde la ligne. Nous allons peut-être entrer au taillis, où l'on s'égare facilement. Il faut avoir l'œil partout. »

Là-bas, dans le layon que je suis, deux hommes ont surgi. Ils viennent vers nous, très vite, presque à une allure de fuite. Et petit à petit, je discerne leur face ensanglantée, que nul pansement ne cache, et qu'ils vont montrer aux miens. Ils approchent ; les voici ; et le premier crie vers nous :

« Rangez-vous ! Ah ! rangez-vous ! Y en a d'autres qui viennent derrière ! »

Il n'a plus de nez. A la place, un trou qui saigne, qui saigne....

Avec lui, un autre dont la mâchoire inférieure vient de sauter. Est-il possible qu'une seule balle ait fait cela ? La moitié du visage, presque, n'est plus qu'un morceau de chair rouge, molle, pendante, et d'où le sang mêlé à la salive coule en filet visqueux ; et ce visage a deux clairs yeux bleus d'enfant, qui arrêtent sur moi un lourd, un intolérable regard de détresse et de stupeur muette; cela me bouleverse, pitié aux larmes, tristesse, puis colère démesurée contre ceux qui nous font la guerre, ceux par qui tout ce sang coule, ceux qui massacrent et mutilent.

« Rangez-vous ! Rangez-vous ! »

Livide, titubant, celui-ci tient à deux mains ses intestins, qui glissent de son ventre crevé et ballonnent la chemise rouge. Cet autre serre désespérément son bras, d'où le sang gicle à flots réguliers. Cet autre, qui courait, s'arrête d'un coup, s'agenouille dos à l'ennemi, face à nous, et le pantalon grand ouvert, sans hâte, retire de ses testi-

cules la balle qui l'a frappé, puis, de ses doigts gluants, la met dans son porte-monnaie.

Et il en arrive toujours, avec les mêmes yeux agrandis, la même démarche zigzaguante et rapide, tous haletants, , hallucinés par la crête qu'ils veulent dépasser, vite, plus vite, pour sortir enfin de ce ravin où la mort siffle à travers les feuilles, pour s'affaler au calme, là-bas, où l'on est pansé, où l'on est soigné et, peut-être, sauvé.

« Tu occuperas avec ta section le fossé qui longe la tranchée de Calonne, me dit Porchon. Surveille notre gauche, la route, et le layon au delà. C'est toi qui couvres le bataillon de ce côté. »

Je place mes hommes au milieu d'un vacarme effroyable. Il me faut crier à tue-tête pour que les sergents et les caporaux entendent les instructions que je leur donne. Derrière nous, une mitrailleuse française crache furieusement et balaye la route d'une véritable trombe de balles. Nous sommes presque dans l'axe du tir, et les détonations se précipitent, si violentes et si drues qu'on n'entend plus qu'un fracas rageur, ahurissant, quelque chose comme un craquement formidable qui ne finirait point. Parfois, la pièce fauche, oblique un peu vers nous, et l'essaim mortel fouaille l'air, le déchiquette, nous en jette au visage des lambeaux tièdes. En même temps, des balles allemandes filent à travers les feuilles, plus sournoises du mystère des taillis ; elles frappent sec dans les troncs d'arbres, elles fracassent les grosses branches, hachent les petites, qui tombent sur nous, légères

et lentes ; elles volent au-dessus de la route, au-devant des balles de la mitrailleuse, qu'elles semblent chercher, défier de leur voix mauvaise ; on croirait un duel étrange, innombrable et sans merci, le duel de toutes ces petites choses dures et sifflantes qui passent, qui passent, et claquent, et tapent, et ricochent avec des miaulements colères, là, devant nous, sur la route dont les cailloux éclatent, pulvérisés.

« Couchez-vous au fond du fossé ! Ne vous levez pas, bon Dieu ! »

En voilà deux qui viennent d'être touchés : le plus proche de moi, à genoux, vomit le sang et halète ; l'autre s'adosse à un arbre et délace une guêtre, à mains tremblantes, pour voir « où qu' c'est » et « comme c'est ».

Bruit de galopade dans le layon. C'est par ici ? Non, là-bas ! ! !

« Bien, Morand ! Bravo, petit ! !
! »

Supprimé par la censure.

Supprimé par la censure.

Supprimé par la censure.

Supprimé par la censure.

Quoi, les Boches? s'expliqueront-ils à la fin?

« Eh ! bien ! voilà, mon lieutenant... »

Un caporal s'arrête, tranquille et froid. Celui-là n'a pas peur ; il me dit :

« Ceux qui se sont sauvés tout à l'heure, mon lieutenant, c'était mal. Cette fois, il fallait. Les Boches arrivaient comme des rats, sortant de partout. Il y en a dans tous les fourrés ; les plus avancés ne sont peut-être pas à cinquante mètres d'ici. Mon lieutenant, je n'ai pas la berlue. Ce que je vous dis là, c'est vrai. N'y a plus de Français entre vous et eux. Et ils sont là... »

Eh ! mais, est-ce que tout de même?... Leurs sacrées balles tapent en nombre autour de nous. Et soudain, leur ranz des vaches et leurs tambours grêles, tout près, tout près. C'est la charge !

« Tenez ! Là ! Là ! Vous les voyez, là? » me crie un homme.

Oui, j'en ai vu deux au bout du layon, à genoux, et qui tiraient.

« Feu à répétition ! Dans le tas... Feu ! »

Les Lebel crachent. Une odeur de poudre flotte sous les feuilles. Les sonneries boches s'énervent ; les tambours vibrent aussi fort que crépite la fusillade. La mitrailleuse, derrière nous, pétarade à démolir son trépied.

« Les voilà ! les voilà !... »

Presque tous les nôtres crient à la fois, mais sans terreur, excités par le vacarme, par cette odeur de poudre qui grandit, par la vue des fantassins ennemis qui s'avancent en rangs compacts,

à moins de cent mètres, et que nos balles couchent nombreux en travers du chemin. La bataille, au paroxysme, les enveloppe, les prend et les tient; il n'y aura plus de panique.

« Baïonnette au canon !

— Pas la peine encore, mon lieutenant ; faut s'en aller. »

Une voix essoufflée a dit cela derrière moi. Je me retourne. C'est Presle, mon agent de liaison, qui a parlé. Il sue à grosses gouttes et respire en ouvrant la bouche ; une de ses cartouchières pend, détachée du ceinturon.

« C' t' une balle, me dit-il, qu'est passée là pendant que j'courais. Mais voilà; j'viens vous prévenir qu'on s'reporte en arrière de la crête, au-d'ssus d'la route de Saint-Rémy. C'est là qu'on va t'nir. Les aut'es compagnies sont parties. N'y a plus qu'nous. Faut faire vite. »

Faire vite ! C'est facile, à travers ces taillis épineux qui ligotent les jambes, giflent et balafrent !

« Morand ! Empêche-les d'aller dans le layon ! Ils vont se faire dégringoler ! Ils font cible là-dedans ! Personne dans le layon tant que nous n'aurons pas atteint la crête ! »

Toujours la même chose, l'histoire des malheureux qui n'ont pas voulu crever la haie, à la Vauxmarie. On court mieux, dans le layon ; il n'y a pas d'épines qui déchirent, dans le layon ; mais on s'y fait tuer à coup sûr.

« Halte !... Demi-tour... En tirailleurs... Feu à volonté ! »

Chaque commandement porte. Ça rend : une section docile, intelligente, une belle section de bataille ! Mon sang bat à grands coups égaux. A présent je suis sûr de moi-même, tranquille, heureux. J'ai envie de rire aux balles. Et je remets dans son étui mon revolver épouvantail.

On n'entend plus les sonneries boches ; les Mauser ne tirent plus qu'à coups espacés. Qu'est-ce qu'ils font, les Boches? Il faut voir.

« Cessez le feu ! »

J'avance de quelques pas, debout, sans précaution. Je parie que ces cochons-là se coulent dans les fourrés, et qu'ils vont nous tomber dessus à vingt mètres. Je les sens cachés, nombreux et invisibles. Hé ! Hé ! invisibles... Pas tant que ça. Je te vois, toi, rat boche, derrière ce gros arbre, et toi aussi, à gauche ; ton uniforme est plus terne que les feuilles. Attendez, mes gaillards, nous allons vous servir quelque chose ! Un signe du bras à Morand, que j'ai prévenu. Il accourt. Je lui montre le point repéré :

« Regarde là-bas, derrière ce gr... Ha!... Touché! »

La voix de Morand bourdonne :

« Lieutenant... blessé... mon lieutenant...

— Hein? Quoi?... Oui... »

Un projectile énorme m'est entré dans le ventre, en même temps qu'un trait jaune, brillant, rapide, filait devant mes yeux. Je suis tombé à genoux, plié en deux, les mains à l'estomac. Oh! ça fait mal... Je ne peux plus respirer... Au ventre, c'est grave... Ma section, qu'est-ce qu'elle va faire?... Au ventre.

Mon Dieu, que je puisse revoir, au moins, tous ceux que je voulais revoir !... Ah ! l'air passe, maintenant. Ça va mieux. Où est-ce que ça a frappé?

Je cours vers un arbre, pour m'asseoir et m'appuyer contre. Des hommes se précipitent, que je reconnais tous. L'un d'eux, Delval, veut me prendre sous les bras pour me soutenir. Mais je marche très bien tout seul ; mes jambes ne mollissent même pas ; je m'assieds sans peine. Je dis :

« Non, personne. Retournez sur la ligne ; je n'ai besoin de personne. »

Alors, ça n'est rien? Quelle histoire ! C'est là, en plein ventre, un trou, si petit ! L'étoffe est lacérée sur les bords. Je fourre un doigt là-dedans ; je le retire ; il y a un peu de sang, presque pas. Pourquoi pas plus?

Tiens, mon ceinturon est coupé ! Et le bouton qui devrait être là, où est-il passé? Ma culotte est percée aussi. Ah ! voici où la balle a touché : une meurtrissure rouge foncé, la peau déchirée en surface, une goutte de sang qui perle... C'est ça, ta blessure mortelle?

Je regarde mon ventre d'un air idiot ; mon doigt va et vient machinalement dans le trou de ma capote... Et soudain la clarté surgit, tout mon abrutissement dissipé d'un seul coup. Comment n'ai-je pas compris plus tôt?

Ce machin jaune et brillant que j'ai vu filer devant mes yeux, mais c'était le bouton qui manque à présent, et que la balle a fait sauter ! Et si le bouton a jailli au lieu de m'entrer dans le corps avec

la balle, c'est que mon ceinturon était dessous ! Sûrement c'est cela : le vernis du cuir s'est craquelé, en demi-cercles concentriques, à la place où le bouton appuyait.

Hein? Si la balle n'avait pas tapé là, juste dans ce petit bouton? Et si ton ceinturon n'avait pas été là, juste sous ce petit bouton? Eh bien ! mon ami ! En attendant, mon ami, tu joues un personnage grotesque : un officier blessé qui n'est pas blessé, et qui contemple son ventre derrière un arbre, pendant que sa section... Hop ! à ta place !

C'est étonnant comme les Boches bougent peu ! Fatigués d'avancer? Il a dû en dégringoler des masses, pendant qu'ils montaient vers la crête. Pas fatigués de tirer, par exemple ! Quelle grêle ! Et nos Lebel aussi toussent plus fort que jamais. Il n'y en a plus que pour eux, presque. C'est à peine si on entend le crépitement des Mauser et les sifflements de leurs balles.

Qui est-ce, là, qui se promène tout seul? C'est le capitaine, avec son éternel « pic » de Gibercy, paisible, les yeux partout, rassérénant. Il s'écrie en me voyant accourir :

« Comment ! C'est vous ? On vient de me dire que vous aviez reçu une balle dans le ventre !

— C'est vrai, mon capitaine ! Mais ça n'était rien pour cette fois ! Une veine ! »

Et je tombe au milieu de mes poilus, je prends la tête, je crie :

« Allons-y, les enfants ! Ça n'est pas encore

ceux-là qui nous auront ! Aux tas de fagots là-bas ! »

Il y a des nôtres, un peu plus loin sur la droite, une longue ligne de tirailleurs, irrégulière, mais continue. Les hommes ont profité merveilleusement de tous les abris ; ils tirent à genoux, derrière les arbres, derrière les piles de fagots ; ils tirent couchés, derrière des buttes minuscules, au fond de trous creusés en grattant avec leurs pelles-pioches. Voilà de l'utilisation du terrain ! Voilà des hommes qui savent se battre !

Derrière eux, à quelques mètres, des officiers dirigent le tir et observent. Il y en a un qui circule, debout, de tirailleur en tirailleur, nez à l'air et pipe aux dents, les mains dans les poches, pas de promenade. Ah ! celui-là !... Et j'ai une émotion très douce à reconnaître le nez, la pipe et la barbe de Porchon. Toi, mon vieux, je te dirai ce que j'en pense, après.

En attendant, je colle ma troupe sur la gauche, prolongeant la ligne. Les Lebel de la section font chœur avec les voisins.

« Par salve... Joue... Feu ! »

Ça roule ; il y a des retardataires, qui lâchent le coup deux ou trois secondes après la décharge générale.

« Par salve... Joue... Feu ! »

Un seul craquement, et bref ; la rafale jaillit d'une même volée. Bon, cette fois.

« Feu de trois cartouches... Toujours 400... Feu ! »

Pas brillants, les tireurs boches ! Ils ne visent pas ; leurs balles s'égarent, trop haut, dans les branches, trop bas, loin devant nous. Et leurs trompettes ? Et leurs tambours ? Plus que molle leur charge, brisée, finie, morte !

« Cessez le feu ! »

Mes soldats entendent ; ils passent le commandement ; ils ne tirent plus ; le fusil prêt, ils guettent le commandement nouveau.

« Feu de deux cartouches... »

Le mot vole le long de la ligne :

« Deux cartouches... deux cartouches... deux cartouches... »

C'est épatant ! C'est beau ! Dire que, tout à l'heure, j'ai eu envie de sauter sur la route, pendant que la mitrailleuse tirait, parce que je voulais défier mes hommes qui tremblaient, parce que j'avais peur d'une débâcle honteuse,

Supprimé par la censure.

La fusillade se calme peu à peu. Nous-mêmes, nous ne tirons presque plus. Il vaut mieux d'ailleurs, car nous avons brûlé des masses de cartouches ; les étuis de cuivre jonchent le sol derrière les tas de fagots.

Il doit être tard. Le soir vient. Une lassitude, à cette heure, plane sur les bois et sur nous. Le besoin du repos naît, et peu à peu s'affirme. Car des vides ont grandi dans nos rangs, que le calme seulement nous permettra de connaître et de sentir. Voici venu le moment où il faut que les vivants se retrouvent et se comptent, pour reprendre mieux possession les uns des autres, pour se serrer plus fort les uns contre les autres, se lier plus étroitement de toutes les récentes absences.

Et l'ordre de quitter les bois nous arrive, normal, salutaire, à l'heure où nous l'attendions. Nous avons brisé l'élan des Boches ; nous avons tué des centaines des leurs, décimé, dispersé, démoralisé leurs puissants bataillons d'attaque. Ils n'avanceront plus ce soir : notre tâche du jour est finie.

Et lentement, silencieusement, par les bois sur quoi s'alanguit la paix du crépuscule automnal, nous regagnons la route de Mouilly, l'humide vallon, la ferme d'Amblonville.

Dans la nuit transparente et fraîche, les sections noires et bourdonnantes de voix se groupent, s'alignent, les compagnies se reconstituent, toutes minces, toutes grêles, mutilées.

Mon pauvre bataillon ! Ce combat encore lui a

été lourd. La 5e, qui fut anéantie voici deux semaines, aux tranchées de la Vauxmarie, cette fois encore a cruellement souffert.

Autour de moi, j'ai su très vite ceux qui manquaient : Lauche, mon sergent, le seul qui m'était resté depuis la Vauxmarie, — la Vauxmarie toujours ! — je l'avais vu, comme avait dit Vauthier, griffer l'herbe du fossé ; je savais déjà. Pour le grand Brunet aussi, et pour quelques autres frappés à côté de moi. Mais lorsque j'ai demandé aux caporaux l'appel de leurs escouades, des voix m'ont répondu qui n'étaient pas les leurs. Et chacun des « première classe » ou des anciens soldats qui se sont avancés a dit d'abord : « Caporal Regnard, blessé », ou « Caporal Henry, tué ». Et Morand? pensais-je. « Caporal Morand, blessé », a prononcé la voix d'un ancien. « Est-ce grave? — Je ne pense pas, mon lieutenant ; une balle dans le bras comme on allait aux tas de fagots. »

Alors, plus un sergent? Plus un caporal? Toutes ces escouades, dont chacune devient à la longue pour chacun de ceux qui lui appartiennent une famille aimée qu'on ne quitte jamais sans tristesse, les voici donc privées du chef qui voit toutes choses, qui surveille en camarade, qui soutient aux heures difficiles de sa constante présence! Et je les connaissais si bien, ceux que je perds aujourd'hui ! Ils étaient ceux que j'avais voulus, ceux qui me comprenaient à demi-mot, ceux que la volonté soutenait de ne jamais marchander leur peine, acceptant la tâche entière et l'ac-

complissant du mieux qu'ils pouvaient, toujours.

D'autres viendront. Quels seront-ils? Et lorsque je les connaîtrai eux aussi, ces nouveaux venus, lorsque eux-mêmes connaîtront leurs hommes, ils seront frappés à leur tour, et ils disparaîtront, ou moi, ou nos soldats ! Rien qui dure, rien que nos efforts puissent faire nôtre même jusqu'à demain ! Fatigue des recommencements, tristesse des passages que clôt un adieu, toute notre vie que la mort assiège, la mort qui surgit soudain au tournant d'une heure, et qui saccage en aveugle, effroyablement !

Misérables et misérables entre tous, ceux qui cachent dans leur poitrine un cœur dont les affections et les angoisses se prolongent à travers des jours nombreux ! Près de moi des sanglots montent dans l'ombre, qu'une main étouffe à demi, et qui sans cesse recommencent, profonds, voilés, et poignants à torturer ceux qui écoutent. Je le vois, celui qui sanglote, assis là dans le fossé, courbé, tassé, replié sur sa douleur. Et je sais pourquoi il sanglote. L'ayant entendu, tout à l'heure, je me suis approché de lui ; il m'a reconnu, et il m'a dit...

Il avait un frère, cet homme, soldat dans la demi-section que lui commandait, comme sergent. Ils s'étaient battus dans les bois, côte à côte. Et presque au commencement de l'affaire, l'autre avait reçu une balle dans une jambe.

« Il saignait beaucoup, mon lieutenant ; je l'ai aidé à marcher un peu ; je voulais le panser. Et

puis, on a donné l'ordre d'aller en arrière, parce que les Boches avançaient trop nombreux. Je l'ai pris sous les bras ; je le portais presque. Il y avait des balles, beaucoup de balles. Et voilà que tout d'un coup, c'est comme s'il s'était jeté en avant, ou comme s'il avait buté dans une souche. Il n'avait rien dit ; mais il y en avait une qui venait de le traverser. Alors il m'a pesé de tout son poids ; et en tournant la tête vers lui, je l'ai vu tout blanc, avec de grands yeux. Il me reconnaissait, voyez-vous, et il m'a dit : « Jean, mon petit Jean, laisse-« moi et va-t'en. » Je ne voulais pas, moi, bien sûr. Était-ce possible, cetté chose-là? Et je l'ai pris sur mon dos, tout lourd qu'il était. Je n'avançais pas vite, allez, et pourtant je lui faisais mal. Il s'abandonnait, il criait presque à chaque pas que je faisais, et il me répétait toujours : « Va-t'en, « Jean ; laisse-moi, Jean. » Et j'allais, moi, j'allais quand même, voyant les dernières capotes bleues disparaître là-haut, pendant que les Boches couraient derrière nous et qu'ils approchaient à les entendre remuer les feuilles. A un moment j'ai senti la fatigue, je suis tombé sur les genoux, et lui, il a glissé par terre, à côté de moi. Et il m'a dit une dernière fois : « Il faut t'en aller. Il « ne faut pas te faire tuer à cause de moi, Jean... « qu'il en reste un, au moins. » Alors, n'est-ce pas, moi, je me suis penché sur lui, je lui ai pris la tête, et je l'ai embrassé, dans les balles, parce que les Boches nous avaient vus et qu'ils tiraient ; et puis... je lui ai dit adieu... et puis... et puis je suis parti...

et... et je l'ai laissé là, lui... à mourir par terre... au milieu de ces sauvages....

» Est-ce qu'il est mort peut-être? Qu'est-ce qu'il devient, ce grand, à l'heure qu'il est? Sans doute qu'il m'appelle, tout seul dans la nuit... Et moi je suis là; je ne sais rien; je ne peux pas savoir... Et je vois bien que je ne saurai jamais, jamais... »

Je viens de raconter à Porchon. Et tous deux nous l'écoutons qui sanglote sans fin.

Dans le champ derrière nous, des hommes marchent; on entend un bruit de feuilles qu'on froisse, de racines qu'on arrache et qui craquent, de mottes qui tombent : ils déterrent des raves. C'est vrai, nous n'avons pas mangé.

Il fait froid. Nous grelottons. Nous ne disons rien.

Brusquement, au plein silence, un coup de canon violent retentit. D'autres répondent, à droite, à gauche, partout. Et derrière toutes les crêtes, des batteries se mettent à tirer. Des lueurs brèves et crues éclatent dans l'obscurité. Loin, ce sont de fugitifs éclairs, qui vibrent et s'éteignent; près, ce sont des jets de flamme aveuglants, que l'œil voit encore après qu'ils ne sont plus. Et les détonations se précipitent, emplissent l'espace. Et les hommes étendus qui somnolaient se soulèvent, inquiets, se mettent debout, d'instinct se rapprochent des faisceaux. Déjà des bruits courent. On murmure que les Boches ont attaqué avec des renforts, à la nuit noire, qu'ils avancent très vite, que l'artillerie essaye de les arrêter par

un tir de barrage, et que nous allons contre-attaquer.

Contre-attaquer ! Après une journée comme celle-ci, meurtrière, épuisante, lorsque toute l'exaltation des hommes est tombée et qu'ils ne sentent plus que les courbatures de leurs membres et le vide de leur estomac ! Contre-attaquer dans cette obscurité, avec des troupes désorganisées, privées de cadres, disloquées ! Mais ce serait inutile et cruel !

Et s'il le faut? S'il n'y a pas trop de tous les soldats français bivouaqués dans la région pour contenir cette nuit la poussée des Boches? Il y a des heures où le devoir dépasse les forces humaines, et où il est nécessaire, pourtant, que des hommes l'acceptent. Nous y resterons presque tous, si nous y allons. Eh bien ! après? Est-ce que nous n'irons pas, si l'ordre nous en est donné?

Mais les minutes se passent sans que l'ordre arrive. Et peu à peu la réflexion me convainc que j'ai ridiculement accepté pour une réalité prochaine ce qui n'était qu'une rumeur vague, née de quelques mots lancés par un affolé au moment où retentissaient les premiers coups de canon.

Il y a deux jours, lorsque nous sommes partis pour les avant-postes, nous sommes passés à travers bois pour gagner la lisière. Le soleil était encore assez haut dans le ciel ; et malgré la clarté diurne, les sections se sont dispersées, confondues, mêlées à travers les taillis épais. Ces taillis, il faut que les Boches les traversent, et en pleines ténèbres, s'ils

attaquent. Ils n'y pénétreront même pas ; ils ne seront pas assez fous pour y pénétrer. Car s'ils le faisaient, une heure ne se passerait pas avant que le désarroi les ballotte, que les hallucinations se multiplient parmi eux, qu'ils se fusillent les uns les autres. Et ils le savent.

Notre artillerie a tiré, sans doute, pour parfaire notre besogne, à nous les fantassins, pour battre les routes que l'ennemi devait suivre dans sa retraite, pour l'empêcher de s'organiser en tel point où il ne fallait pas qu'il s'installât : j'ai été stupide.

Et comme, au cri de « Rassemblement ! » qui vient de retentir, les hommes, tout bas, recommencent à grogner, je me montre, et dis :

« Ne racontez donc pas de bêtises ! Vous ne savez rien de rien et vous rouspétez déjà. Que ce soit fini, hein ! »

Ils se taisent. Ils marchent à pas pesants, derrière moi. Je sens leur fatigue à travers la mienne. Nous avons faim, et nous avons besoin de dormir. Dès qu'on s'arrête, ce sont des chutes lourdes au revers des fossés.

Nous traversons Mouilly, nous tournons vers la droite, par une route encore inconnue. Un ruisseau, des ombres qui se penchent sur l'eau, un clapotement de pieds dans la boue liquide. La route monte, s'enfonce au cœur des bois menaçants. Mais nous faisons halte à la lisière.

C'est là que nous allons attendre le jour, en réserve d'avant-postes ; moi, je dois assurer la

liaison avec une compagnie du ...e, dont je trouverai des éléments en avant de nous, sur la route. Deux hommes partent, reviennent au bout d'un long temps : ils n'ont vu personne ; ils affirment qu'il n'y a personne devant nous.

Contre-ordre : « Debout ! » Nous redescendons vers Mouilly. On devine des lumières derrière les volets clos. Je frappe à une porte ; on m'ouvre : toute la compagnie envoyée aux avant-postes est là, dans le village ! Où est le phénomène qui commande? Je cherche de masure en masure, et le découvre enfin. Il mange un poulet rôti, et il m'invite. Ah ! ça, par exemple ! Mais.... Mais c'est L...!

« Eh bien ! mon vieux, tu peux te vanter d'avoir un fier culot ! C'est comme ça, chez vous, les avant-postes? »

Il n'empêche que cette rencontre me réjouit : encore un camarade d'avant-guerre, gaillard jovial, « qui ne s'en fait pas » et le prouve. Les renseignements que je lui donne, — personne aux issues du village, pas de petit poste sur la route, pas même une sentinelle, — le laissent rêveur trois secondes, à peine. Il constate simplement :

« J'avais donné des ordres. On n'aura pas exécuté. Je vais aviser. »

Et il recommence à manger son poulet, à coups de dents solides, l'air heureux, bien portant, admirable vraiment à force de sérénité. Bon garçon, mais étrange commandant de compagnie !

L'ayant quitté, je traverse le village au pas de course, et rattrape mes hommes au moment où la colonne s'arrête, à la hauteur des dernières maisons, sur la route déjà familière qui mène à la ferme d'Amblonville. Les voitures à vivres sont là, qui nous attendent. Les distributions se passent sans les habituelles disputes. De grands feux s'allument, flambent clair et haut. Tout autour, des hommes accroupis tendent leurs mains vers la chaleur et, regardant avec des yeux mornes les marmites enfumées suspendues au plein brasier, se rôtissent le visage, le ventre et les jambes, pendant que leur dos gèle au froid noir. Et nous mangeons, enfin, des biftecks graisseux qui brûlent les doigts ; nous buvons le jus, sans sucre, mais bouillant, et dont la bonne chaleur coule dans tout notre corps comme une onde vivifiante. On n'a plus si mal. Peut-être va-t-on pouvoir dormir un peu. Je viens de regarder ma montre : elle marque une heure et demie ; le jour est loin encore. On s'allonge par terre, on se colle à ses vêtements. Que les nuits sont glaciales, fin septembre ! Mais les paupières pesantes se ferment sur les yeux, qui gardent la vision dernière des grands feux allègres brillant par le bivouac. Et le sommeil vient, doucement engourdisseur, bienfaisant à notre lassitude, apaisant au tumulte de nos cœurs, et mérité...

« Debout ! » On ne dort pas, cette nuit ; cette nuit, on marche. Les jambes ont l'habitude ; on les suit. Voici une côte ; on grimpe ; c'est dur.

Voici des champs ; la terre est friable ; il y a des trous ; on trébuche, on tombe rudement, de tout son poids qu'augmente le poids du sac et de l'équipement.

Où allons-nous? Personne ne sait.

Immenses, ces champs... Nous n'arriverons jamais où nous devons aller. Le chef de détachement sait, peut-être ; mais il doit s'être perdu. Nous errons, à l'aventure. Les rangs se brouillent; on marche en tas, en troupeau, un troupeau de bêtes de misère. A droite ; à gauche ; droit devant nous. Les jambes ont l'habitude. Il n'y a plus de champs cultivés : une lande, avec des genêts, des sapins minuscules, des broussailles ; puis les bois épais. On suit la lisière, une lisière capricieuse, longtemps. On arrive au bord d'une route. On s'arrête. C'est là.

Et tous les hommes s'écroulent, assommés. Le sommeil empoigne tous ces corps fourbus et transis.

Des masses noires éparses. Un grand silence ; parfois des ronflements qui montent.

VII

LES ARMÉES SE TERRENT

VENDREDI, 25 SEPTEMBRE.

Où sommes-nous? Mouilly doit être par là, à droite, à l'opposé des bois. Nous avons passé ces dernières heures de la nuit sur un plateau qui s'étale loin derrière nous, pauvre, à demi rongé par la forêt. Devant, au delà de la route, il y a quelques champs, un creux, puis encore la forêt. Vers l'ouest, c'est Mouilly, Rupt, la vallée de la Meuse, le calme loin de l'ennemi. Vers l'est, à la sortie des bois, c'est la fin des « Hauts », les derniers contreforts qui s'avancent au seuil de la plaine et la commandent, puis la Woëvre marécageuse, Fresnes, Marchéville, Sceaux, Champlon. Ils sont là-bas, quelque part, tapis nombreux au pied des collines et guettant la minute favorable où ils pourront se ruer à l'assaut. Et vers le sud aussi ce sont eux : ils ont pris Hattonchâtel, Saint-Maurice ; ils se sont lancés à travers les futaies et les taillis. Ils tiennent Saint-Rémy, Vaux-les-Palameix. Hier, ils ont avancé jusqu'à presque atteindre la route de Saint-Rémy à Mouilly.

Où sont-ils ce matin? Et quel est notre rôle à nous? On ne nous a rien dit,

? On nous ordonne : « Allez là. » Et nous y allons. On nous ordonne : « Attaquez. » Et nous attaquons. Pendant la bataille, du moins, on sait qu'on se bat; on connaît sa mission de l'heure et, la connaissant, on l'accomplit de meilleur cœur. Mais avant? Mais après? Bien souvent c'est la fusillade toute proche, les obus dégringolant en avalanches qui disent l'imminence de la mêlée.

Supprimé par la censure.

Supprimé par la censure.

Supprimé par la censure.

•

Ce matin, nos hommes vont et viennent, courant sur la route, les mains dans les poches, et tapant des semelles contre la chaussée pour réchauffer leurs pieds engourdis. De très loin, on doit apercevoir leurs silhouettes qui se meuvent sur le plateau. Je les laisse faire : il fait froid. Et d'ailleurs, les Boches ont dû se retirer à plusieurs kilomètres hier au soir ; une grande épaisseur de bois les sépare de nous ; ils ne peuvent pas nous découvrir.

Elles sont une détente et une gaîté, ces courses dans le matin vif.

Bientôt des causeurs s'asseyent en rond dans l'herbe, et de grands éclats de rire coupent les conversations. Naturellement on parle du dernier combat, et, comme toujours après que le danger est passé, on blague.

Ce fut hier la journée des balles fantaisistes. Un caporal exhibe son portefeuille bourré à craquer, dans lequel tous les papiers ont été lacérés.

« Ça m'a tapé un de ces coups ! dit-il; j'ai bien cru que j'étais bon. Mon cœur n'en battait

plus. Et puis, comme j'étais toujours debout, je m' suis tâté, j'ai trouvé l' trou, et j'ai senti l' portefeuille dessous. Ah ! là là ! quelle ouvrage ! Pour de l'ouvrage, c'était d' la belle. Mais c' qu'a l' plus pris, c'est ma bourgeoise : coupée en deux par le travers ! »

Et de l'amas de ses paperasses, il sort une photographie de femme, que balafre une longue déchirure. Et ce sont des rires sonores, des plaisanteries ancées à pleine voix :

« Tu peux dire que t'es galant, toi, mon salaud ! Faire zigouiller ta légitime pour te ramener avec bonne mine !

— Mon vieux, y a pas à dire, c't' une femme qui peut pus servir.

— Dis donc, v'là un Boche qu'a fait mouche. Ça t' laisse froid ? »

Et le caporal répond, en remettant la photographie dans son portefeuille :

« T'en fais pas ! L' modèle est à l'abri. J' suis plus tranquille pour lui qu' pour moi, comprends-tu ? »

Un autre fait passer à la ronde deux cartouches qu'une balle allemande a tordues et sectionnées à demi. L'agent de liaison, geignant d'attention, la langue tirée d'un pouce, recoud sa cartouchière avec un mince fil noir qu'il a quadruplé, et qui vrille obstinément. J'entends une voix qui dit :

« C'est l'lieutenant qu'a eu d'la veine. J'y ai vu sa capote ; c'est à n'point comprendre. »

Tout à l'heure, j'ai montré à Porchon l'ecchy-

mose violacée. Il a convenu que maintenant je détenais sur lui ce qu'il appelle « le record de la mort frôlée ». Depuis quinze jours, depuis l'attaque de nuit, il avait sur moi l'avantage. Déjà, le matin du 9, pendant que nous traversions la plaine découverte pour atteindre nos emplacements d'avant-postes, une balle l'avait atteint au côté gauche ; elle avait crevé sa musette, coupé dans tout son diamètre le couvercle d'une boîte de singe ; et il l'avait retrouvée dans sa culotte, arrêtée par ses bandes molletières, échouée, pointe tordue, le long de sa jambe, après lui avoir brûlé la fesse. Puis, en pleine mêlée, voyant un soldat qui courait dans les ténèbres vers l'arrière de nos lignes, il l'avait empoigné rudement par le bras en criant : « Veux-tu faire face en avant tout de suite ! » Alors l'autre, un grand escogriffe casqué, avait fait un saut en arrière en croisant sa baïonnette. Et ce Boche aurait infailliblement transpercé Porchon, qui avait brûlé toutes les cartouches de son revolver, si Courret, un caporal de la compagnie, ne l'avait abattu net d'une balle tirée à bout portant.

Le soleil déjà haut chauffe doucement le plateau. Vers dix heures, venant du ravin en arrière mieux défilé aux vues de l'ennemi, les cuistots apparaissent. Ils s'en viennent placidement, balançant au bout de leurs bras les seaux et les « bouthéons », ou portant, à deux, un chapelet de plats suspendus à un bâton.

« Si nous mangions maintenant avec les sections? dis-je à Porchon.

— Pas la peine, répond-il. Le cycliste a touché pour nous en même temps que pour le capitaine. Il va nous apporter ça tout à l'heure. »

Et nous attendons une heure, deux heures, l'estomac tiraillé, regardant toujours vers le ravin où le reste du bataillon fait la pause auprès des feux. Là-bas, il y a pour nous du bœuf, du riz, et aussi du bouillon qu'il serait bon d'avaler brûlant. Ça n'est pas loin, un kilomètre à peine ; et c'est trop loin, puisqu'on nous a placés au bord de cette route et que nous ne pouvons bouger.

« Quand je pense, s'écrie Porchon, que cet animal de cycliste est en train de ronfler à l'ombre des arbres, sur la mousse, le ventre bien garni et la conscience tranquille !

— Le cycliste, lui dis-je, est un être ignoble. Mais si tu avais suivi mon conseil tout à l'heure, nous aurions maintenant, nous aussi, le ventre garni ; et le cycliste serait encore le brave type, serviable et rigolo, qu'il était ce matin avant l'heure de la soupe...

— Tu m'embêtes ! coupe Porchon. C'est entendu, j'ai gaffé. Mais laisse-moi tranquille avec ça, en souvenir du pot de miel que j'ai découvert, moi, à Rupt, et dont tu as englouti la moitié en gloussant de concupiscence, l'autre nuit, face à Saint-Rémy, dans le fossé de lisière où les cadavres qui commençaient à sentir mauvais ne nous empêchaient pas d'avoir faim. »

A ce moment, Le M..., le vieil engagé volontaire, s'avance vers nous ; il porte la main à son képi, et nous dit de sa voix grave et lente, prononçant chaque syllabe méticuleusement :

« Que mes lieutenants m'excusent. Mais j'ai entendu malgré moi quelques mots de leur conversation, et j'ai cru comprendre qu'ils n'avaient pas mangé. Alors, comme je m'étais muni d'une grosse provision de chocolat avant de partir pour le front, et comme il m'en reste encore, je serais réellement très heureux...

— Non, non, Le M... ; il faut le garder. Vous savez bien que vous n'en aurez jamais trop. »

Mais il insiste, avec une telle cordialité, une telle sincérité dans son désir de nous être utile, que nous finissons par accepter la moitié du chocolat qu'il nous offre. Et nous croquons chacun notre morceau à coups de dents menus, inquiets de le voir décroître quand même, et retardant le plus qu'il est possible l'engloutissement de la dernière miette. Et quand c'est fini :

« As-tu du tabac ? me demande Porchon.

— Tu sais bien que oui ! Mais tu sais bien aussi que je n'ai plus de papier à cigarettes, puisque nous avons brûlé ce matin mes quatre dernières feuilles. »

Alors, Le M... appelle :

« Gabriel ! »

Et le petit Butrel se précipite vers nous.

« Tu as des feuilles ? dit Le M... Fais passer le cahier. »

Et Butrel tire de sa poche une trousse à boutons, déroule lentement le lacet de cuir qui l'entoure, et en sort un « bloc » presque intact, tout un trésor qu'il nous tend avec un sourire de ses yeux bleus, de ses lèvres minces et glabres. Et il faut bien encore que nous acceptions.

« Je sais où en trouver, nous dit Butrel. J'ai des bons copains chez les artilleurs de la cote X... Ils se ravitaillent comme ils veulent.

— Mais si nous restons longtemps aux avant-postes? Si nous ne voyons plus les artilleurs?

— Ne vous occupez pas, répond-il. Quand j'n'aurai plus d'feuilles, je chiquerai ; ou bien j'me f'rai une pipe. Prenez c'que vous voudrez, et d'une pa'ce que ça me fait plaisir, et d' deux pa'ce que ça fait plaisir à grand-père. Hein? grand-père. »

Et le vieux Le M... hoche la tête, sourit à Butrel, puis, se tournant vers nous :

« Dire qu'il est comme ça avec moi depuis que je suis arrivé ! Et dire qu'hier dans le bois c'est lui qui m'a sauvé la vie ! Il tirait tout debout dans le layon sur les Boches qui nous poursuivaient, pour que j'aie le temps de gagner la crête. Et il en a descendu, vous savez, pendant les cinq minutes que ça a duré... Sacré grand fou de gosse! On aurait dit qu'il jouait à se faire tuer. »

Butrel hausse les épaules et chantonne. Assis par terre auprès de nous, il roule une cigarette de ses doigts jaunis par la nicotine.

Un admirable petit soldat résolu, ce Butrel.

Ancien légionnaire, intelligent, il est le débrouillard-né. Serviable seulement à ceux qui lui plaisent, et ceux qui lui plaisent sont rares; mais pour ceux-là, il se ferait tuer sans marchander. Les autres le respectent ou le craignent. Les plus fortes caboches de la compagnie, les « costauds » qui se taillent large part et règnent sur les coteries d'escouades, n'oseraient pas braver ce petit homme grêle dont la tête leur arrive à peine aux épaules. Ceux qui l'ont essayé, les premiers jours, ont eu peur à voir le regard de ses yeux bleus noircir soudain, et n'ont pu en soutenir la pesanteur froide.

Butrel n'a peur de personne. Au feu, il devient splendide. Calme quoi qu'il arrive, il est heureux; blagueur sans nervosité, sans fanfaronnade, il se promène parmi les balles comme nage un poisson dans l'eau. On ne l'a jamais vu s'abriter. Si l'on creuse une tranchée, il creuse comme les camarades, il fait « son boulot »; mais on devine que cette besogne lui déplaît, que l'utilité lui en apparaît au moins douteuse. Il aime l'imprévu et les aventures. Il lui a plu hier de jouer à se faire tuer pour sauver « grand-père », parce qu'il avait décidé au prime abord que grand-père était « un poteau », et aussi parce qu'il était drôle de tirer comme à la cible sur les Boches qui couraient dans le layon. Et que chacun de ces Boches fût armé d'un fusil automatique aussi précis que son Lebel, Butrel s'en moquait, pourvu qu'il s'amusât.

Il regrette ses guerres d'Afrique, les combats un contre cinq où l'on faisait tête de partout à la nuée des cavaliers tourbillonnant comme des guêpes, où les deux 75 qu'on avait débouchaient à zéro leurs obus à mitraille, qui entraient comme des socs dans la masse grouillante des tribus rebelles; et aussi les nuits de bivouac sous la tente, les grandes nuits laiteuses d'étoiles, délicieusement énervantes de toutes les embûches qui rôdent; et les heures de faction où les yeux scrutent la terre noire, dans la hantise et l'espoir de découvrir tout à coup des corps silencieux qui rampent, avec un couteau dans les dents.

La guerre que nous faisons, nos combats contre un ennemi invisible, les obus qu'on se lance les uns sur les autres par-dessus des lieues de pays, cela lui pèse, et sans doute lui semble méprisable.

S'il est vrai, comme on le dit depuis quelques jours et surtout depuis ce matin, que nous allons nous terrer en face des Boches qui se terrent, que nous allons stagner pendant des semaines peut-être en nous guettant de tranchée à tranchée, Butrel se gâtera, ou il sera malade, à moins que... Diable d'homme ! Il trouvera quand même le moyen de satisfaire intelligemment la soif qu'il a du danger, de se distraire en nous étonnant encore et en forçant notre admiration.

Car il ne peut pas être de vie assez uniforme pour abaisser Butrel à la commune mesure, assez terne et aveulissante pour éteindre l'ardeur qui flambe en lui, et qui fait de ce petit soldat au

mince visage blafard, aux membres grêles, un magnifique guerrier d'épopée.

A l'approche du soir, les hommes se dispersent par les champs, en quête de paille pour avoir chaud cette nuit. Ils partent à pas légers, dévalant vers les bois par les chaumes semés de javelles ; ils reviennent à pas lourds, pliant sous le faix des gerbes énormes, dont les épis, derrière eux, traînent à terre comme une chevelure ; on entend, lorsqu'ils passent, un froissement doux qui les suit.

Mais, à la nuit noire, des appels retentissent sur le bivouac endormi ; des ordres brefs nous mettent sur pied, et les sections se groupent, paresseusement, dans la torpeur du premier sommeil : tout le bataillon descend vers Mouilly, où nous allons cantonner.

Quelle heure est-il donc ? Dix heures déjà. Il faut toucher les vivres, répartir les escouades dans les maisons et dans les granges, faire cuire la viande, faire chauffer le jus : il sera minuit quand nous pourrons dormir. Et nous devons avoir repris nos emplacements d'aujourd'hui avant l'aube de demain !

Mais nous allons entrer dans une maison solidement construite, allumer du feu dans l'âtre, nous étendre, peut-être, sur un matelas, nous pelotonner sous un édredon de plume ; peut-être aussi pourrons-nous retirer nos souliers ; et mes souliers, mes étroits souliers que je n'ai pu encore remplacer, me font si mal ! Avoir chaud, coucher

déséquipé, les orteils libres dans les chaussettes ! Cela durera peu, mais nous nous dépêcherons de dormir.

Nous voici au village. Une rumeur l'emplit, un fourmillement l'anime : voitures à vivres, fourgons noirs qu'assiègent des ombres, dans ce clair obscur étrange et vigoureux que créent les lanternes dansantes.

Le fourrier nous appelle, nous guide au long d'un couloir enténébré. Nos pieds glissent sur le sol gras.

« A gauche, tournez à gauche, dit le fourrier. Je tiens la porte. »

Il frotte une allumette, enflamme la mèche d'un morceau de bougie pris au hasard parmi les innombrables qui s'accumulent au fond de ses poches, et nous dit, en élevant son lumignon dans un large geste satisfait :

« Voilà ! Vous êtes chez vous. »

Notre chez nous de ce soir ! Ce qui fut un foyer ! A présent un lugubre taudis sans âme, où campent des nomades grossiers et sales, qui respirent là quelques heures, le temps seulement de réchauffer leur corps glacé, et qui s'en vont, indifférents, sans que rien de leur cœur soit resté entre ces vieux murs. Et ces vieux murs gardent enclose, pourtant, la palpitation de bien des cœurs qui sont morts, et la chaleur aussi d'autres cœurs qui battent toujours, cœurs lointains d'exilés, qui souffrent et qui se souviennent.

Bientôt l'invasion s'étale dans notre demeure.

Les hommes de corvée ont porté là les vivres, qu'on va partager entre les sections. Par terre, sur une toile de tente, le café, le sucre, le riz font de petits tas réguliers. Le caporal d'ordinaire, debout, sans capote, sans veste, sa chemise crasseuse entr'ouverte sur une poitrine blanche et musclée, appelle les sections l'une après l'autre. Aux hommes qui s'avancent, il désigne un des tas, d'un imperceptible mouvement de l'index. Les réclamations ne l'émeuvent plus.

« Ça d'sucre ! Ben y a pas gras ! L'tas d' la troisième est presque l'doube. I'va fort !

— Cinq hommes de plus à la troisième, répond le caporal. Si t'es pas content, va t' plaindre au ministre. L'compte y est. »

Et pendant ce temps, Martin, le mineur du Nord, découpe un quartier de bœuf qu'on a posé sur une table. Il ne dispose pour cette besogne que de son couteau de poche, un couteau à cran d'arrêt, de lame solide, qu'il a depuis la Vauxmarie. Martin proclame qu'il lui a été donné par un prisonnier bon zigue, que c'est une fameuse marchandise, et qu'il n'est pas un couteau à la compagnie « pour débiter une pièce ed bœuf » comme fait ce couteau boche manié par lui, Martin.

Mais Martin est un virtuose du dépeçage. Il se collette avec l'énorme paquet de bidoche, taille en plein muscle à longs coups droits, s'acharne contre un tendon qui résiste, arquant les épaules, serrant les mâchoires, aplatissant encore son plat museau de putois, jouant de la lame avec une

frénésie rageuse, geignant, postillonnant et sacrant. Et, lorsque enfin l'obstacle est vaincu, Martin pousse un long soupir, se retourne, plisse ses yeux et dilate sa bouche ravagée dans un sourire dévié par sa chique, lance sur le parquet, avec un sifflement de langue, un jet de salive brune, et prononce d'une voix attendrie, une voix de vainqueur magnanime qui, la lutte finie, veut oublier l'âpreté du corps à corps :

« Sacrée viandasse ! »

Dans la cheminée, des sarments craquent et crépitent ; la flamme monte, lèche la plaque du contre-cœur dont les reliefs disparaissent sous la suie accumulée. Les hommes de corvée sont partis ; il ne reste plus avec nous que les agents de liaison et les ordonnances. Pannechon surveille le plat et la marmite, retourne avec la pointe de son couteau les morceaux de viande qui fument et grésillent. Presle essuie la table ensanglantée à coups de torchon circulaires. Les autres, assis par terre, dos au mur et genoux au menton, fument leur brûle-gueule en crachant.

Soupe au riz, grillades, riz au gras, jus bouillant : le seul dîner valait le voyage à Mouilly. Et nous avons un lit ! Avec le matelas et l'édredon ! Nous entrons dans cette tiédeur. Par terre, nos quatre souliers vides bâillent de la tige avec des allures avachies. « La liaison », enfouie dans un monceau de paille amenée de la grange à pleines brassées, la liaison s'est endormie et nous berce de ses ronflements confondus. Et nous nous

endormons à notre tour, repus, le corps à l'aise, les pieds dégainés, dans une puissante odeur de graillon, de tabac et de bête humaine.

SAMEDI, 26 SEPTEMBRE.

Sous les grands arbres, en arrière du plateau. Une autre compagnie du bataillon nous a remplacés aux abords de la route. Matinée fraîche et limpide. Des chants, des éclats de voix, des rires. Les cuistots se sont installés près de nous, à la lisière ; ils préparent la soupe du matin. Autour de chaque foyer, des hommes assis, attentifs et graves, tendent à la flamme des tranches de boule qu'ils ont piquées au bout d'une branchette.

Les rôties ! Friandise et délectation du soldat en campagne ! Dorées, rousses, brunissantes, elles croustillent sous les dents ; elles s'effritent, légères ; elles s'engloutissent comme d'elles-mêmes. Nous les aimons tous. Dès qu'un feu brille quelque part, les amateurs affluent, s'asseyent en rond, et regardent avec le même sérieux touchant, au bout de leur couteau ou d'une badine pointue, le pain blanchâtre prendre peu à peu une belle couleur chaude, comme s'il reflétait la flamme et gardait en lui quelque chose de son rayonnement. Les uns taillent des tranches minces, pour que la rôtie toute entière s'émiette et croque aux coups de dents ; les autres des tranches épaisses, pour qu'entre deux pellicules sèches pareilles à la carapace d'un beignet, subsiste une mie onctueuse et

brûlante, un peu humide encore, et telle qu'en ont les pains fumants que le boulanger retire de son four.

Le jus avalé, nous nous sommes assis, Porchon et moi, au pied d'un platane énorme, le dos contre le fût lisse, les fesses entre deux racines moussues qui font comme les bras d'un fauteuil. Nous avons coupé une grosse branche de merisier, et nous essayons de fabriquer une pipe. « Nécessité mère d'industrie », voire de l'industrie des pipes. Encore y faut-il quelque habileté.

Bernardet, le cuistot, a créé un chef-d'œuvre : tuyau percé droit et tirant bien, fourneau profond à paroi lisse ; même, il a sculpté dans le bois une face camarde, avec d'énormes yeux à fleur de tête, une bouche grimaçante, et une barbe effilée, agressive, lancée en avant comme une proue de navire.

Porchon, à force d'application volontaire (il est écarlate et ses veines gonflées saillent sur son front), obtient des résultats non décisifs, mais encourageants : son morceau de bois s'évide, se creuse, prend décidément figure de pipe.

Moi, j'ai déjà fait éclater deux ébauches, en me donnant lâchement pour excuse que le bois de merisier est dur, que mon couteau ne coupe pas, et que mes doigts me font mal.

Non lassé malgré mes échecs, je commence une nouvelle tentative, lorsqu'un sifflement accourt vers nous, brisé net par le fracas lourd de trois marmites explosant à la fois : trop court ! D'autres sifflent, passent sur nous, assez haut ; et trois

panaches de fumée noire surgissent du sol éventré, cent mètres derrière, hors du bois : trop long ! Encore la stridence d'une rafale. C'est moins brutal : elles vont loin. Nous les voyons éclater sur la droite, déracinant quelques petits sapins qui sautent en l'air avec les mottes de terre et les éclats. En avant ; en arrière ; à droite. C'est fatidique. Nous nous levons, mettons sac au dos, et marchons vers la gauche, sans hâte, à travers les taillis.

Nous sommes maintenant hors de la « fourchette », tranquilles, presque amusés. On dirait que les artilleurs boches s'efforcent de faire tomber leurs derniers obus dans les entonnoirs qu'ont creusés les premiers ; ils doivent tirer sans but, simplement pour consommer une quantité de munitions réglementaire : il suffit d'attendre qu'ils aient fini.

Des branches froissées, le bruit d'une course sur les feuilles, un appel prolongé par les bois :

« Hohéhooo !... »

De nos rangs on crie : « Par ici ! »

Les pas se rapprochent, et bientôt un homme sort du couvert, hors d'haleine, le visage bouleversé :

« Un major ? » dit-il. « Où qu'y a un major ? Faut tout de suite...

— Qu'est-ce qui se passe ? » demandent des voix.

Et l'homme répond, à mots précipités, lancés par saccades :

« C'est Favreau, mon copain,... l'cycliste de la 8e... Une jambe quasiment coupée, t't à l'heure... aux trois premières marmites qu'ont tombé derrière la route... I's'vide de sang... Faudrait lui lier ça... I'va finir, sûr qu'i'va finir... »

L'aide-major, que l'homme a emmené à vive allure, nous a dit en revenant qu'il avait trouvé là-bas un moribond :

« Section de la fémorale, la jambe presque arrachée. J'ai fait la ligature et les brancardiers l'ont emmené ; mais il n'a pas dû arriver vivant même à Mouilly. »

Cinq heures du soir. Nous sommes partis pour les avant-postes.

Nous marchons dans un layon très droit, une bande d'humus noir entre la jonchée des feuilles mortes et les nappes de mousse envahissantes. Les fourrés s'épaississent et s'enveloppent d'une pénombre glauque. Le soleil déclinant est juste derrière nous. Sa lumière atténuée coule sur notre file en marche, et laisse des reflets d'or aux gamelles juchées en haut des sacs. Les têtes alignées montent et s'abaissent aux rythmes des pas inégaux, faisant courir une ondulation intérieure d'un bout à l'autre des sections.

Nous nous taisons. Nos pieds ne font aucun bruit sur cette terre moite dans quoi chaque clou laisse son empreinte. Parfois un pépiement timide se risque au silence, comme font dans l'obscurité grandissante des taillis les rais de soleil

effilés qui se glissent aux trouées du feuillage.

Mais un 75, soudain, crève l'espace de sa détonation hargneuse ; et bientôt toutes les pièces tapies dans les bois entonnent un chœur brutal et précipité, dont la clameur nous environne. Chaque coup se détache à toute volée, d'une violence, semble-t-il, à disloquer le canon qui le lance ; puis une vibration chantante se prolonge de vallon en vallon, très loin, peu à peu s'affaiblissant, jusqu'à se perdre dans l'essor d'une nouvelle salve. Et tout ce bruit, à la longue, engourdit de sa monotonie ; il se mêle aux choses visibles, s'harmonise à elles, s'imprègne de la mélancolie du soir. On ne sursaute plus aux abois des « départs » : on ne les entend plus ; on n'a plus dans la tête que cette espèce de mélopée interminable, qui décroît, décroît, rebondit brusquement d'une force accrue, décroît encore, puis rebondit, et finalement se fond en une rumeur immense et triste, épandue au loin sur la terre ainsi qu'une marée.

Le soir gagne. Nous approchons de la lisière. Au bord du chemin gisent des sacs crevés, des fourreaux de baïonnettes brisés ; un peu plus loin, des linges ensanglantés s'étalent sur la mousse, quelques chemises, une ceinture de flanelle, des loques sans nom, la doublure d'une veste ; plus loin encore, un cadavre apparaît, étendu de son long et la face contre terre.

Des entonnoirs d'obus jalonnent le layon, à des intervalles presque réguliers ; d'énormes racines broyées montrent leurs blessures pâles. Puis les

trous d'obus se groupent, presque tous encore dans le layon, vestiges d'un tir percutant admirablement précis. Les hommes disent que notre artillerie a tendu un barrage sur cette ligne repérée, le soir du 24. Bel acte de foi de tous ces braves en la valeur de nos armes ; je veux croire, moi aussi, de tout mon cœur.

Nous nous arrêtons un peu avant d'avoir atteint la lisière, dans une clairière où quelques arbres géants attirent le regard vers les hauteurs, là où leur tête se perd dans le ciel apâli.

Il flotte une vague odeur de cadavres, qui par instants se fait plus lourde. A quelques pas de notre guitoune, un mort est resté assis contre un tas de fagots, dans une attitude de détente et de paix : cet homme mangeait lorsqu'un obus l'a tué net ; il tient encore à la main une petite fourchette d'étain ; son visage cireux ne trahit nulle angoisse ; à ses pieds, une boîte de singe ouverte, et une assiette de fer battu, une assiette comme je me rappelle en avoir vu, à la communale, dans le panier où les écoliers des métairies éloignées mettaient leur déjeuner, et qui portent tout autour, en relief, les lettres de l'alphabet et les chiffres.

Légère et perméable au froid, notre guitoune ! Deux piquets fourchus supportant un rondin en guise de maîtresse poutre, d'autres rondins coupés au hasard, tortus, inégaux, s'appuyant du bout à cette maîtresse poutre, et cela fait une maison : à peu près la charpente d'un toit posée à même le sol, et laissant voir le ciel par des interstices

déconcertants. Pourtant, on a entrepris de calfeutrer cette hutte ; des mottes de gazon s'empilent, compactes, jusqu'à un demi-mètre de haut ; lorsqu'on est allongé, elles protègent un peu ; nous aurions chaud si ce revêtement d'humus montait jusqu'au sommet.

Ce sera notre tâche de demain. Ce soir il est trop tard : voici qu'il va faire nuit. Il n'y a plus, avant de dormir, qu'à manger notre « repas froid », une tranche de boule, et le morceau de viande qu'on retire de la musette, saupoudré d'une poussière de pain desséché.

DIMANCHE, 27 SEPTEMBRE.

J'ai résolu ce matin d'aller voir l'adjudant, que je dois relever à la tombée du jour. Je quitte notre clairière, vers midi, emmenant avec moi un agent de liaison.

Il fait le même temps qu'hier ; la brume légère et froide de l'aube peu à peu s'est évaporée ; des gouttelettes pures scintillent à l'infini sous le ruissellement de la lumière.

Une grosse borne rongée de lichens barre le layon ; au-delà, deux pistes s'écartent. L'agent de liaison, qui a buté dans la borne, me regarde avec inquiétude et dit :

« V'là qu'y a deux ch'mins, à c't'heure ! L'quel qu'est l'bon ? »

Une réflexion brève : la gauche de notre ligne s'appuie à la 6e, la droite à la 5e, qui garde la

route ; la route est loin ; c'est par là qu'il faut aller. Et je m'engage dans le chemin de droite, à pas vifs. Oh ! oh ! tout doux... Il fait rudement clair par ici ! Je ne croyais pas la lisière si proche. Du fossé deux têtes ont émergé ; une main qui s'agitait de haut en bas, très vite, a modéré d'un coup mon allure. Courbé, rampant à demi, je gagne la ligne des tirailleurs. Une voix joyeuse et contenue m'y accueille :

« Vous v'là, mon lieutenant ! C'est assez pépère ici ; mais faut pas qu'on s'montre, à cause des *skrapnells*... Vous cherchez l'adjudant? T'nez, l'est là, avec Gendre et Lebret.

— Merci, Lormerin. Alors, il n'y a pas eu de casse, cette nuit?

— Pensez-vous ! I's n'ont seulement point bougé. J'vous dis que l'coin est pépère.... Dix, quinze mètres à droite, vous l'trouverez. »

J'en parcours bien cinquante avant d'arriver, marchant sur des pieds, me glissant avec des contorsions entre les soldats blottis au fossé. Enfin j'aperçois Gendre et Lebret. Gendre, qui me voit le premier, me dit, en me montrant un homme étendu :

« N'lui d'mandez pas d'vous faire place. I'vous entendrait pas. Il est mort. Y a qu'à l'enjamber. »

Puis il se penche vers le fond du fossé et appelle :

« Mon adjudant ! C'est l'lieutenant qu'est là. »

Un grognement sort de terre ; une masse de paille informe bouge, se soulève ; et la tête de l'adjudant apparaît, trouant la jonchée des épis,

comique avec ses cheveux ébouriffés, ses yeux abrutis de sommeil, et sa barbe hirsute qui garde, mêlés aux poils, des débris de litière. Il semble malade, l'adjudant. La maigreur de ses joues s'est encore accusée ; une meurtrissure brune envahit ses paupières ; une sale teinte livide transparaît sous le hâle de sa face.

« Eh bien ! quoi donc, Roux, ça ne va pas?

— Moi? Je suis à bout, c'est clair. Courbaturé de partout, la poitrine défoncée, une fièvre de cheval.... L'évacuation n'est pas loin. »

Il se lève en geignant, les mains sur les reins, le buste penché, s'assied au bord du fossé, à une place que dissimule un buisson, et me dit :

« Venez vous asseoir près de moi ; je vais vous montrer. »

Devant nous s'étend une plaine en friche que ferme, au-delà d'une vallée, une ligne de hauteurs sévères. Le village est sans doute dans la vallée, mais on ne voit pas d'ici le groupe des maisons, seulement une ou deux fermes isolées. A gauche, les bois font un saillant prononcé qui arrête le regard. Un petit bois de sapins très dense a poussé juste au milieu de la plaine, où il écrase une tache de couleur lourde, vert opaque, étonnement nette et franche dans le jaune bâtard des entours.

« Il n'est pas occupé », me dit l'adjudant. « Une patrouille l'a fouillé cette nuit : tranquille de ce côté. D'ici là-bas, ça fait six à sept cents mètres. Les Boches doivent tenir tout juste les abords du patelin ; on peut bien compter quinze cents d'eux

à nous. On aurait donc tout le temps de voir venir s'il leur prenait fantaisie d'attaquer... Ça ne fait rien, vous savez, ces sapins-là m'embêtent ; on ne fera pas mal d'y envoyer quelques lascars toutes les nuits, si l'on veut éviter que ceux d'en face s'y coulent en douceur, et nous tombent un matin sur le poil. Voilà comme je pense. »

Il lève l'index à un coup de fusil très sec parti des lignes ennemies et suivi, à une seconde à peine, d'une autre détonation plus faible et comme plus lointaine, un écho.

« Ping !... Pang ! » dit-il. « C'est un loufoque qui s'amuse depuis qu'il fait jour. Toutes les dix minutes, il envoie quatre balles vers quatre points de notre ligne. La deuxième va siffler par ici. »

Et aussitôt le coup de fusil du Boche claque ; l'écho renvoie la détonation atténuée, en même temps qu'un son aigu file très haut dans l'air calme.

« Vous voyez qu'il est piqué », dit l'adjudant. « Il doit tirer sur les alouettes. Mais j'ai quelque chose d'autrement sérieux à vous signaler. Suivez-moi bien : la corne droite du bois de sapins... Vous l'avez?... Bon. Trois doigts encore à droite, un gros buisson en boule avec quelques broussailles en avant, deux arbres isolés un peu en arrière. C'est vu?... Bon. Eh bien ! prenez votre jumelle et observez seulement cinq minutes. Ça vous dira probablement quelque chose. »

En un instant, je tiens le buisson dans le champ, très lumineux, de ma jumelle. Je distingue facilement le dessus des feuilles, brillant et foncé, du

dessous pâle et mat ; les plus hautes s'enlèvent avec une rigoureuse netteté de contours sur le ciel presque blanc ; plus bas, il y a une zone où elles se clairsèment et laissent entrevoir encore des lambeaux de ciel ; puis, jusqu'à terre, elles se font incroyablement drues, et tendent un rideau impénétrable aux regards.

L'adjudant reprend :

« Vous devez voir dans la partie gauche du buisson une espèce d'échancrure ; c'est là qu'il faut guetter. »

Il ne s'est pas encore tu que j'ai aperçu, exactement dans l'échancrure qu'il désigne, une tête coiffée d'un béret plat ; elle a surgi très vite, et disparu plus vite encore en plongeant derrière les feuilles. J'ai dit : « Ah ! » et me suis retourné vers lui, qui rit silencieusement.

« Vous l'avez vu ? » s'écrie-t-il. « Ou plutôt vous en avez vu un... Ils sont deux cachés là-dedans. Depuis ce matin que je les ai repérés, c'est presque comme si je les connaissais; et, en tout cas, je sais à quoi m'en tenir sur leurs manigances. Celui qui s'est montré, c'est le guetteur. L'autre est assis par terre, à côté d'un téléphone de campagne. Tout ce que le guetteur glane en furetant des yeux est transmis *illico*. Ce soir, le téléphoniste prendra sa petite boîte sous le bras, roulera le fil sur sa bobine, et le tour sera joué. Vous pourrez envoyer au nid cette nuit ; les vilains merles n'y seront plus.

— Mais pourquoi, lui dis-je, ne flanquez-vous

pas une salve dans le buisson? C'est un peu raide, de laisser ces mouchards-là fricoter leur sale cuisine à votre nez !

— Pourquoi? C'est une affaire d'appréciation. Si je faisais tirer sur ces deux Boches, les balles de fusants grêleraient sur nous dans les cinq minutes, et j'aurais sûrement des blessés et des tués. J'aime mieux tenir mon monde bien caché, bien tranquille, et rigoler en dedans à penser que l'autre, là-bas, se démanche le cou avec la frousse de recevoir une balle, sans découvrir seulement un bout de capote bleue. Après tout, si vous êtes ici demain et si le buisson est toujours habité, vous ferez tirer si vous voulez ; et peut-être que vous aurez raison. Aujourd'hui, je suis malade ; et avec votre permission je choisis la tranquillité.

— Soit, lui dis-je, à condition que pas un de vos hommes ne bouge aussi longtemps qu'il fera clair. Défense de fumer, bien entendu.

— J'en sais quelque chose », dit l'adjudant avec mélancolie. « Si je pouvais en griller seulement quelques-unes, j'engourdirais mon cafard. Ping !... Pang !... Vous l'entendez, l'autre idiot qui recommence? Allons, à ce soir, n'est-ce pas? Je me rentre dans ma paille. »

Un percutant qui éclate dans la clairière marque mon arrivée à la guitoune. Le fourrier, de l'intérieur, me crie :

« Au moins, mon lieutenant, vous vous faites annoncer ! Quel coup de gong ! »

Et il tend le dos au sifflement d'une bordée qui s'annonce copieuse. Un fracas effroyable, des éclats qui strident et glapissent, qui volent devant la porte avec un « frrt » désagréable.

« Oh ! oh ! » dit Porchon. « C'est du 105, ça. On nous sert bien. »

Le fourrier blague :

« S'ils continuent, ils vont démolir la maison, le toit n'est à l'épreuve que du 77. Attention ! »

Encore une avalanche derrière nous. Une volée d'éclats vient taper raide contre les rondins ; puis on entend un craquement prolongé, un froissement dans les hautes branches, et la chute lourde d'un arbre qui s'abat.

Il nous faut subir un bombardement en règle. Inquiet de nos hommes, j'ai mis la tête dehors, et je les ai vus aplatis sur la mousse, disséminés par groupes de deux ou trois, très espacés ; tous avaient leur sac sur la nuque et attendaient, immobiles, la fin de l'arrosage.

Les obus s'acharnent, crèvent les taillis, éventrent le sol et mettent à nu le terreau noir. Ils mènent une sarabande infernale, tonitruent à travers la clairière, s'éloignent, reviennent souffler sur nous, lacèrent des arbres entiers, soulèvent des racines, projettent très haut des mottes énormes, bouleversent et empuantissent le hallier. Mais ils frappent à tort et à travers, en brutes mauvaises et inintelligentes ; leur colère, qui devrait être terrible, devient grotesque à force d'impuissante frénésie.

Lorsque autour de nous le vacarme s'apaise un peu, on entend des fusants miauler sur nos sections de première ligne. Et je pense à l'adjudant avec une irrésistible envie de rire.

Enfin, après qu'un dernier projectile, s'écrasant très loin, a renvoyé vers nous un vol de frelons sans force et bourdonnant à peine, les bois retombent au silence absolu. Ce sont quelques secondes inertes, pendant lesquelles la crispation des muscles fait mal, et que rythment à coups pesants les battements du sang dans les artères. Puis des têtes se lèvent par-ci, par-là ; et bientôt tous les hommes s'asseyent, débouclent leur sac en riant, se mettent debout, s'étirent, s'ébrouent : c'est fini.

La nuit m'a surpris dans le layon pendant que j'allais avec mes poilus relever l'adjudant : une nuit totale sous les branches, une nuit dont l'obscurité semble palpable, et dans laquelle les yeux se fatiguent vainement à vouloir recueillir autre chose que du noir. Il semble qu'une muraille vous entoure, qui se déplace à chaque pas qu'on fait ; on s'étonne de ne l'avoir point encore heurtée des pieds ou du front ; on étend les bras, inconsciemment, pour la toucher ; mais on ne la touche jamais, car elle recule et se dérobe aussitôt qu'on avance les doigts. Toujours hors d'atteinte, elle reste là, tout près, qui vous emprisonne.

J'arrête mes hommes près de la lisière. Les ténèbres y sont moins compactes. Du côté de la

plaine, l'espace existe. Des formes de buissons qui s'estompent vaguement délivrent le regard et le reposent.

Je saute dans le fossé, où j'aperçois, en me baissant, un homme étendu. Je lui mets une main sur l'épaule : il ne bouge pas. Je le secoue, de plus en plus fort ; il se laisse faire, inerte et docile. Quel sommeil ! J'approche mon visage du sien, je touche sa face. Oh !... Une peau visqueuse, glacée, sur une chair molle. C'est un cadavre. Quel pincement au cœur ! Je l'enjambe, et fais quelques pas en appelant doucement. Enfin des voix répondent à la mienne. Je marche vers elles ; mes pieds froissent de la paille ; je devine près de moi des mouvements invisibles : je suis au milieu des vivants.

« Quelle section ? dis-je.

— Troisième section, mon lieutenant.

— Un homme avec moi pour me conduire à l'adjudant.

— Présent ! Letertre.

— Ça va. Sortons du fossé, ou nous n'en finirons jamais. Je te suis. »

Pendant que nous marchons, giflés par des paquets de feuilles, griffés par des branches épineuses, Letertre me demande :

« Vous n'avez pas buté sur un mort, avant d'nous trouver ?... Si ? Eh bien ! c'est not' premier point d'repère. Y a bien d'aut's cadavres plus haut, entre la 6e et nous ; mais quand on vient du layon et qu'on descend au fossé, on tombe tout

d'suite sur çui-là, qu'est l'dernier d'la file. Alors faut tourner carrément à droite. On compte trente à trente-cinq pas... Une fois qu'c' est fait, on arrive à une chemise que nous avons étalée exprès par terre ; c'est l'deuxième point d'repère, et ça veut dire qu'i' faut tourner à peu près d'un d'mi à gauche. A c't'endroit-là, la lisière avance un peu ; si on marchait droit d'vant soi, on s'enfoncerait dans l'bois et on la perdrait. Tenez, v'là la ch'mise. Vous la voyez? »

A nos pieds se révèle une tache indécise, une sorte de lueur stagnante ; si la nuit était moins opaque, on croirait une flaque de lune éteinte par l'épaisseur des branches. Letertre reprend :

« Vous m'suivez toujours, mon lieutenant? Vingt-cinq pas d'affilée ; nous allons tomber sur un aut' cadavre. C'est presque la fin, à condition qu'on r'prenne la droite ; n'y a même pas dix mètres avant les copains d'la deuxième escouade. Le jour, n'est-ce pas, ça va tout seul ; on n'a qu'à marcher. Mais si on n'prenait point toutes ces précautions à la nuit, on s'perdrait cent fois dans c'te sacrée grande garce de forêt... Où c'est qu'il est, çui-là? Je l'connais pour fort d'odeur, mais pour difficile à voir. Ah ! je l'ai ! Détournez-vous pour ne pas marcher d'ssus ; il est rudement avancé. Vous suivez?... Bon. Faute d'obliquer encore à droite, voyez-vous, on s'empêtrerait dans toutes ces broussailles, qui n'ont l'air de rien d'ici, mais qui vous montent tout d'même jusque par-dessus la tête. Et maintenant, mon

lieutenant, nous sommes arrivés. J'vais m'en r'tourner si vous n'avez plus besoin d'moi... Bonsoir, mon lieutenant. »

L'adjudant est toujours enfoui dans sa paille. Le fidèle Lebret, qui cuisine sa popote et ne le quitte jamais, a déployé sur lui une couverture blanche trouvée au fond d'un placard, à Mouilly. J'en aperçois la pâleur dans le fossé.

« Ça m'épate que vous ayez réussi à me repérer », dit l'adjudant. « J'ai eu tort de ne pas vous expliquer tous ces trucs pour garder la bonne direction, quand vous êtes venu tantôt. Mais j'étais mal fichu, je n'y aï pas songé. D'ailleurs, vous savez, je ne vous attendais plus. »

Il grelotte de froid et de fièvre, le malheureux. Ses dents s'entre-choquent, même pendant qu'il parle.

« Faites équiper vos hommes, lui dis-je ; je vais aller chercher les miens tout de suite. Mais avec la meilleure volonté du monde, je ne les placerai pas en cinq minutes. »

De la même voix chevrotante qu'accompagne le claquement des dents, il répond :

« Écoutez, j'aimerais autant que vous attendiez le petit jour. La nuit s'avance, mes dispositions sont prises, et après tout une place vaut l'autre. J'aime mieux rester ici encore quelques heures que de débrouiller la pagaille impossible à éviter si on risque la relève. Et mes poilus sont sûrement du même avis.

— Moi aussi, vous savez. Mais c'était votre tour de passer en réserve.

— Bah ! le secteur est tranquille. Les Boches ne sortiront pas de leurs trous. Pristi ! Quelle nuit ! Il fait plus noir que dans la gueule d'un loup... Alors, à demain, mon lieutenant ?

— A demain, Roux, un peu avant l'aube. »

LUNDI, 28 SEPTEMBRE.

Et ce matin, avant l'aube, tout le bataillon a été relevé. Nous nous sommes retirés jusqu'à la deuxième ligne, un kilomètre en arrière.

Si près des Boches encore, ce ne peut être le vrai repos ; en cas d'attaque nous subirions le premier choc avec les camarades des avant-postes. Demi-repos pourtant, et tel quel très appréciable. Cachés en pleine forêt, nous sommes invisibles même aux avions ; liberté d'aller et venir, de flâner hors de la tranchée ; nous n'y redescendrons qu'en cas d'alerte.

Sifflotant, les mains dans mes poches, je vais jusqu'au carrefour voisin. Le capitaine est là, fumant les sempiternelles cigarettes qu'il roule en des feuilles invraisemblablement longues. Il me montre un Allemand mort allongé sur l'herbe du bas-côté. On a recouvert son visage d'un mouchoir, et plié près de lui sa capote. Sa tunique déboutonnée s'entr'ouvre sur une chemise sanglante ; ses mains très blanches s'abandonnent, souples encore et presque vivantes ; elles viennent de se dénouer après les crispations dernières de l'agonie ; ce ne sont pas les mains rigides de ceux

que la vie a quittés depuis bien des heures, et qui déjà retournent à la terre.

« Il vient de mourir? dis-je au capitaine.

— Il y a cinq minutes, répond-il. On l'a trouvé dans les bois, et on le portait ici au moment où nous arrivions. Il était tombé depuis trois jours, dans un assaut, et ses hommes n'ont pu l'emmener avec eux lorsqu'ils ont reculé. Trois jours et trois nuits entre les lignes ! Il mourait de froid et d'inanition bien plus que de ses blessures, lorsqu'une de nos patrouilles l'a recueilli au petit jour. Un grand beau gaillard, n'est-ce pas ? »

Grand beau gaillard, oui, et de mise soignée ; je n'avais pas remarqué cela tout de suite. Le drap de l'uniforme est moins grossier que le drap de troupe ; la culotte est ajustée aux genoux ; les bottes de cuir fauve dessinent les jambes vigoureuses.

« Un officier ? dis-je.

— Lieutenant de réserve, et probablement commandant de compagnie. Mais je n'ai eu ni le temps, ni la volonté de l'interroger. Il avait demandé, en français, un officier parlant l'allemand. On est venu me chercher. Quand je suis arrivé, il était étendu au revers du fossé, les yeux virant, les lèvres bleues, moribond déjà mais entièrement lucide. Il m'a confié des papiers personnels, des lettres, et m'a prié de les faire parvenir aux siens en les prévenant de sa mort, par l'intermédiaire de la Croix-Rouge. Il m'a dicté leur adresse. m'a remercié ; et puis il a laissé

aller sa tête et il est mort, sans un soupir : un homme. »

Je regagne ma tranchée, perdu dans une songerie triste. La forêt, en sa dernière et splendide luxuriance, a cessé d'être à mes yeux. Voici la tranchée, un étroit fossé à parois de terre verticales. Quelques dormeurs sont vautrés au fond. A la nuit, elle sera peuplée dans toute sa longueur. Et à la lisière du bois il y a d'autres tranchées pareilles à celle-ci, et comme celle-ci pleines de soldats.

Mais plus loin, au delà de la plaine, il y a encore d'autres tranchées pareilles, et qu'habitent des soldats qui ne ressemblent pas aux nôtres. On creuse, chez nous. On creuse aussi là-bas, dans le camp des reîtres casqués, davantage et mieux que chez nous.

Je les ai vus travailler, ces remueurs de terre. Au bord du vallon de Cuisy, j'ai observé pendant des heures, à la jumelle, des équipes de terrassiers maniant le pic et la pelle avec un entrain qui ne mollissait jamais. Dès qu'ils peuvent s'arrêter, les Boches font des trous et se fourrent dedans. S'ils avancent, ils se retranchent pour assurer le gain acquis. S'ils reculent, ils se retranchent pour, solidement arc-boutés, tenir mieux aux poussées violentes des assauts.

Et je vois, face à nos lignes, ces retranchements peu à peu s'étirer, escalader les collines, plonger au fond des vallées, ramper à travers les plaines, fossés profonds avec leurs parapets s'étalant au ras du sol, avec leurs fils de fer ronce tressant des

réseaux barbelés en avant des mitrailleuses embusquées à leur créneau.

Nous les avons arrêtés, puis refoulés. A présent, les deux armées reprennent haleine. Pantelants de leur récente défaite, trop las désormais pour foncer à pleine force et tenter à nouveau de nous passer sur le corps, ils vont s'accrocher au sol de France qu'ils occupent encore.

Et pour s'y accrocher mieux, ils vont nous barrer la route. Ingénieusement, méthodiquement, ils vont accumuler sous nos pas les obstacles. Ils ne laisseront rien au hasard : chaque mètre du front qu'ils tiennent aura, braqué vers nous, un canon de fusil ; des mitrailleuses dans chaque blockhaus, des canons derrière chaque crête. Il n'y aura pas de vide, pas de point faible. Des Flandres à l'Alsace, de la mer du Nord à la frontière inviolable de la Suisse, un fort monstrueux va naître, qu'il nous faudra démolir si nous voulons passer.

Quand passerons-nous? Voici octobre, et bientôt les brouillards, la neige, les pluies qui font la terre molle, glissante aux pas, et mortelle aux corps fatigués qui lui demandent repos. Si nous voulons durer, il faudra que nous creusions, nous aussi, que nous apprenions à nous abriter sous des toits de branches serrées, de mottes grasses juxtaposées comme des tuiles, et sur quoi l'eau glisse sans s'infiltrer. Il faudra que nous sachions attendre sans lassitude, au long des journées grises, au long des nuits de veille qui ne finissent jamais.

Cela surtout sera dur. Lorsqu'on a faim, on serre sa ceinture d'un cran, on écrit des lettres, on rêve. Lorsqu'on a froid, on allume une flambée, on bat la semelle, on met les mains dans ses poches, ou on souffle sur ses doigts. Mais, lorsque le cœur s'engloutit peu à peu en des marécages de tristesse, lorsque la souffrance ne vient pas des choses hostiles, mais de nous-même, lorsqu'elle est nous-même tout entier, quel recours? A quoi se cramponner pour échapper à cet enlizement? On voit, lorsque l'hiver commence, des fins de jour si lugubres ! J'ai peur des crépuscules visqueux, des lentes agonies de la lumière qui salissent même le souvenir des heures de lumière, et font désespérer de les revoir jamais.

Et j'oublie les Boches terrés face à nous, la faction qu'il nous faudra monter, les corps à corps sanglants que nous aurons à soutenir tôt ou tard, puisque nous avons l'ardente volonté de les terrasser. Car une épreuve s'annonce, autrement redoutable, et que je ne pourrai pas refuser : la lutte contre l'ennui. Au seuil de la saison noire, je tremble à la menace du « cafard ». Puissé-je, toujours sur mes gardes, déjouer ses embûches sournoises, ne jamais m'aveulir à ses étreintes, et me retrouver moi-même, avec ma force non diminuée, quand sera revenue l'heure de l'action qui sauve !

Deux obus, en éclatant, volatilisent ma songerie. Un homme me tombe sur le dos, en criant :

« M.... ! » C'est le présent qui m'empoigne, sans phrases. Vers le carrefour, des chevaux hennissent avec épouvante, des conducteurs jurent et font claquer leur fouet. Puis deux voitures grises apparaissent, virent sur deux roues en rasant le fossé, les hommes cinglant à tour de bras les bêtes blanches d'écume, et s'enfoncent dans le bois avec un roulement de ferraille, qu'accompagne le martèlement sonore des sabots sur la route. Ce sont nos vivres qui se sauvent au galop. Les « hommes de distributions », ce soir, feront quelques kilomètres de plus.

« Tout le monde dans la tranchée ! »

On ne les entend pas venir, ces fusants. Je regardais un de mes poilus qui bourrait sa pipe lorsque deux autres ont explosé sur nous : le sifflement, la grimace de l'homme et le plongeon qu'il a fait, la grêle des balles dans les branches, tout s'est confondu en une seule impression d'attaque imprévisible et méchante. C'est trop rapide ; le réflexe qu'on a pour se protéger se déclanche trop tard. L'obus qui a sifflé de loin n'atteint pas. Mais celui qui arrive sans dire gare, qui vous crève dessus avant qu'on se soit rendu compte qu'il venait, celui-là est dangereux et effraye ; les mains restent fébriles longtemps encore après l'explosion.

Ah ça ! Est-ce que nous en aurions pour la journée? Toutes les dix minutes à peu près, deux fusants nous arrosent ; un peu plus tard, ce sont des couples de percutants qui piquent du nez

en faisant jaillir la terre. Toujours du 77. Du tir direct, comme au fusil, insupportable. Il faut qu'on nous bombarde de bien près pour que les obus arrivent à une vitesse pareille : les Boches ont dû amener deux pièces jusqu'à leur première ligne, et ils nous canardent à vue de nez. Je parierais... je parierais même qu'elles sont dans Saint-Rémy, ces deux sales petites pièces jumelles ! On les repérerait, de nos avant-postes, au premier tir. Puis, grâce à une liaison souple, bien articulée, on les démolirait ou on les musèlerait, en moins d'une demi-heure. Mais... je sais bien qu'elles vont aboyer jusqu'à ce que les artilleurs boches soient fatigués. Nous allons garder dans la peau cette épine, rester jusqu'au soir les genoux au menton sans pouvoir muser sous les arbres.

Nous sommes abrutis lorsque la nuit arrive ; mal au dos, les jambes raides. Au fond de la tranchée, nous nous serrons côte à côte, Porchon et moi. Ça manque de place. Des pierres pointues font saillie partout. L'étui de mon revolver m'entre dans les côtes, mon bidon dans la hanche, un genou de Porchon dans l'estomac, des cailloux dans les fesses. Coucher sur la dure, bon ! nous y sommes entraînés; mais toutes ces aspérités sont de trop. Une volte brusque. Porchon grogne ; c'est lui maintenant qui a mes genoux dans l'estomac. Quelle posture prendre? Quel creux trouver? Dès qu'on bouge, on écrase le voisin ; dès que le voisin bouge, il vous écrase. Sortir de la tranchée pour s'étendre sur les feuilles mortes? Le froid

pénètre jusqu'aux moëlles et vous tient éveillé.

Je n'ai jamais vu encore une tranchée si rébarbative. Le temps file ; le sommeil se dérobe ; c'est idiot. Il faut opter pour une solution de moindre mal, et persévérer coûte que coûte. Et je ramène tout mon équipement sur mon ventre, revolver, liseur, jumelle, musette et bidon. Cela fait un énorme paquet entre ma poitrine et mes jambes pliées. Une à une, j'arrache de leur gangue de terre quelques pierres pénétrantes à l'excès ; je les lance, au jugé, par-dessus le parapet. Je suis mieux ; ça peut aller. Alors, j'étends les bras par-dessus mon équipement tassé dans mon giron, et je m'endors, serrant mon « barda » sur mon cœur.

MARDI, 29 SEPTEMBRE.

Les deux sales petits canons nous ont encore cherché noise presque toute la journée. Mais ce soir nous venons d'évacuer le coin où tombaient leurs obus. Mouilly est déjà derrière nous. Voici le Moulin-Bas, le ruisseau envahi de joncs, la mare aux arbres grêles, et la grande ferme aux toits de tuiles, près du carrefour. Un couchant rose et froid, la fin d'une belle journée d'hiver. Une lumière égale, qui caresse les choses en même temps qu'elle les éclaire. Les lignes des hauteurs se précisent minutieusement sur un ciel sans ardeur, et qui s'éteint peu à peu, d'une agonie très douce. Au bout de la route, un clocher enlève sa silhouette effilée ; et des 75 au repos dans un champ, en dehors

des maisons, semblent des joujoux délicats et jolis.

Halte au seuil du village. Des commandements passent :

« Rectifiez la tenue.... L'arme au pied.... »

Quelques hommes ricanent. Devant moi, en queue de la compagnie que nous suivons, un petit blond aux joues cramoisies, dont les bandes-molletières déroulées empaquettent les souliers, tape sa pipe à coups légers contre la crosse de son fusil, la met dans sa poche, crache une dernière fois, et gouaille :

« Ça y est ! C'est sûrement d'main qu'on signe la paix. On répète la rentrée au quartier. Tendez les bretelles. Levez la tête. Regardez l'horloge. Ah ! sans blague... on est en guerre ! »

L'apparition du chef de corps, à cheval, coupe net le soliloque. Pas content, le commandant :

« Pas d'allure.... Démarche lourde.... Rien de militaire.... »

Pas cadencé, l'arme sur l'épaule droite, nous entrons dans la terre promise. A chaque coin de rue une compagnie déboîte, accélère l'allure vers son cantonnement. La 7e « change de direction à gauche », vers le « rupt ».

Cantonnement « pépère », disent les hommes. Les granges sont vastes et chaudes, gorgées de foin. La boutique de la charcutière qui vend les fromages de tête de cochon, ces fromages caparaçonnés d'une gelée d'or et si moelleux à la langue, est au milieu de notre domaine. Et vingt mètres plus loin que la dernière maison, l'eau du ruisseau

s'épand en une nappe tranquille, coulant imperceptiblement, juste assez pour ne point croupir, et dans laquelle ce sera plaisir de décrasser un peu de linge.

Nous sommes installés, les fusils s'alignent autour de l'aire, quand l'adjudant de bataillon montre à notre porte sa barbe hirsute et sa pipe : il y a maldonne ; il faut déménager. Adieu, la charcutière ! Adieu, le rupt !

Cette fois, nous sommes auprès d'une scierie. Des billes de bois d'égale longueur, des planches déjà débitées s'empilent hors des hangars. Ordre de placer à proximité une sentinelle, baïonnette au canon, pour aider les cuistots à combattre la tentation, mon Dieu bien explicable, de brûler à plein feu les réserves de l'usine.

« Alors, me dit Porchon, on se mobilise? Il y a sûrement des denrées précieuses, ici ; mais tout va être raflé dans une heure. »

Et c'est l'habituelle chasse aux victuailles. Il y faut du flair, pour repérer les coins intéressants, de la diplomatie, pour pénétrer à fond ces paysans retors et briser leurs hésitations; car ils hésitent toujours et ne lâchent pas volontiers leur bien, dans l'espoir où ils sont qu'un autre acheteur va venir, qui leur offrira davantage.

On se renseigne entre camarades, sans jalousie :

« Tiens, là-bas, dans cette venelle, la troisième maison à gauche, celle qui a des volets verts, il y a une vieille qui vend des œufs. »

Allons voir. Et la vieille, horrible, sèche comme un paquet de sarments, édentée, crasseuse, des mèches de cheveux gris dans les yeux, lève les bras au ciel et prend la sainte Vierge à témoin qu'elle n'a rien, mais rien du tout, là.... Alors on dit un prix, un gros prix. C'est magique : les bras éplorés retombent avec simplicité; la voix glapissante baisse d'une octave; puis la mégère glisse à pas feutrés le long du couloir jonché de crottes de poules, courbe son grand corps en passant sous une porte basse, émerge avec précaution, cachant on ne sait quoi dans le creux de son tablier. Et quand elle est tout contre vous, six œufs à la file apparaissent dans ses doigts maigres, presque laiteux sur sa peau terreuse que sillonnent des crevasses. Elle vous les coule, tièdes encore, dans les mains, au fond des poches; et elle dit tout bas, de sa bouche aux gencives nues :

« N'faut point en causer, surtout. J'en aurai p't' être ben d'aut's pour vous, quand mes gélines les auront faits. Mais n'faut point en causer. Oh ! mais non là. »

Porchon a trouvé des confitures de prunes. Des confitures?... Une marmelade de quetsches à peine sucrée, simplement.

« J'ai payé cette mixture sept sous le quart, me dit-il. Les cochons qui la vendaient en avaient sur leur comptoir deux grandes bassines de cuivre toutes pleines. Quart par quart, elles se sont vidées en une demi-heure, au même prix. »

Les voleurs ! Avant la guerre, ils laissaient fer-

menter ces quetsches dans des barriques. Chaque barrique donnait quelques litres d'eau-de-vie à quarante sous ; et ils jetaient sur leur fumier les pulpes desséchées. Cela nous promet de beaux jours.

Nous dînons chez une vieille Alsacienne, une toute petite vieille, rose et ratatinée, coiffée d'un bonnet rond très blanc, si blanc que jamais encore dans la Meuse je n'en ai vu d'aussi gaiement joli. Un carrelage de briques lavé de frais, net et rouge comme la peau d'un visage après des ablutions d'eau froide ; des meubles qui luisent, comme luit sur notre table la toile cirée brune. Au-dessus de l'évier, la poignée de cuivre de la pompe accroche la lumière de notre lampe, et met une étincelle dans la pénombre.

« Soupe aux choux ! » annonce Presle, l'agent de liaison. « Après ça, nous avons un poulet rôti. »

Oh ! son poulet rôti ! Une volaille étique, une chose lamentable qui se recroqueville au milieu d'un plat immense. La tête aux yeux clos fuit le reste du corps, auquel la relie seulement un cou pareil à une ficelle. Et les pattes, que Presle a négligé de couper, se crispent, toutes noires, d'une contracture douloureuse.

« Ça n'est pas une poularde de Bresse, s'excuse Presle. Et même, j'crois bien qu'elle avait fait les marches d'épreuves avant que j'lui torde le cou. Tout d'même, c'est d'la poule. »

Après que nous avons dîné, j'essaye, dans un

coin, une ribambelle de souliers que le cycliste a « levés » je ne sais où. Le choix est ardu : ceux-ci sont trop larges, ceux-là trop longs ; d'autres sont déjà usés ; d'autres, qui chaussent juste et semblent de cuir souple et solide, révèlent soudain une entaille sournoise cachée le long d'une couture. Je jette enfin mon dévolu sur une paire de godillots à semelles débordantes, carrés, cloutés de neuf, et dont le cycliste m'a dit :

« J'vous les garantis six mois sans ressemelage, mon lieutenant. I's vous mèneront au bout de la campagne, pour sûr ! »

Je réponds : « Amen ».

Et nous sortons, Porchon et moi, bras dessus bras dessous.

La nuit n'est pas très obscure. Les tas de planches, près des hangars, font de lourdes masses géométriques. Le village, à notre droite, est noir et mort ; mais à notre gauche, vers le cimetière, une brume pâle dort sur les prés. Une ligne de saules onduleuse dessine au-dessus d'elle le cours du ruisseau qu'elle voile. Et elle s'en va mourir au pied d'une pente abrupte, dressée au sud-est comme un mur gigantesque.

« Où me mènes-tu ? demande Porchon.

— Attends un peu ; tu vas le savoir. »

Nous marchons silencieusement. Parfois nos pieds s'enfoncent dans des cendres cotonneuses et réveillent quelques braises assoupies.

« Point de direction, la maison isolée, dis-je. Il y a un escalier avec une rampe de fer. Cramponne-

toi, mon vieux, tu vas voir ce que tu vas voir. »

Et je gravis en trois sauts les marches de pierre, je frappe à la porte ; des voix d'enfants piaillent, un pas sonne sur le plancher, le loquet cliquette, et la porte, en s'ouvrant, nous enveloppe d'une bouffée d'air tiède.

Nous sommes dans une cuisine enfumée, qu'une seule chandelle posée sur la table éclaire à peine. Des chaussettes suspendues au long d'un fil de fer, des langes, des mouchoirs à carreaux sèchent au-dessus du fourneau. De ci, de là, quelques chaises bancales s'égarent, toutes encombrées de choses hétéroclites, une cuvette, un pantalon, une pile d'assiettes sales. On écrase sous ses semelles des choses molles, des débris de nourriture sans doute, ou quelque chique crachée là.

L'hôte, un homme jeune encore, malingre, squelettique, le visage blafard, la moustache et les cheveux d'un blond éteint, nous offre sa main d'un geste las ; une main de fiévreux, qui fuit sous l'étreinte ; on en sent à peine les os ; on a l'impression que ce sont des cartilages ; et lorsqu'une fois on l'a lâchée, la moiteur vous en reste collée à la peau.

« On vous attendait, dit l'homme. Ma femme vous a préparé ça dans l'coin là, contre les sacs de son. »

Et la femme, blonde aussi, mais pansue, boursouflée, quitte sa chaise proche du fourneau, secoue trois ou quatre mioches pendus après elle, et va chercher la chandelle qui continue à baver sur la table.

On y voit clair. Le long de la muraille plâtrée qui s'écaille, des sacs sont alignés, sur deux côtés ; contre ces sacs, la matrone a fait une litière de paille toute fraîche, abondante, et partout d'égale épaisseur ; sur la litière elle a mis un matelas de plumes, un traversin, des couvertures, et des draps. Cette fois nous avons des draps, un vrai lit, un lit complet. Nous allons nous fourrer entre deux draps, déshabillés, en chemise, rien qu'avec nos chemises sur le corps. Je regarde Porchon du coin de l'œil ; il a une bonne figure attendrie, toute joie, toute amour de vivre. Et soudain il se tourne vers moi, me met la main sur l'épaule, et, me regardant bien en face, à larges yeux affectueux, il dit :

« Chameau ! »

Notre coucher, ce soir-là, fut une belle chose. Dévêtus en un tour de main, nous avons plongé aux profondeurs de notre lit. Et tout de suite il nous a pris, de la tête aux pieds, d'un enveloppement total et doux. Et puis à notre tour, petit à petit, en détail, nous avons pris possession de lui. Notre surprise ne finissait pas : à chaque seconde c'était un ébahissement nouveau ; nous avions beau chercher, de toute notre peau, un contact qui fût rude et blessât, il n'était pas un coin qui ne fût souplesse et tiédeur. Nos corps, qui se rappelaient toutes les pierres des champs, toutes les souches qui crèvent le sol dans les bois, et l'humidité grasse des labours, et l'âpre sécheresse des chaumes; nos corps meurtris, les nuits

de bivouac, par les courroies de l'équipement, par les chaussures, par le sac bosselé, par tout notre harnachement de nomades sans abri ; nos corps à présent ne pouvaient s'habituer assez vite à tant de volupté reconquise en une fois. Et nous riions aux éclats ; nous disions notre enthousiasme en phrases burlesques, en plaisanteries formidables, dont chacune provoquait à nouveau des éclats de rire qui n'avaient pas de fin. Et l'homme blond riait de nous voir rire, et sa femme riait, et les gosses riaient : il y avait du rire plein ce taudis.

Puis la femme est sortie doucement ; et lorsqu'elle est revenue, elle amenait avec elle cinq ou six villageoises d'alentour. Et toutes ces femmes nous regardaient rire, dans notre grabat ; et elles s'ébaubissaient en chœur de ce spectacle phénoménal : deux pauvres diables de qui la mort n'avait pas encore voulu, deux soldats de la grande guerre qui s'étaient battus souvent, qui avaient souffert beaucoup, et qui déliraient de bonheur, et qui riaient à la vie de toute leur jeunesse, parce qu'ils couchaient, ce soir-là, dans un lit.

MERCREDI, 30 SEPTEMBRE.

Quelle gaîté, ce matin, sur le vallon d'Amblonville ! Un soleil tempéré, un ciel intensément bleu, avec quelques petits nuages blancs qui flânent. Près de moi, à flanc de pente, mes hommes creusent une tranchée. Je les ai fait monter presque

au sommet, là où l'argile cesse pour faire place au calcaire. Leur tâche est facile ; les pics détachent de grandes plaques de pierre tendre, qui adhèrent à peine les unes aux autres et se désagrègent d'une seule pesée. Ce terrain n'encrasse pas le fer de l'outil ; le travail n'y a point de relâche. Ce n'est pas comme dans la glaise, qui colle quoi qu'on fasse, et contre laquelle on n'a d'autre recours que celui de gratter sa pelle et sa pioche, souvent, avec un couteau ou un silex tranchant.

Tout en bas, dans un pré, au bord d'un ruisseau, les cuistots ont allumé leurs feux. Autour des marmites, que couronne une fumée légère, c'est un fourmillement de petits bonshommes bleus et rouges. Mais tout cela est si nettement éclairé qu'en fixant mon attention, tour à tour, sur chaque détail de l'ensemble, je puis nommer presque tous ces pygmées.

A quelques mètres du ruisseau, car les seaux de toile sont lourds quand ils sont pleins jusqu'aux bords, Lebret tient ses assises. L'adjudant est accroupi tout près de la flamme, et Gendre, déséquipé, en veste courte, monte un équilibre en force et marche sur les mains.

Au milieu du pré, je vois très bien les cuistots de ma section. Celui qui, à quatre pattes, souffle sur le bois vert et disparaît à demi dans la fumée, c'est Pinard, barbu entre tous les barbus de la compagnie, Pinard qui grogne toujours et qui toujours travaille comme quatre. Et cet autre, le courtaud qui se penche vers les plats avec sol-

licitude, c'est Fillot, le caporal d'ordinaire, surveillant quelque fin morceau, un rognon ou une cervelle, qu'il a mis à part avant la distribution aux sections, comme doit faire tout caporal d'ordinaire intelligent et respectueux des traditions.

Plus à droite, de l'autre côté d'un chemin qui descend de la colline où nous sommes et va rejoindre la route, le capitaine, assis sur un tronc d'arbre vétuste, dessine on ne sait quoi par terre avec la pointe de son « pic », en causant avec le docteur qui se tient debout près de lui. Derrière eux, une charrue renversée rouille au milieu d'un labour.

J'ai soigneusement aiguisé mon crayon et, m'appuyant sur mon liseur comme sur un pupitre, je griffonne en hâte quelques bouts de lettres. Deux mots seulement : « Bonne santé ; bon espoir ». Je ne veux pas me laisser aller à dire toute la souffrance qui est en mon cœur. Et quand je la dirais ? Quand je répéterais, encore et encore : « Écrivez-moi. Je n'ai rien de vous depuis que je me bats. Je me sens seul, et c'est très dur.... » Je sais bien que pas un jour ne s'est écoulé sans qu'on ait envoyé vers moi des phrases de tendresse, avec l'espoir qu'elles me trouveraient, que je les lirais, et que mon courage en serait affermi. J'agirais mal si je décevais cet espoir. Il faut attendre, attendre, et donner toute ma force à garder intacte la confiance dont j'ai besoin, et qui jusqu'à cette heure ne m'a jamais abandonné.

Et mon crayon court, rapide, redisant les mots banals qui pourtant sont les mots attendus : « Bonne santé ; bon espoir. »

J'ai fini ; ma main s'arrête. Mais la tristesse que je viens de taire demeure en moi et peu à peu grandit, en même temps que le désir redoutable de l'épuiser tout entière. Malheureux ! J'éprouve que je suis trop faible pour accepter cette crise et la subir d'une âme égale. Le vrai courage, certes, serait de l'accepter pour en triompher ; la pire lâcheté serait de l'accepter pour vouloir en souffrir et me plaire à en souffrir.

Je me suis levé ; j'ai descendu la pente en courant, en franchissant les talus d'un saut. Et je vais de cuisine en cuisine, interrogeant, bavardant, regardant au fond des plats.

« Bonjour, Roux. Tiens ! Qu'est-ce que vous faites griller là ?

— Comment ! mon lieutenant, vous ne connaissez pas cette friandise ? C'est tout simplement un biscuit. Essayez-en ; mais trempez-le dans l'eau avant de le faire rôtir, si vous voulez qu'il devienne moelleux. Trempé dans du lait, ça devient tout à fait bon. Et c'est délicieux si, après l'avoir fendu, vous faites fondre au milieu une bonne couche de beurre. Nous en avions les premiers jours, du beurre frais, à la ferme d'Azavant. Aujourd'hui !... »

A grandes enjambées, venant du sommet de la colline, Presle accourt vers nous. Et lorsqu'il nous a rejoints :

« C'est vous que j'cherche, mon lieutenant. J'vous croyais encore là-haut. Y a un cycliste qui vient d's'amener du patelin. On vous d'mande au bureau d'l'officier-payeur. Paraît qu'vous y allez les uns après les autres, isolément quoi.... Alors, ça doit être vot'tour. »

Chez l'officier-payeur? Ah ! c'est vrai, le mois finit aujourd'hui.

Je suis content que l'occasion me soit donnée de cette promenade solitaire. Je vais sur la route à pas rapides, m'amusant à suivre les vols courts des alouettes qui picorent le crottin. Elles me laissent approcher assez près pour que je distingue leur petit œil noir, leurs pattes fines, et la huppe qui les coiffe d'un toupet drôle. Puis elles s'aplatissent, gonflant leurs plumes, toutes rondes, et s'enlèvent d'un vif coup d'ailes au moment où je vais les atteindre. Elles ne vont pas loin : légères, elles descendent au milieu d'un champ, se juchent à la crête d'un sillon ; la tête de côté, elles m'observent d'un air tranquille et goguenard. Et lorsqu'elles me jugent assez loin, elles revolent tout droit vers la route, se posent, après un sautillement élastique, juste à la place d'où je les ai chassées, et recommencent à fouiller du bec les crottes sèches.

Il est midi lorsque, ma solde en poche, je sors de chez l'officier-payeur. Ma promenade m'a donné faim. Mais la perspective de retourner au vallon pour y manger, déjà refroidies, les traditionnelles grillades enfouies aux profondeurs du

« riz au gras » grumeleux, ne m'inspire aucune espèce d'enthousiasme ; plus, elle me répugne. Je voudrais déguster à mon aise un mets délicat, un mets vraiment savoureux et rare. Ma liberté de ce matin, l'indépendance relative dont je ne jouirai plus que de rares instants ont en soi quelque chose d'assez singulièrement précieux pour que j'aie le désir de les mettre à profit, de les matérialiser par un acte également singulier, et grâce auquel je sentirai tout ce prix. Si j'avais su à l'avance, j'aurais cherché, imaginé, combiné. Mais je suis pris au dépourvu ; je n'ai pas le choix. Et puisque m'est venu cet appétit de fines nourritures, je vais essayer de faire, tout seul, un déjeuner exceptionnel.

J'ai eu de la chance. Une maison blanche, à la façade ensoleillée, m'a tout de suite attiré. Près du seuil, sur un banc de bois, un vieux se chauffait dans la claire lumière. Et nous nous sommes entendus sans peine. Il m'a fait entrer dans une cuisine très propre ; et sur une flambée de sarments, sa bru a fait cuire une omelette au lard que je n'oublierai jamais. Puis, montant sur une chaise, elle a décroché du plafond un jambon fumé qu'elle a entamé pour moi. Je mangeais avec gloutonnerie ; j'avais à portée de ma main une miche de pain frais dont je me taillais, souvent, de larges tranches. Et le vieux, souvent aussi, emplissait mon verre de vin de Toul, rosé, pétillant et sec. Le jambon rutilait sur mon assiette ; et devant moi, près de mon verre où se

jouaient des bulles microscopiques, des confitures de mirabelles, dans un pot de grès, semblaient de l'or translucide.

Et quand j'eus fait au vif du jambon une entaille généreuse, quand j'eus vidé à moitié le pot de confitures, je bourrai ma pipe et l'allumai avec une espèce d'orgueil : c'était moi qui venais de faire un déjeuner pareil, moi tout seul. Les yeux mi-clos, je regardais la fumée bleue monter lentement vers les solives du plafond, engourdi de bien-être physique, évoquant avec acuité les camarades, là-bas, dans le vallon, avec leurs grillades et leur riz au gras figé ; et tout mon être se noyait dans une satisfaction immense, à quoi se mêlait, la faisant perverse, un remords.

JEUDI, 1er OCTOBRE.

Nous avons eu une surprise, hier au soir, en rentrant au cantonnement : la musique régimentaire, sur la place du village, a joué à pleins cuivres des pas redoublés et des valses lentes. Nous débouclions nos sacs à la porte des granges lorsque retentirent les premiers flonflons. Et cette série de bruits insolites eut tout de suite de merveilleux effets. Moins d'une minute après qu'un de nos hommes se fut écrié : « C'est la musique qui joue ! » le centre allemand était enfoncé. Encore une minute, et nous avions fait quatre-vingt mille prisonniers. Lorsque j'arrivai sur la place, les Russes étaient à Berlin. Et je rencontrai aux abords de la scierie,

une commère qui m'annonça, en grand mystère, « que Guillaume était mort d'un coup de sang, mais qu'on ne le dirait que demain ».

Renseignements pris, il apparaît maintenant que ce concert n'a célébré nulle joie nationale, mais qu'il trahit, chez notre commandant, un souci. La décision quotidienne, qu'on me remet au départ, achève de m'éclairer. J'y lis que « l'allure du régiment est lourde », qu'elle « se ressent des séjours prolongés dans des régions boisées où l'homme a trop de tendances à revenir à l'état de nature », et qu' « il faut, de toute nécessité, retourner progressivement à une vie plus saine ». Et donc une saine ration de musique, pas redoublés et valses lentes, a endormi à jamais en nous l'ancestrale sauvagerie qu'y avait réveillée la guerre.

Et ce matin, au petit jour, nous quittons le village pour bientôt nous enfoncer, hélas ! en l'épaisseur des régions boisées où l'homme devient un loup pour l'homme.

Il y a du brouillard ; la tête du bataillon disparaît dans cette épaisseur blanche. La compagnie qui nous précède n'est qu'une masse mouvante, et de laquelle on distingue seulement le bout des fusils oscillant au-dessus des têtes. Plus près, des silhouettes s'indiquent, uniformément grises. Les couleurs franches des vêtements n'apparaissent qu'à très faible distance, en même temps qu'on voit l'haleine des soldats s'exhaler en une buée fine, qui s'évanouit très vite.

Amblonville, Mouilly, puis un ravin à pic. Sur

la pente où nous sommes, des arbustes vivaces, des noisetiers, des merisiers, des chênes nains, et enfin les grands arbres ; au fond du ravin, un lac d'herbe restée drue et fraîche malgré l'automne, et dans quoi des trous d'obus innombrables font comme de minuscules archipels ; sur la pente opposée, un bois de sapins clairsemés.

Le brouillard s'est dissipé ; le ciel donne toute sa lumière. Distraitement, je regarde quelques-uns des nôtres qui flânent, en face, parmi les sapins. Il y en a trois, assis, qui jouent aux cartes en fumant ; deux autres, debout derrière eux, suivent le jeu et commentent les coups. Et un peu plus haut, volontairement à l'écart sans doute, un homme à plat ventre, la tête dans ses mains, lit de toute son attention, en pliant alternativement ses jambes d'un mouvement très lent et machinal.

Je regardais, et j'ai vu cette chose dans toute sa brutale horreur : un percutant a franchi la crête, nous a frôlés de si près qu'il nous a semblé sentir son glissement sur notre peau, et il est allé tomber en plein dans le groupe paisible des joueurs de cartes. Nous les avons entendu crier. Puis nous en avons vu deux qui se sauvaient avec des gestes fous. Une fumée noire se traînait aux lèvres de l'entonnoir ; elle a stagné longtemps ; elle ne s'est effilochée que peu à peu, lambeau par lambeau. Et quand enfin elle eut disparu toute, un buste se révéla qu'enveloppaient des loques sanglantes, et qui pendait accroché aux branches d'un sapin. Par terre, un blessé gisait près des jambes de son

camarade ; et il appelait en tordant ses bras. Les brancardiers ont couru de toute leur vitesse.

Maintenant les voici revenir vers le fond du ravin, portant le blessé sur une civière ; derrière eux un sillage courbe les hautes herbes. Et pendant qu'ils gagnent la route, d'autres qui sont restés là-bas creusent une fosse à la place même où l'obus a frappé. Quelques minutes, ils ont fini : point n'est besoin d'un grand trou pour recevoir ces morceaux d'homme. Je les vois descendre de l'arbre l'affreux débris, le mettre au fond du trou, puis les jambes ; et la terre retombe, à lourdes pelletées. Deux branches en croix, un nom, une date. Comme c'est simple ! Quand nous serons partis, demain, dans quelques jours, d'autres soldats viendront, comme nous insouciants sous la perpétuelle menace de mort. Et peut-être qu'auprès de cette tombe creusée par un obus, des joueurs s'assoieront en cercle sur la mousse, et jetteront leurs cartes, avec des rires, dans la fumée bleuâtre et gaie des pipes.

VENDREDI, 2 OCTOBRE.

Envoyé à Mouilly, tout seul, les mains dans mes poches. Je suis chargé de tenir la main à la propreté du village, de veiller à l'enfouissement des détritus, de débusquer les fricoteurs cachés dans les maisons.

J'ai accompli en conscience cette délicate mission de cantonnier, de boueux et d'agent de police.

J'ai constitué des équipes, attribué à chacune un secteur, mesuré à chacune sa tâche. J'ai lancé des patrouilles, et j'ai déambulé moi-même par les rues.

Les résultats sont magnifiques. Les os, les boîtes de singe vides, les fonds de plats ignobles, tout a disparu sous un mètre de terre. On a épousseté la chaussée avec des balais de genêt. Le village n'a jamais été aussi net, même avant la guerre. On sent qu'une sollicitude l'a transformé. Et les toits effondrés, les brèches ouvertes dans les murs, en apparaissent moins désolants. Mais je vois mal, peut-être ; je suis trop content des hommes et de moi ; j'exagère.

Au lavoir, une dizaine de soldats agenouillés côte à côte, penchés vers l'eau savonneuse, nettoient leur linge avec une application muette. Mais où sont les lavoirs d'antan? Et le caquet des lavandières? Ici, l'on n'entend rien d'autre que les claquements des paumes battant les étoffes mouillées, et le bruit frais de l'eau qui s'égoutte.

« Ho ! Pannechon ! Ça avance? »

Pannechon sursaute. Toujours à genoux, s'appuyant des deux mains sur la planche inclinée, il tourne la tête et me voit.

« Oui, mon lieutenant. J' n'ai plus que c' gilet d' flanelle à faire propre. J'ai tout mis sécher à la maison, dans l' placard qu'est derrière la ch'minée. »

« La maison », c'est celle qui nous a abrités la nuit dernière. Elle ressemble à celle où nous avons dormi, le soir du 25 septembre ; elle ressemble à

toutes les maisons du village ; mais elle est certainement parmi les moins sales. En veine d'assainissement et d'organisation, j'ai fait laver la vaisselle graisseuse empilée sur les chaises et sur le lit ; j'ai fait essuyer la huche ternie de poussière, gratter avec un morceau de verre la table maculée, raccrocher à leur place les photographies de famille jaunies qui gisaient à l'abandon ; j'ai repoussé à fond les tiroirs qui béaient, rangé sur les planches de l'armoire, du mieux que j'ai pu, des chemises de toile rude qu'on n'avait pas encore chapardées, des vêtements, une redingote, une robe verte, quelques foulards de coton. Pannechon, lorsqu'il est rentré, a tendu un drap devant la fenêtre. Ainsi, on ne voit pas les châssis sans vitres, et les trous d'obus dans les prés.

Maintenant que, la porte fermée, je suis seul avec lui et avec Viollet, un brave garçon taciturne et dévoué, je n'éprouve plus la navrante impression qui toujours me serre le cœur au spectacle des demeures violées. Celle-ci, pour un temps, s'est close à l'intrusion des passants. Elle se recueille, au calme. Je veux que ce calme ne soit point troublé. Si quelque fureteur montrait son nez dans l'entre-bâillement de l'huis, je le renverrais bon train à la rue. Assis devant la table, fumant ma pipe, j'écris, je note des souvenirs. Ma plume trotte ; ma pipe tire bien. De temps en temps, un coup de canon assourdi fait vibrer les murs et pousse à l'intérieur de la chambre le drap qui bouche la fenêtre. Je l'entends à peine ; il ne

signifie rien pour moi. Mais les craquements du bois qui brûle dans l'âtre attirent sans peine mon attention et la retiennent, docile. J'aime ce pétillement du feu, et l'ascension dansante des flammes. Pannechon et Viollet, assis près des chenets, se font vis-à-vis sous la hotte de la cheminée : Pannechon a embouché le long tube de fer que terminent deux branches recourbées en forme de lyre, et, les joues gonflées, il souffle à pleins poumons sur les bûches, d'où jaillissent des gerbes d'étincelles. Viollet, avec la lame de son couteau, recouvre quelques oignons de cendres brûlantes. Le jour décroît. Les choses rassurées s'assoupissent peu à peu au crépuscule ami. Les canons se taisent. Il me semble que le balancier de l'horloge comtoise va reprendre vie, et doucement se mettre à rythmer, dans sa gaîne, les secondes sans fièvre.

Tout à coup, Pannechon bondit, repoussant sa chaise qui se renverse avec fracas. Il se précipite dans la pièce voisine. Il crie :

« Le feu ! Le feu ! Y a l' feu ! »

Nous courons, et nous nous heurtons tous les trois, au passage de la porte. Une fumée âcre nous enveloppe. Nous hoquetons, toussons et pleurons.

« La pompe ! Il y a un seau de campement ici. Hop ! »

La pompe crache : le seau s'emplit ; des cataractes ruissellent sur l'incendie. La fumée tord des volutes épaisses ; des sifflements s'éveillent chaque fois que les paquets d'eau s'écrasent. Nous toussons à en vomir.

« La porte ! Fermez la porte ! »

Quel est l'idiot qui vient d'entrer? Il y a eu un appel d'air violent, juste au moment où nous allions triompher. Une voix dit :

« Eh bien ! quoi donc? Vous en faites un rafut là-dedans ! »

C'est Porchon. Je lui crie :

« Allez, vieux, aide-nous si tu veux coucher ici ce soir. Pompe, mon vieux, pompe ! »

Et nous nous démenons tous les quatre, comme diables en bénitier. La pompe se disloque, halète, crache de travers ; nous pataugeons dans une mare noirâtre ; nous marchons sur les pieds les uns des autres. Mais peu à peu les volutes de fumée s'amincissent, l'air devient respirable, nos yeux sèchent. Je dis à Pannechon :

« Va chercher la chandelle qui est sur la table par là, qu'on se rende compte. »

L'enquête est brève : il n'y a point de maçonnerie derrière la plaque de la cheminée. Cette plaque, du côté où nous sommes, formait le fond d'un placard à portes de bois, dans lequel on suspendait le linge pour qu'il sèche. Elle est disjointe: des flammes ont passé par les interstices et mis le feu aux portes du placard. Alors... le linge qui était là-dedans? Est-ce un désastre?

« Pannechon, notre linge? »

Pannechon rit ; Pannechon est content :

« Ah ! mon lieutenant ! J' peux dire que j'ai eu du nez ! J' venais d'l'enlever, l' linge, quante ça a pris ! Tout était fin sec... Ah ! non, y avait une

vieille paire de chaussettes qu'étaient encore fraîches et qu'j'avais laissées... T'nez, les v'là. C'n'est plus qu'un tout p'tit bout d' charbon. C'est elles qui fumaient comme ça, pardi, avec deux ou trois chiffons qu'on avait oubliés dans l' fond de c'truc-là. »

Alors, tout est bien. Porchon s'approche du lit et caresse l'édredon.

« Ce vieux pageot ! » dit-il avec tendresse. « On l'aura tout à l'heure. On va dormir dessus. Ça n'était pas la peine de s'en faire. »

Puis, d'une voix claire :

« Dis donc, ça creuse de rester tout une journée dehors. Les hommes, en revenant du ravin, disaient tous qu'ils « la sautaient ». Moi aussi je la saute, maximum. N'oublie pas que j'ai acheté un cochon, hier soir, à un vieux civil resté au patelin. Nous avons une fricassée aux pommes, et un poulet que Presle a encore déniché. En avant, marche ! Direction, la popote. »

SAMEDI, 3 OCTOBRE.

Des lettres ! Quarante lettres à la fois ! Et le vaguemestre m'en annonce d'autres ! Je me suis plongé dans cette manne. J'ai lu, lu voracement, jusqu'à en être ivre. Je prenais au hasard, dans le tas, je frottais mes doigts au papier, je déchirais les enveloppes d'un coup sec, et toutes les lignes m'entraient ensemble dans les yeux : comme c'est vite lu, quarante lettres !

Je les relis, lentement, ligne à ligne, ainsi qu'on boit à petites gorgées une liqueur capiteuse dont la saveur ne blase point le palais. Mais je ne subis plus ma lecture ; je veux choisir. Tout à l'heure j'hésitais, je ne savais pas, une houle me ballottait. Maintenant, j'obéis à des impulsions sûres.

Et de toutes ces lettres je ne garde que quelques-unes. Mais de celles-là, chaque mot m'est une joie ou une force. Celles-là sont les plus courageuses, les plus gaîment confiantes ; elles sont celles que j'attendais, celles que j'appelais. Je les ai, elles sont à moi, elles me restent ; je les retrouverai à chaque appel, tout de suite, après avoir appelé si longtemps en vain. Désormais, avec elles et par elles, je suis sûr de moi-même.

Nous sommes depuis l'aube dans le ravin aux pentes abruptes, dont le fond herbeux est si doux à l'œil. Il fait beau. Les canons tirent pauvrement. Une batterie allemande bombarde un point que nous ne voyons pas ; ses obus filent au-dessus de nous, très haut, avec un chantonnement bizarre, qui accompagne comme en sourdine l'habituel froissement dont l'air gémit au passage des lourdes choses.

Et les anciens éclatent de rire, lancent des plaisanteries, parce que des recrues qui viennent de rejoindre lèvent la tête d'un mouvement brusque, et cherchent des yeux, longtemps, l'obus qui ronronne là-haut. Ils les encouragent, affectueux, railleurs à peine :

« Vous en faites pas, les gars ; c'est d'la camelote !

— All's éclatent pas, leurs marmites, vous verrez ça. On nous l'a dit.

— Ah ! là là ! penses-tu....

— Tais-toi donc, ballot. Tu voudrais p't'êt' leur faire croire qu'all's éclatent, toi ! Faut pas l'croire. I' veut vous faire peur. »

Et c'est un homme de bon sens qui conclut :

« Tout ça, c'est s'lon. Lui dit comme ci ; lui dit comme ça. Laissez-les dire et attendez d'voir. Ça n's'ra pas long. »

Certes, car nous partons pour les avant-postes, sous bois. Une marche d'approche qui est un plaisir. Pas de canonnade ; des coups de fusil claquant on ne sait où, très clair, sans qu'on entende siffler une seule balle. Nous nous suivons, à la queue leu leu, dans un de ces chemins moites où la lumière se teinte de vert en coulant à travers les feuilles. Porchon s'amuse à lâcher à l'improviste les branches flexibles qui l'obstruent, pour qu'elles se détendent de sorte à me gifler. En un saut, je suis à son côté, hors d'atteinte.

« Tu as vu, lui dis-je, le capitaine de la 8e ? Il est revenu avec une joue encore enflée. Sa plaie n'est sûrement pas cicatrisée, puisqu'il garde une compresse dessus.

— Oui, je l'ai vu. En voilà un qui n'exploite pas ses blessures !

— Dis donc, et ces renforts.... Bonne impression ?

— Oui.... Oui. »

Porchon me répond cela d'une voix molle. Il semble préoccupé.

« Voyons, lui dis-je, qu'est-ce qui t'inquiète? Moi je ne puis parler que pour ceux de ma section. Mais je t'assure que j'ai au moins deux caporaux et un sergent qui me semblent des types à cran, et de qui la bonne volonté ne fait aucun doute.

— Bonne volonté ! Bonne volonté ! Je sais bien qu'ils en ont tous, parbleu, de la bonne volonté ! Ça va de soi, cette chose-là. Tu dis des âneries..... Mais c'est vrai, je suis embêté, trop de gradés, vois-tu, dans ces contingents nouveaux : presque rien que des sergents et des caporaux. Que vaudront-ils au feu ? Si peu avare qu'on soit de sa peine, on ne peut pas être partout à la fois. Et c'est naturellement quand tu maintiendras la gauche que la droite lâchera, si elle doit lâcher... Je regrette bien que Roux ait été évacué.

— L'adjudant est évacué?

— Oui, d'avant-hier. Et probablement pour longtemps. Il était vidé à fond. C'est un bon chef de section perdu. »

Deux coups de canon presque simultanés, très violents, nous font sursauter. Ce sont deux départs ; mais à coup sûr ce n'est pas du 75 qui a tiré, ni du 105. Où donc sont les pièces? On ne les voit pas. A trente mètres devant nous, des artilleurs vont et viennent, s'affairent à une besogne dont il est malaisé de se rendre compte.

Nous approchons, et soudain, presque sous mon nez, j'aperçois deux canons noirs, d'aspect fruste, admirablement dissimulés sous une jonchée de branches menues, et parmi d'autres branches plus grosses plantées en terre comme des piquets ; elles font autour d'eux un taillis artificiel qui trompe l'œil à dix pas. Je m'exclame :

« Ah ! ça, c'est épatant ! Ça, c'est de l'art ! Je vais féliciter les artilleurs. »

Mais au moment où j'arrive à hauteur des canons, même un peu en avant, une double détonation éclate, formidable, abrutissante. L'air m'a poussé avec force ; il m'a semblé que ma tête éclatait, et mes oreilles tintent douloureusement. Un artilleur me crie en riant :

« Eh ! bien, mon lieutenant, vous les avez entendus, nos 90 ? »

Ah ! parfait, c'est du 90. Un de mes hommes commente avec aigreur :

« Belle saloperie ! En voilà des mecs qui installent, avec leurs deux machines à faire du bruit ! I's penseraient à aut'chose qu'à nous épater, s'i's étaient allés à la guerre ! »

Nous sommes en plein bois. Nous montons, franchissons une crête, puis descendons. Tous se taisent, en proie à l'impression particulière que cause le voisinage du Boche. Ce n'est pas un malaise ; c'est une sensation très complexe, qui détermine l'action dès avant qu'elle soit consciente. On se prend tout à coup à étouffer le bruit de ses pas, à tenir la poignée de sa baïonnette

pour l'immobiliser dans le fourreau, à réprimer une quinte de toux. Et l'on se dit : « Tiens ! J'ai senti le Boche. » Cette sensation n'a pas la même acuité chez tous ; affaire de don. Mais les fantassins qui l'ignorent sont rares. L'habitude du front l'affine et la perfectionne ; chez quelques-uns, elle est une indication sûre de présences ennemies.

Que ces bois sont épais ! Sous les grands arbres qui étalent leurs rameaux à vingt mètres du sol, les taillis s'ébouriffent en un fouillis exubérant. Ils débordent par-dessus le chemin, rampent, se lancent au vide, s'agrippent branche à branche, se nouent, se confondent. Flexibles et drues, toutes ces branches ont l'air de pousser sous nos pas ; il faut les écarter de la main, sans cesse ; et souvent les pieds se prennent dans une ronce griffue, qui happe comme un piège et fait perdre l'équilibre.

A droite, à gauche, si profond que puisse fouiller le regard, du vert, rien que du vert : verte la mousse, d'un vert frais et velouté aux places toujours voilées d'ombre, d'un vert roussi à celles que trouve le soleil ; verte l'écorce des vieux arbres, d'un vert humide et malsain de moisissures ; vertes les feuilles innombrables qui miroitent et changent de nuance aux caprices de la lumière et des souffles qui passent ; vertes aussi les premières feuilles que l'automne a touchées, celles qui penchent, prêtes à se détacher, celles qui déjà ont glissé à terre et dont l'or pâle semble vivre

encore d'une flamme verte qui va s'éteindre.

Et je lève la tête, tout en marchant, pour chercher des yeux le bleu limpide du ciel, sans voir autre chose que des lambeaux du plein ciel que je souhaite, que je sais là, splendide et serein sur le frémissement inquiet des bois, et que déchiquette, et qu'abîme, pour nous prisonniers de cette multitude d'arbres, le prodigieux, l'impitoyable lacis des branches.

Nous sommes presque tombés dans les tranchées. Brusquement elles se sont ouvertes devant nous. Des hommes ont montré leur tête au ras du sol, puis se sont hissés hors du fossé profond en s'aidant de leurs fusils. Et la relève s'est faite, au plein jour, très vite et sans bruit.

Ce sont de bonnes tranchées, creusées droites dans le calcaire, avec des parapets très bas, étayés de clayonnages. Un toit de feuillage les couvre, qui rejoint presque le parapet, ménageant seulement une étroite fenêtre par laquelle nos hommes peuvent voir, tout en restant dissimulés. Ils ne verront pas loin ; car le champ de tir visible s'étend jusqu'à six mètres de nos fusils, dix mètres là où il est le plus vaste. Dans cette zone, c'est un enchevêtrement inextricable d'arbustes coupés. Au delà, les fourrés recommencent, aussi épais que derrière nous, plus redoutables de tous les Allemands qui s'y cachent.

Pourtant, si dérisoires que soient ces abatis, je leur sais gré de l'étendue qu'ils nous rendent.

Grâce à eux, je puis voir où nous sommes : le terrain descend, d'une pente assez rapide, pendant une centaine de mètres, puis remonte loin, jusqu'à une crête qui ferme l'horizon, à un kilomètre à peu près.

Sur ce versant, les taillis étalent leur pullulement, dominés par les grands arbres qui se haussent d'un jet au-dessus de cette cohue moutonnante, pour épanouir leur tête au libre espace. Le soleil qui décline épand sur les bois une profusion de rayons fauves, qui font plus rousses les feuilles des hautes branches. Et tandis qu'oppresse ma poitrine l'odeur grasse des bois qui touchent la terre, des bois glauques qui plongent leurs racines à même l'humus noir, mes yeux ne se lassent point, avant que la nuit éteigne les couleurs, de contempler les bois qui touchent le ciel, les bois légers qui frémissent à la lumière, et que fait splendides, au crépuscule, ce ruissellement d'or automnal.

DIMANCHE, 4 OCTOBRE.

Porchon est rasséréné. Pendant que nous piquons à la pointe de nos couteaux, dans la même boîte peinte en bleu, des pelotes de singe, il émet des considérations apaisantes:

« Quand nous sommes arrivés ici hier, mon vieux, je t'avoue que j'ai eu froid dans le dos. C'était un coupe-gorge, ce coin-là. Mais je me suis promené, j'ai fait la reconnaissance de tout

le secteur ; et au retour, j'étais aussi tranquille que j'avais été inquiet. Tu as essayé d'avancer dans le fourré?

— Oui.

— Et tu as été loin?

— J'ai renoncé à avancer au bout de quelques pas.

— Naturellement. J'ai essayé moi aussi, et j'ai renoncé comme toi. Dans ces conditions, je n'ai eu qu'à m'en tenir aux consignes reçues en arrivant : faire garder les layons et envoyer des patrouilles de temps en temps. Un chic type, tu sais, le lieutenant qui commandait ici ! Il m'a vu loucher sur son papier à cigarettes, et il m'a donné tout le cahier, comme ça, hop ! « En désirez-vous? En voilà. » Il y a longtemps que je n'ai été aussi riche.... Alors, qu'est-ce que tu veux, je nous souhaite seulement une nuit aussi calme que la dernière, une journée de beau temps comme celle-ci, et le retour au patelin pour dîner,

Le pat'lin de mon rêve où je couch' dans un lit.

» Fais pas attention, j'ai le génie de l'improvisation. En attendant, vieux, mes petites prévisions nous mènent en douceur jusqu'au 8. Après comme après. Mais c'est déjà une belle chose, conviens-en, d'avoir quatre jours devant soi.

— Touche du bois ! lui dis-je, touche du bois, malheureux ! Nous n'y sommes pas encore, dans notre lit. »

L'arrivée d'un caporal-fourrier interrompt notre bavardage : il faut qu'un de nous deux aille tout de suite au poste de commandement du bataillon pour y recevoir des instructions.

Et me voilà parti, derrière l'agent de liaison qui me montre le chemin.

Le poste de commandement est à un carrefour presque spacieux. Une allée forestière prolonge à droite et à gauche sa perspective rectiligne ; comme le soleil, à cette heure, se trouve juste au-dessus d'elle, on dirait une avenue éclatante frayée d'un coup au cœur même de la forêt. La compagnie de réserve est là ; mais pas un soldat ne se montre à la lumière. Lorsqu'on est tout près, on aperçoit des têtes qui émergent d'un fossé, parmi les ronces, et que couvre d'ombre un toit de branches pareil au nôtre, là-bas. Et malgré moi je me demande quelle inconcevable folie pousse les hommes qui sont cachés là et qui me regardent passer avec des yeux étonnés, à rester accroupis au fond d'un trou obscur et froid, quand ils pourraient surgir d'un bond à la tiède clarté dans quoi je marche, tout près d'eux, seul à prendre ma part d'une joie qu'ils semblent dédaigner.

Nous nous sommes trouvés réunis, quelques camarades et moi, à l'entrée de la hutte à claire-voie sous laquelle le capitaine, malade, était couché. On redoutait une attaque des Boches. En conséquence, telles dispositions précises devaient être prises avant la nuit. J'ai noté sur mon carnet de poche, paragraphe par para-

graphe; et, après quelques recommandations d'ordre général, nous sommes partis chacun de notre côté.

J'approchais de nos tranchées, musant dans le layon, regardant les ronds de soleil trembloter sur la mousse, lorsqu'un son étrange m'a cloué sur place. C'était un chant léger, aérien, transparent comme le ciel d'où ses ondes venaient vibrer jusqu'à nous. Il avait des ailes, ce chant ; il planait très haut, plus haut que le faîte des grands arbres, plus haut que les trilles de l'alouette, tout là-haut, très loin. Il y avait des moments où il semblait s'éloigner encore, faiblissant, perceptible à peine ; puis il reprenait, plus net, quoique impide toujours et presque immatériel. Un souffle de vent s'enfla, courut sur les feuillages ; et avec lui volèrent jusqu'à nous, très vite avant de s'être dispersés à l'étendue, quelques tintements bien détachés qui firent battre mon cœur à coups violents : c'étaient les cloches d'un village qui sonnaient.

Et je restais là, immobile, écoutant la chanson des cloches éparse sur ces bois où des hommes s'épiaient les uns les autres, jour et nuit, et cherchaient à s'entre-tuer.

Pas de tristesse pourtant. La chanson des cloches n'est pas triste. Des hauteurs du ciel où elle résonne, elle s'épand largement sur la terre et sur les hommes. Les Allemands, dans leurs tranchées, l'entendent comme nous l'entendons. Mais elle ne dit pas, à eux, les mêmes choses qu'elle dit à nous

A nous, elle dit :

« Espérez, fils de la France. Je suis, tout près de vous, la voix de tous les foyers que vous avez quittés. A chacun de vous j'apporte l'image du coin de sol où son cœur est resté. Je suis, contre votre cœur, le cœur du pays qui bat. Confiance à jamais en vous, fils de la France, confiance et force à jamais. Je rythme la vie immortelle de la Patrie! »

A eux, elle dit :

« Insensés, qui croyiez que la France pouvait mourir ! Écoutez-moi : sur la petite église dont les vitraux en miettes jonchent les dalles, le clocher est resté debout. C'est lui qui m'envoie vers vous, allègre et moqueuse. Par moi c'est le village qui vous nargue. Je vis.... Je vis.... Quoi que vous ayez fait, je vis. Quoi que vous fassiez, je vivrai. Je n'ai pas peur de vous. Car je sais qu'un jour viendra où le coq du clocher qui sans fin scrute l'horizon, verra votre fuite éperdue, et les corps innombrables de vos morts pourrissant par nos campagnes ! »

La nuit. Tout à l'heure des lettres me sont venues. Une des enveloppes m'apportait un chagrin. Je sais maintenant qu'un ami que j'avais est mort.

Et j'accueille la nuit. Je l'aime de toute son obscurité ; même, je me suis caché au fond de la tranchée, parce qu'une lueur diffuse errait en avant d'elle, sur les arbustes abattus. Et je l'aime aussi de tout son silence. Près de moi, parfois, un mouvement furtif révèle que des hommes sont là, qui

veillent. Rien d'autre. Pas de fusillade, même lointaine. Les yeux ouverts dans l'ombre, j'évoque avec ferveur le visage vivant de mon ami. Je le retrouve, avec son front volontaire, ses yeux clairs au loyal regard, et sa bouche un peu dédaigneuse sous la moustache coupée droit.

Une torpeur m'engourdit ; mes tempes bourdonnent ; j'ai la fièvre. Et j'entends soudain une sorte de murmure, très bas, très flou. Est-ce que je rêve? Deux soldats, peut-être, chuchotent à mon côté. Oui, ce sont des voix d'hommes que j'entends. Elles se sont tues. Ma tête est brûlante, et toujours le sang bourdonne à mes tempes. Puis le murmure recommence, le même murmure que tout à l'heure ; il grandit ; quelqu'un parle ; je ne distingue pas les paroles ; et pourtant je connais cette voix ; elle m'est familière. Mais comme elle est lointaine ! Il semble qu'elle résonne ailleurs que dans l'espace où mes sens peuvent atteindre, qu'elle surgisse du fond obscur de mon être, qu'elle s'éveille en moi au plus intime du passé endormi : grave et douce, c'est la voix de mon ami.

« Mon lieutenant? »

C'est un appel rauque, à quoi je sursaute.

« Mon lieutenant? Mon lieutenant?

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Vous entendez, sur la gauche, cette fusillade? »

Fusillade?... C'est vrai, le bois, la nuit, les avant-postes, l'attaque dont on nous a parlé.... Des sensations m'envahissent, d'un afflux impé-

tueux : quelques étoiles brillent à travers les feuilles ; il fait très froid ; une branche craque ; et quelque part à notre gauche un roulement continu prolonge un écho d'un bout à l'autre du ravin. Est-ce qu'on se bat, à côté de nous? Est-ce l'attaque?

Je sors de la tranchée ; puis, à pas lents, je vais d'un bout à l'autre de la ligne. Mes hommes sont tous debout, attentifs, le fusil appuyé déjà sur le parapet ; les gradés sont à leur place ; nous sommes prêts. Alors, tâtonnant, je m'engage dans l'étroit passage ménagé parmi les abatis, vers l'avant. Le layon est au bout. Je compte mes pas, huit, dix; voilà le gros hêtre qui marque l'entrée. Peu à peu, mes yeux s'accoutument aux ténèbres ; je marche avec certitude, presque vite. Je dois être arrivé. Par trois fois, je siffle entre mes dents ; trois coups de sifflet pareils me répondent, et tout aussitôt une silhouette noire surgit dans le layon, en même temps que luit, fugitif, l'éclat froid d'une baïonnette : les sentinelles font bonne garde.

« Rien devant nous, Chabeau?

— Rien, mon lieutenant.

— Avec qui es-tu?

— Avec Gilon.

— C'est bien. Ouvrez l'œil et l'oreille, mais ne tirez pas, surtout, parce qu'une feuille aura bougé. Rappelle-toi qu'il y a des fils de fer devant vous, et qu'on y a fait attacher des boîtes de singe avec des cailloux dedans. Un seul Boche empêtré dans les fils, et ce serait un joli raffût.

Ne vous frappez pas non plus si vous entendez une pétarade à droite ou à gauche, et surveillez votre coin de toutes vos forces. Compris?

— Compris, mon lieutenant. »

Je vais le quitter, lorsqu'un coup de feu part derrière nous, à moins de vingt mètres ; nous avons vu la flamme qui a jailli du canon. Une seconde après, un autre claque ; puis c'est le fracas d'une rafale, et des balles sifflent à courte distance.

« Mon lieutenant? Vous avez entendu? »

Un cri a vibré, très loin, venant de la droite ; et, comme s'il s'était élancé vers nous, il a vibré encore, tout près, d'une force poignante et tragique :

« Aux armes ! »

Les tranchées françaises, d'un bout à l'autre, s'illuminent de lueurs brèves. Un crépitement déchire la nuit ; des branches sautent, fracassées par les balles. Nous nous sommes jetés à plat ventre. Heureusement les nôtres tirent très haut : la pente du terrain nous sauve. Nous rampons péniblement à travers l'échevellement des ronces. Chabeau et Gilon sont si près de moi que j'entends, malgré la fusillade déchaînée, le bruit de leur respiration. Souvent une balle nous frôle en piaulant ; mais presque toutes franchissent le ravin, et vont frapper sur l'autre versant.

« Faut crier, mon lieutenant, me dit Chabeau.

— Non ! Non ! Suivez-moi. »

Je me rappelle qu'entre deux éléments de tran-

chées un intervalle existe où l'on n'a pas creusé, où il n'y a personne.

C'est vers lui que je me dirige, toujours rampant, toujours suivi de mes deux hommes. Je scrute les ténèbres d'une volonté rigide et soutenue. Mon regard atteint progressivement une extraordinaire acuité. Les jets de feu que crachent les fusils me guident. Ils brillent toujours sur la même ligne, qu'interrompt une large trouée immuablement obscure. Nous sommes juste en face d'elle ; plus de balles autour de nous ; elles ronflent en trombe de chaque côté, bruyantes et inoffensives. Chabeau, contre mon oreille, dit :

« J'crois qu'y a du bon, à c't'heure, mon lieutenant ; seulement nous avons eu chaud.

— Plutôt, lui dis-je. Mais ça n'est pas encore fini. Pourvu qu'un affolé ne nous fasse pas une sale blague, en nous voyant arriver du côté où sont les Boches ! »

Et les deux me répondent en chœur :

« Ah ! oui.... Ah ! oui.... Pourvu ! »

Je reprends :

« Attendez-moi ici sans bouger. Je vais avancer seul d'abord et tâcher de rejoindre les nôtres. Quand j'aurai prévenu, je reviendrai vous chercher. »

Allons-y ! Je me lève, délibérément ; et de toute ma vitesse, je me précipite vers l'espace muet qui bée au tumulte des tranchées.

Comme c'était facile ! Le son des coups de fusil a changé brusquement. Quand je me suis

levé, je l'entendais très sec, presque aigu ; maintenant il retentit beaucoup plus mat, plus gros. Il a suffi de quelques sauts pour me porter en arrière des tireurs. Mais les deux autres? Mes deux pauvres types à plat ventre dans les abatis? Les secondes sont lourdes.

« Mon lieutenant? C'est vous, mon lieutenant?

— Qui est là? »

Un homme très grand accourt vers moi, m'aborde, me regarde de tout près, puis s'écrie :

« Ah ! vrai, mon lieutenant, ça m'enlève un fameux poids de vous voir ! Vous n'avez rien surtout? Je me disais bien que vous ne pouviez pas être touché. Je vous savais parti ; j'ai tenu bon ; personne n'a tiré autour de moi, et j'étais juste en face du layon. Mais nom d'un chien, ce que le temps me durait ! »

C'est le sergent Souesme, un de chez moi. J'ai de la chance.

« Écoutez, Souesme, restez là. Gilon et Chabeau sont encore en avant des tranchées. Je vais les chercher ».

Un instant plus tard, je suis au milieu de ma section avec les deux hommes et le sergent. Souesme m'a dit vrai : la droite des miens, où il était, n'a pas tiré un coup de fusil. Mais plus à droite, dans la tranchée voisine, les détonations ne cessent pas. C'est une fusillade désordonnée, haletante, qui trahit l'affolement des hommes. Et ma demi-section de gauche, aussi, mène un vacarme infernal et ridicule.

Supprimé par la censure.

Supprimé par la censure.

De fait, les Allemands nous répondent vigoureusement. Mais leur tir vaut le nôtre : aussi aveugle, aussi peu efficace. Presque toutes les balles passent au-dessus de nous, volent droit vers la crête. Elles doivent claquer, à la réserve, bien plus dru que par ici. De temps en temps seulement, il y en a une qui hache les feuilles de notre toit, ou qui fait éclater une pierre devant nos yeux.

Je suis allé me placer à la gauche de ma section, au milieu des hommes qui continuaient à tirer. J'en ai secoué rudement quelques-uns, des gradés surtout, et j'ai commandé des feux par salve, d'une force à m'égosiller. A chaque commandement nouveau, la salve gagnait, ma voix portait plus loin : je reprenais petit à petit ma section. Et quand j'eus l'impression de l'avoir toute en main, après qu'une dernière salve eut déferlé, d'une même bordée compacte, je vociférai un « Cessez le feu ! » qui courut, de bouche en bouche, d'un bout à l'autre de la tranchée. Et ce fut le calme, enfin.

Calme presque subit. Au moment même où il se faisait parmi nous, j'entendais les salves des tranchées voisines. Puis des commandements nous parvinrent, distincts ; et le silence s'étala.

Les Boches, eux aussi, avaient cessé toute fusillade. Deux ou trois balles filèrent bien au-dessus des arbres, tirées on ne savait d'où, avec un chant aigu et pur qui décrut à l'infini.

Nous recommencions à voir : devant nous, plus proches encore, semblait-il, qu'aux premières heures de la nuit, les taillis se serraient d'une vigueur obstinée, on eût dit pour nous cacher quelque chose. Nos yeux s'écarquillaient sur cette houle noire, où des formes naissaient qui tout de suite se dissolvaient au chaos.

Le silence durait, si formidable que je le sentais s'engouffrer dans mes oreilles, comme l'eau s'engouffre dans les vannes d'un étang. J'écoutais la nuit, pourtant, avec âpreté. Les bois, maintenant que faisait trêve l'agitation sauvage des hommes, reprenaient peu à peu leur vie mystérieuse et menue. Des frôlements couraient sur les feuilles mortes, rampaient au travers des ronces ; une petite chose ronde, soudain, se profila sur le parapet, glissa jusqu'à un angle de la tranchée, grimpa le long d'un piquet, disparut dans les branches du toit : c'était une souris ou un mulot en quête de miettes.

Par intervalles, des souffles de vent éveillaient un immense frémissement. Ils venaient du nord, derrière nous, presque lents ; un froid sec, lorsqu'ils nous atteignaient, nous mordait la peau ; puis ils passaient, et leurs ondes frissonnantes se propageaient à la cime des arbres, très loin. Nous nous sentions perdus, environnés de menaces imprécises, si faibles que la venue d'un péril véritable nous trouverait sûrement désarmés. Une bestiole trottina dans le fourré. Un homme dit :

« Y a des Boches là-dedans ».

Et un autre :

« Pour qu'i's s'taisent comme ça, faut qu'ces salauds manigancent quéqu'chose. I's s'amènent un par un ; i's mettront l'temps qu'i' faudra ; et quand i's s'ront en nombre, i's nous sauteront d'ssus tout d'un coup. Nous s'rons faits. »

Un de ceux qui étaient près de moi m'empoigna le bras d'un geste impulsif, et très bas :

« En v'là deux, là, tout près, dans l'buisson. Oh ! j'les vois. I's ont des casques ; i's sont l'un cont' l'aut'e, presque d'bout. Oh ! mon lieutenant, faut tirer. »

Au moment où j'allais répondre, quelqu'un remua derrière moi. Un homme était là, penché vers la tranchée, appelant :

« Le lieutenant? Où qu'est le lieutenant?

— Je suis là, dis-je. Qu'est-ce que tu veux?

— Ah ! mon lieutenant, on y restera tous c'te nuit. L'bois est plein d'Boches. On en voit d'not' côté, cachés en arrière des abatis, pas à dix mètres ed nous, sûr, pas à dix mètres ! Faut tirer....

— Non ! Retourne à ta place, tout de suite ! Je te défends de tirer, tu entends? On ne tirera qu'à mon commandement. »

Mais un autre encore se précipita. Je le reconnus : c'était Boulier, un de mes bons, un solide paysan, de tête froide, et qui faisait campagne depuis les premiers jours. Il sauta dans la tranchée, près de moi, et très calme, il me dit :

« Mon lieutenant, j'ai repéré deux Boches qui

nous guettent. I's sont cachés derrière el gros hêtre, à l'entrée du layon. Par là, y a des copains qu'en voient des mille et des cents ; i's ont les foies, alors i's s'gourent. Mais les deux que j'vous dis, c'est positif. T'nez, r'gardez. »

Malgré moi, je regardai. Boulier continuait à parler, dans un chuchotement :

« Derrière le hêtre, pas ailleurs. Y en a un qu'est pus grand qu'l'aut'e, ou c'est p't' êt' que l'aut'e se baisse. D'temps en temps, l'grand s'penche, comme s'i'tendait l'cou pour ergarder. L'aut' bouge mie. Ah! du vice!.... I's n'ont plein la peau, du vice ! »

Je regardais toujours, intensément, le hêtre que me montrait Boulier. C'était vrai, peut-être, ce qu'il affirmait. J'écoutais les mots qu'il prononçait sans fièvre, si près de moi que je sentais sur mon visage la tiédeur de son haleine :

« Bon ! l'aut'e a grouillé un tantinet, disait-il ; l' grand a dû lui causer. I's'est baissé. Bon ! l'voilà qui se r'lève. Ah ! les chameaux ! »

Mes yeux, à fixer l'ombre, se lassaient. Des lueurs dansèrent, capricieuses ; des cercles pâles pivotèrent d'une course vertigineuse, fulgurèrent, m'éblouirent. Je fermai mes paupières. Et quand je les rouvris, je vis, derrière le hêtre, deux formes humaines immobiles, pliées à demi dans une attitude de guet. Je me secouai, je regardai mes mains, puis les clayonnages du parapet, que je touchai, puis, brusquement, le hêtre. Je ne vis plus rien que des branches et des feuilles.

« Il n'y a pas de Boches, dis-je à Boulier. Tu as perdu la tête toi aussi. »

Et je sortis de la tranchée. L'homme me rappelait :

« Mon lieutenant ! Mon lieutenant ! N'y allez pas ! Vous allez vous faire zigouiller ! »

Au premier pas, je butai contre la tige d'un arbuste, je chancelai, faillis tomber. Quand j'eus repris mon aplomb, je vis encore, à la même place, les deux Allemands à l'affût. Et dans le même temps que je les vis, je fus certain, d'une conviction impérieuse, qu'eux aussi venaient de me voir.

Alors la peur me tortura. Ce fut comme si mon cœur s'était vidé de tout son sang ; ma chair se glaça, frémit d'une horripilation rêche et douloureuse. Je me raidis désespérément, pour ne pas crier, pour ne pas fuir ; ce fut un spasme de volonté dont la secousse enfonça mes ongles dans mes paumes. J'armai mon revolver, et continuai à avancer. Mais au lieu de marcher sans hâte, dans une complète possession de moi, je fonçai droit, d'un élan aveugle et fou.

L'enveloppement soudain des frondaisons m'arrêta. Rien n'avait remué. Je me retournai : le hêtre était là, si près que ses racines bosselaient la terre sous mes chaussures. Je promenai mes doigts sur l'écorce rugueuse, piétinai avec une espèce de fureur à la place où l'hallucination avait surgi ; je pénétrai dans le layon, fouaillai les branches à droite et à gauche. La même rage me

soulevait. Il n'y avait rien ! rien ! Et moi, qui parmi tous ces hommes étais le chef, moi à qui, cette nuit, la garde était confiée d'une parcelle de ce front derrière quoi le Pays pouvait vivre, j'avais presque défailli d'une terreur imbécile ! La panique avait fait de moi une brute entre des brutes. Et j'en étais, maintenant, à me réjouir de l'obscurité, parce que, grâce à elle, mes soldats n'avaient pas vu, parce qu'ils ne sauraient pas. Quand je revins à la tranchée, Boulier, par-dessus le parapet, me tendit la main. Je sautai près de lui. Je ne lui dis rien.

Quelques minutes passèrent. Une salve partit des lignes adverses, à laquelle les nôtres répondirent ; et la fusillade reprit.

Les Boches, cette fois, tiraient plus bas. A chaque instant des balles s'enfonçaient autour de nous, frappant sec. J'entendis un de mes caporaux jurer, parce qu'une d'elles venait de briser la hausse de son arme. Je m'étais repris. Mes sens n'étaient plus d'un malade ; je contrôlais l'une par l'autre, lucidement, les impressions que je recevais d'eux; et ma confiance leur revenait.

Surtout j'écoutais le crépitement des fusils ennemis. Il résonnait avec netteté, face à nous exactement ; mais une grande distance l'atténuait, le faisait plus grêle. Je me rappelais la ruée de la Vauxmarie, les coups de feu tirés à trente mètres, puis à dix, puis à bout portant. Ce n'était pas cela. J'étais sûr, à présent, que les Allemands n'avaient pas quitté leurs tranchées, et qu'ils ne

les quitteraient pas. De l'autre côté du ravin, cachés dans un fossé pareil à celui-ci, derrière des abatis pareils, ils tremblaient à tous les bruits qui rôdent sous les feuilles. Cette nuit dans les bois était la même pour tous les hommes : les Boches, autant que nous, avaient peur.

Un trait de feu, devant nous, raya le ciel, monta d'une ascension rapide et droite. Et tout au bout s'épanouit une énorme étoile resplendissante. Si violente était la lueur dont elle nous inonda, que l'ombre de chaque branchette, de chaque feuille se projeta d'une touche minutieuse sur le tuf blanchâtre du parados, sur nos visages et sur nos mains : les Allemands venaient de lancer une fusée éclairante.

L'étoile vagua, majestueuse, un long moment encore ; un coup de vent la fit dériver ; puis elle se mit à descendre, lasse, clignotante, enfin s'éteignit en sombrant. Et l'obscurité fut plus épaisse.

Des tranchées ennemies, la fusillade avait jailli d'une violence décuplée, aussitôt qu'avait irradié, blafarde et crue, la lumière de l'étoile. Maintenant que le regard s'engluait aux ténèbres, cette violence ne décroissait pas. Les claquements des balles, alentour, se multipliaient ; des ricochets, de temps en temps, stridaient. D'autres fusées montèrent, s'épanouirent; et je voyais, chaque fois qu'éclosait une des éblouissantes étoiles, une rangée d'hommes qui se serraient les uns contre les autres et qui, le cou tendu, suivaient des yeux la course de l'astre fabuleux.

Une balle, derrière moi, heurta un objet de métal, sans doute quelque vieux bidon jeté là. Le son qu'elle fit résonna si bizarrement que mon attention fut prise d'un coup. J'écoutai les balles, leur vol sifflant, leur choc mat contre les troncs d'arbres, le coup de fouet cinglant de celles qui s'écrasaient loin, vers les tranchées de la réserve, la plainte longue et cristalline de celles qui passaient plus haut encore, franchissaient la crête et s'en allaient, perdues.

Des pas s'entendirent, qui approchaient. Quelqu'un venait, d'une démarche égale, à travers cette grêle mortelle. J'aperçus l'homme : debout, il suivait la ligne des tranchées ; de temps en temps, je le voyais s'arrêter, se pencher un peu, comme s'il adressait la parole à ceux qui étaient là, terrés à l'abri des balles ; puis il se redressait de toute sa taille, et continuait sa route en écartant les ronces, d'un bâton qu'il avait à la main. Il traversa ainsi, de la même allure presque nonchalante, le terrain raboteux, hérissé de souches, qui nous séparait de la section voisine. Quand il fut à quelques mètres de moi, il sembla hésiter, obliqua un peu vers l'arrière, regarda autour de lui, et soudain, à mi-voix, sur un ton d'appel, il prononça mon nom.

« Par ici ! dis-je. Tu m'entends ? Guide-toi à ma voix. »

Et Porchon, s'asseyant avec tranquillité sur le parados, les jambes pendantes au vide, tout le buste et la tête dans les balles, m'offrit sa main et dit :

« Bonsoir, vieux ».

Il resta longtemps, blaguant, avec des rires, les transes de ses hommes, qui n'avaient pas cessé depuis le coucher du soleil :

« Tu sais, Timmer, le sourd, il en a vu quatre-cents d'un tas. Je l'ai pris par le bras et l'ai emmené jusqu'à la lisière. Il se débattait comme un possédé. Il a fallu que je le lâche ; il aurait hurlé. J'ai avancé tout seul ; et ce sacré Timmer a dit, oui mon vieux, il a dit : « Oh ! mon lieutenant, vous marchez dessus ! »

Sa voix fut plus basse lorsqu'il m'apprit qu'une sentinelle avait été blessée par ses camarades, aux premiers coups de feu. Il se remit à rire pour raconter l'histoire d'un sergent qui, l'ayant vu se promener sur le parapet au plus fort de la fusillade, s'était traité de salaud et de fainéant, avait bondi hors de la tranchée en affirmant qu'il resterait là jusqu'au jour ; et il ne l'avait décidé qu'avec une peine inouïe, et seulement en menaçant de le punir, à redescendre au milieu de ses hommes. Il me confia encore qu'il était inquiet du manque de cartouches, et qu'il en avait fait demander au chef de bataillon.

« Continue à ne pas tirer, ajouta-t-il, tant qu'il n'y aura pas urgence. Je crois qu'une forte patrouille boche est descendue dans le ravin tout à l'heure, au moment des fusées. Je sais qu'elle est rentrée maintenant : Butrel a été voir par là. Ils ne bougeront plus d'ici la fin de la nuit. Cette pétarade ne veut rien dire. Laissons passer. »

D'un rétablissement souple, il fut debout.

« Attends-moi ! » lui criai-je. « Je vais avec toi ! »

Il refusa :

« Non ! Non ! Tu es à ta place. Il faut y rester. »

Je le vis s'éloigner vers la gauche, s'arrêter plusieurs fois encore et s'asseoir pour causer plus aisément. Les hommes, dès qu'ils l'apercevaient, se disaient l'un à l'autre : « C'est l'lieutenant Porchon ». Ainsi l'annonce de sa venue le précédait, redonnait à tous confiance et calme, de sorte que sa seule approche était un bienfait.

Lorsqu'il revint, il descendit dans la tranchée, s'accota entre Boulier et moi.

« Ouf ! dit-il. C'était plutôt vilain, chez nous. Je crois que j'ai eu raison de faire un tour. Deux heures et demie du matin. Ça se tire. Allons, tout ira bien jusqu'au jour. »

Boulier, soudain, s'exclama :

« Ah ! mon lieutenant, tout de même, ça n'est pas ordinaire c'que vous avez fait là ! Y avait des chances pour que vous soyez touché bien plus qu'y en avait pour que vous l'soyez point. Et ça aurait été d'not' faute, à nous aut'es prop' à rien ; ça aurait été d'not' faute, pourtant, y a pas à dire !

— A chacun son rôle, répondit Porchon. Si j'avais été toi, Boulier, je n'aurais pas risqué ma peau comme j'ai fait. Réfléchis, tu comprendras. »

Puis, riant encore de ce rire de vingt ans qu'il avait jusque dans le tumulte des mêlées, il me frappa sur l'épaule et dit :

« C'est aujourd'hui le 5, jour de relève ; ou je me trompe fort, ou nous coucherons ce soir dans notre lit. A bientôt, vieux, je me rentre. »

Il me serra la main et s'en alla.

Boulier, près de moi, s'était levé. Appuyé des deux avant-bras sur le bord de la tranchée, il le regardait s'enfoncer dans les ténèbres. Et il répétait tout bas, sans fin :

« Ah ! lui !... Ah ! lui !... Ah ! Nom de Dieu.... Ah ! lui ! »

Une émotion intense le serrait à la gorge, lui faisait une voix d'angoisse, dont le timbre voilé remuait le cœur, profondément.

« Ah ! lui... Ah ! lui ! »

Et c'était tout ce qu'il pouvait dire.

LUNDI, 5 OCTOBRE.

Porchon m'apporte une nouvelle. Le caporal-fourrier, lorsqu'il est venu annoncer la relève pour ce soir, lui a confié que nous allions changer de secteur. Et Porchon fredonne :

Nous n'irons plus au bois,
Nous en avons soupé.

« Constate, s'écrie-t-il, que mon talent d'improvisateur est plus en forme que jamais. Pour être chantée, d'ailleurs, cette phrase n'en est pas moins l'expression exacte de ma pensée. Les bois m'embètent : on y étouffe ; on n'y voit rien. Une plaine devant soi, à la bonne heure ! Parle-moi encore

d'être accrochés au flanc d'une pente avec, devant les yeux, la crête qu'il faudra enlever coûte que coûte ! Ça excite, au moins ! Et puis c'est limpide ! On comprend ! Il paraît qu'on nous promet de beaux jours, là-bas : les sapes, la guerre de mines, l'assaut !

— Est-ce loin d'ici ? demandé-je.

— Non, pas très. Quelques kilomètres plus à l'est. C'est, juste à la limite des « Hauts », un petit patelin dans une vallée. J'en aime le nom, parce qu'il sonne clair et franc. On aimerait se battre là.

— Mais ce nom ? dis-je.

— Les Éparges. »

TABLE DES MATIÈRES

I. Prise de contact..... 1
II. Le passage de la Meuse..... 16
III. Retraite..... 26
IV. Les jours de la Marne..... 37
V. Derrière l'armée du kronprinz..... 100
VI. Dans les bois..... 136
VII. Les armées se terrent..... 178

934-16. — Corbeil. Imprimerie Crété.

D
545
V25G4

Genevoix, Maurice
Sous Verdun

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 16 06 13 004 2